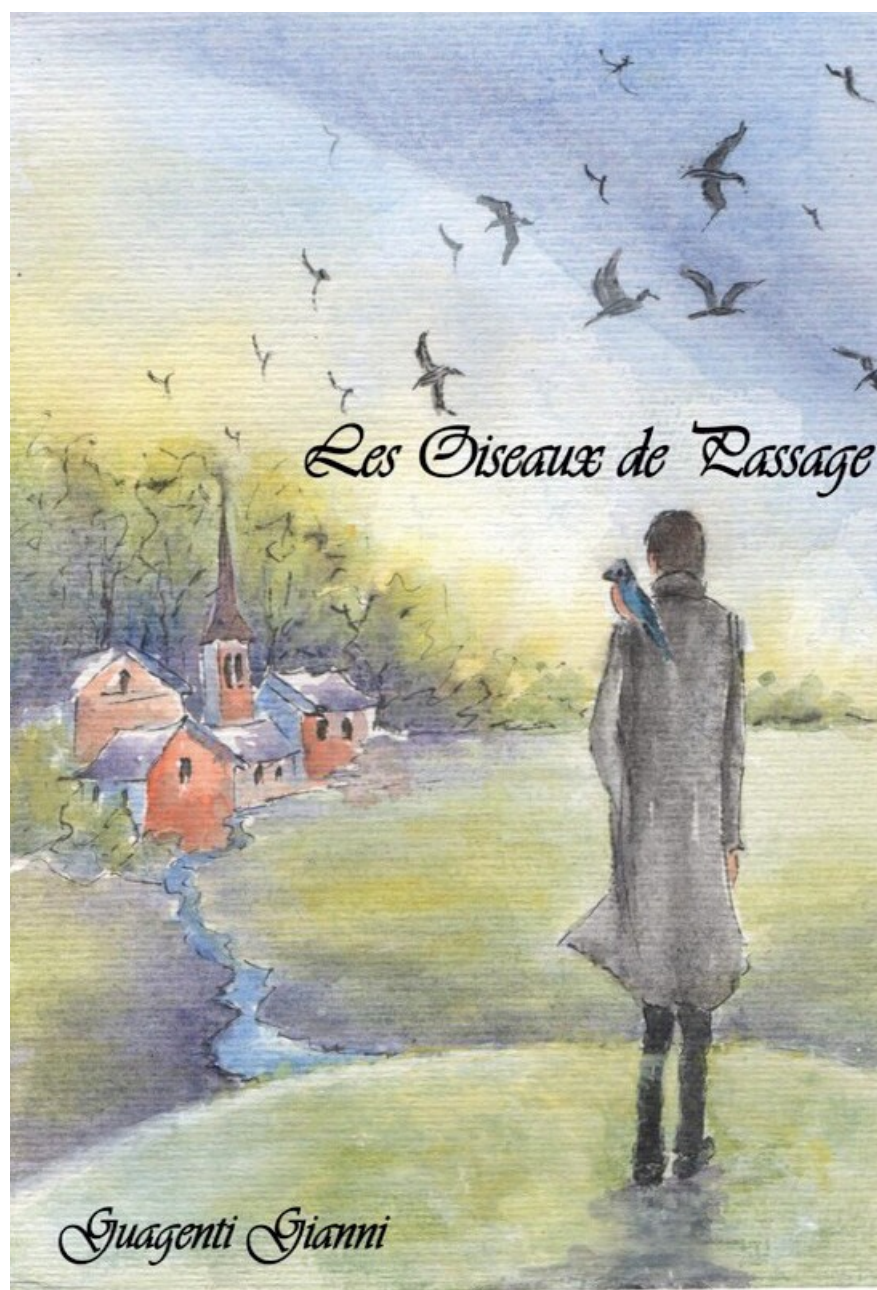




Les Oiseaux de passage

Gianni Guagenti

I

« Les années sont longues et courtes à la fois. » Le temps s'arrête, l'électrocardiogramme s'exalte ; une infirmière arriva, ayant entendu la java de la machine démarrer en même temps que je vis le ballet du cœur s'interrompre, comme si l'un avait passé le relais à l'autre pour cette mélodie, comme si le piano jouait sa dernière touche de concert à la première note du violon ; voici les derniers mots de monsieur Parin. D'autres infirmières arrivèrent, notre duo passa à l'orchestre, puis le médecin emboîta le pas, la sentence était tombée, bien que le moment me le fit comprendre : le cœur avait lâché pour l'ultime fois.

— Nous sommes désolés, me dit une jeune soignante.

Elle fut émue aux larmes, sûrement était-elle novice, ou alors peut-être n'est-il pas possible de s'habituer à voir la souffrance des proches, et d'assister au départ des protagonistes. Monsieur Parin était un père, un mari, un pilier sur lequel les oiseaux pouvaient venir se poser un temps pour mieux repartir. De ceux qui ne bougent pas de force ou de peur, de ceux qui ne touchent pas de force et de peur. Un gentleman, solide, tendre, droit... un homme galant ne confondant pas gentillesse et

faiblesse.

Je me levai de la chaise sur laquelle je m'étais assis durant la dernière semaine, fis un sourire de politesse en remerciant cette jeune demoiselle, puis quittai la pièce. Sur le chemin qui m'amenait aux escaliers, j'ouvris les boutons de ma veste les uns après les autres. Je descendis les trois étages comme si je descendais les nuages. Puis en allant vers la porte d'entrée, je sortis de ma poche droite ma petite boîte en fer rectangulaire où étaient rangés mes cigarillos, l'ouvris et en attrapai un. Ensuite, je pris les allumettes situées dans la poche gauche. Je ne suis pas fumeur, mais parfois il m'arrive, pour marquer un temps, d'allumer un petit cigare. J'avançai dans l'obscurité de la nuit, tout était bien calme « pour une fois » comme l'a dit une secrétaire. Je suis allé me poser dans un coin végétal, sur un banc, face à un arbre. Assis face à un arbre, cette situation ne m'est pas étrangère. Alors, je profite de ce moment particulier, de tranquillité, pour me reposer mais aussi pour penser. Pour penser à la suite, mais d'abord me rappeler quelques souvenirs de monsieur Parin. Il m'avait repéré il y a plus de dix ans, et sa bienveillance fut sans faille, me sortant d'une période sombre. De toute manière, il n'est pas possible de se souvenir de tout en quelques minutes, quelques heures, cela viendra avec le temps ;

parfois je repenserai à lui, à des moments passés avec lui, comme tous les autres. Je l'ai rencontré sur un travail, il n'avait rien à voir avec cela, j'étais en déplacement, comme toujours, et puis nos destins se sont peu à peu liés jusqu'à aujourd'hui. Il n'était pas dans ma vie avant, il y est passé, et il est parti, il s'est envolé ; comme un oiseau de passage.

Je passai quelques minutes à rêvasser et me parler à moi-même entre la fumée et les étoiles, ces moments sont importants, très importants, des moments vrais, intenses, coupés de tous, coupés de tout. Ensuite, je rentrai, je passai la nuit dans un petit hôtel de village. Avez-vous déjà pensé aux graines que vous avez semées consciemment ou inconsciemment ? Vous savez, toutes ces phrases innocentes ou gestes fugaces, du moins en apparence. Vous avez pu être l'engrais, la motivation, le déclic, chez quelqu'un sans même que vous le sachiez. Un jour ou l'autre cette personne viendra vous voir et vous le dire, c'est ainsi. Vous avez eu un petit impact ou un gros impact sur une vie comme on en a eu sur vous, un échange tacite de bons procédés inconsciemment. Je m'efforce alors de faire du mieux possible, je fais sûrement et peut-être même plus que les autres des erreurs mais j'aspire à créer de beaux souvenirs, de beaux

moments pour ceux qui croisent ma route.

Un coq chante, comment est-ce possible que ce ténor ne soit pas à l'opéra ou à la ferme mais bien à côté d'un hôtel ? Les premières lueurs du soleil traversent les volets. Les premières poignées commencent à s'agiter. Les premiers oiseaux commencent à chanter. Quel beau temps. Je me prépare, je dois aller à la gare ; je pars pour une autre mission, encore un peu confus, je dois l'avouer, par la soirée d'hier finie dans les bras de la famille de monsieur Parin, que j'ai tenue au courant avant de rentrer.

9 h 30. Ce n'est pas sur une belle pièce d'horlogerie complexe, raffinée et travaillée que je le vois, mais sur mon téléphone (dont le système m'échappe totalement aussi). Que voulez-vous, peu importe les activités, peu importe les pensées, nous sommes tous le produit de notre époque, nous sommes toujours en contact avec les grandes lignes de notre société. C'est un capharnaüm, les gens crient, mais non de joie, ni calme ni joie. Ou alors une tout autre forme, celle de nos jours. Celle où chacun se met en scène pour partager son présent, le vivre, le regarder derrière son écran. Où l'injure règne en maître, où les coups bas et les émotions extrapolées s'allongent sur le trône des attitudes normales à adopter. Quelques plaisanteries ne font

pas de mal, quelques sourires ressortent tout de même, mais j'ai l'impression qu'au lieu de vivre leur présent, de bâtir leur futur, ces gens ne s'intéressent qu'à construire leur passé – paradoxalement en le détruisant dans le même temps. Enfin, les temps changent, c'est ainsi, il faut essayer de s'adapter le mieux possible. J'arrive à l'heure, les portes qui mènent aux quais de gare sont désormais surveillées par des agents de sécurité. Ils contrôlent notre identité, notre carte d'embarquement. Dans cette cacophonie, mélangée entre désespérés et enjoués, je me dirige vers l'entrée de mon quai.

— Bonjour Monsieur, votre carte d'embarquement et votre carte d'identité s'il vous plaît, me dit le contrôleur.

— Bonjour, oui bien sûr tenez.

— Je vous remercie, vous pouvez... Ah !

— Oui ?

— Bah ça alors !

— Y a-t-il un problème ?

Mon cœur se serra, avait-il vu...

— Un problème ? Absolument pas, haha, au contraire, c'est drôle, vous avez le même prénom que mon fils qui vient de naître, comme lui, Quentin, expliqua-t-il.

Je me sentis soulagé. Essayant de cacher ma nervosité, je lui

répondis :

— Haha, quelle drôle de coïncidence. Votre fils a un joli prénom si je peux me permettre.

— Eh bien, vous pouvez aussi vous permettre d'entrer Monsieur Monchand, tout est en ordre, bon voyage !

— Merci, bonne journée.

Après ce bref passage à l'épreuve inattendu, j'attendis sur un banc à l'air libre le train pour le sud, mon arrêt se fera à Béziers sur les coups de treize heures. L'odeur n'est pas agréable, presque fétide, puis entre les enfants qui pleurent, lesquels sont compliqués à contrôler, les adultes qui crient dans leur téléphone, lesquels sont sûrement les enfants qui étaient compliqués à contrôler, le trajet va être long une fois de plus. Le silence se perd de notre temps, chaque instant est à profiter mais chacun de ces moments désormais nous irrite au lieu de nous éveiller à force d'avoir grandi dans une heure où tout doit être en action constamment, où tout doit aller plus vite. Ayant vu mon regard désapprobateur de cette ambiance, le vieux monsieur qui était assis à côté de moi, armé de son bâton en bois d'aide à la marche dont la poignée fut sculptée en ce qui ressemblait à un jaguar, me donna ses boules Quies.

— Monsieur, je crois que vous en aurez plus besoin que moi,

et puis moi j'ai mon casque et ma musique.

— Je vous remercie, je crois que vous me sauvez quelques heures de vie, lui répondis-je.

Oui, désormais ce n'est plus aux autres de s'adapter à nous mais à nous de nous adapter aux autres, enfin finalement c'est une question de point de vue, donc je dirais que ce n'est plus à l'hystérie de s'adapter au calme mais au calme de s'adapter à l'hystérie. Puis au lieu de converser, ce monsieur et moi nous occupions tous deux à notre manière, l'un en écoutant de la musique grâce à son téléphone, et l'autre en se bouchant les oreilles, tant pis que les extravagants crient et chantent ; quel drôle de moment avec du recul.

À mon arrivée à Béziers, je marche jusqu'au Polygone (grand espace commercial) où j'ai rendez-vous pour manger au dernier étage. Je suis une sorte de messenger, je transmets, donne un coup de main s'il le faut, très rarement en choisissant, mais les gens savent que je ne fais que transmetteur, récepteur puis émetteur, enfin je pense. Quelques accolades, des retrouvailles, un moment plutôt agréable. Par la suite, je m'en vais dormir dans un petit village voisin, j'ai un appartement dans le périmètre au cas où je passe par là. En cette fin d'après-midi, le soleil commence dès à présent à se coucher. Après mon passage dans

une épicerie pour acheter une bouteille d'eau, je me mets à marcher. La marche fait du bien. Elle me vide l'esprit, tout en me faisant réfléchir. Je regarde les alentours, je m'inspire, je crée des souvenirs en profitant du présent.

J'emprunte d'un pas paisible les petites ruelles du village. Salle de théâtre d'un ancien temps, je me demande d'ailleurs s'il est toujours en activité ; église, linge qui pend aux volets, voilà une esquisse de ces endroits oubliés pour les tours et le béton. Dans certaines ruelles, il suffirait de sauter d'une fenêtre pour arriver à celle d'en face, la proximité est de mise. Il y a même des artisans qui étalent leurs fabrications et leur atelier dans la rue tout en continuant leur labeur. Je marche jusqu'à sortir de ces venelles, je me retrouve sur une route de campagne bordée de plaines. Ma bouteille est au quart de sa perfection. Je rebrousse chemin, repassant, me perdant, puis ressortant de l'autre côté. Je tombe sur une rivière, des bateaux accostés de chaque côté, laissant à peine place à ceux qui doivent passer. Des voitures longent le bord, de la BMW à la Renault pick-up sans sa bâche arrière, passant par la Peugeot 206 ou le fameux Kangoo. Je passe à côté d'une petite boulangerie, puis d'une pharmacie, arrivant au niveau du pont où traversent les passants à pied ou en voiture (ou les bateaux en dessous, à l'étroit), pour

rejoindre le centre-ville, mais ne m'engage pas dessus. Je continue ma route, atteignant la place principale de cette petite cité, quelques bars restaurants, la mairie, une épicerie, deux tabacs, une auto-école, une boulangerie plus grande, une banque... ah, ma bouteille est vide. Je décide alors d'aller boire un coup sur la place. Je m'installe.

— Bonjour m'sieur vous v'lez boire quoi ?

— Un Perrier s'il vous plaît.

— Avec ou sans tranche de citron, m'sieur ?

J'hésite, comme à chaque fois, cette fois sera :

— Sans, merci.

Après la plate, la gazeuse. La terrasse n'est pas remplie mais une bonne quinzaine de personnes s'y trouvent. Le temps est calme, les cuistots commencent à rentrer dans leur temps dur, le bar PMU non loin de là, au bout de la rue où j'habite, lui, doit démarrer sa fête.

— Et v'là ! Vous êtes sages vous haha, ou alors c'est qu'l'arbre qui cache la forêt, me lance le serveur.

Je lui réponds que « désormais, je ne m'aventure plus dans la forêt » en lui esquissant un sourire.

Je finis mon verre, laisse un pourboire à ce brave travailleur et m'en vais. Cela faisait déjà plusieurs mois que je n'étais pas

revenu ici, à certains endroits cela se compte désormais en années.

La porte d'en bas souvent ouverte, les pubs ressortant des boîtes aux lettres, le calme, cette voiture qui ne bouge jamais de sa place, chaque endroit a ses particularités et lorsqu'on les retrouve, cela rend nostalgique et l'on apprécie ses repères. Enfin, ça dépend lesquels. Je me prends au jeu des habitudes, ici je ferme les volets qui donnent sur le mur d'un autre immeuble en pierre (ou l'une de ces matières de village), et la vue sur le petit parking ; je suis au milieu d'une rue, avec un petit enfoncement où peuvent se garer six ou sept voitures, ça forme un U.

Pour finir cette soirée, je mets sur mon ordinateur un film de Noël.

J'apprécie ce genre de film, bien que ce soient des films d'amour et de famille alors que je me retrouve souvent seul face à eux. Vous savez, ce genre de film où vous savez ce qu'il va se passer dès le début, enfin vous croyez tout deviner, ou vous vous dites « c'est toujours pareil » ou « on sait qu'ils vont finir ensemble » en soupirant. Mais lorsque l'auteur commence à vous faire croire réellement que l'histoire ne va pas se terminer comme vous l'espériez, alors là vous commencez à le maudire.

Comment cela peut-il se finir ainsi ? Puis vous appréciez encore plus la fin.

Chaque film de Noël a sa particularité, mais si la construction est souvent la même – deux personnes qui finiront par tomber amoureuses –, chaque film trouve le moyen d’inclure d’autres petites histoires annexes, personnages ou autre. Voir les lumières, les guirlandes, les sapins, les méchants pas si méchants, les cadeaux, la neige... Tout cela accompagné d’une boisson, comme pour ma part ce soir, un cappuccino.

Voilà déjà trois jours que je suis terré ici, un bon coup de balai pour l’histoire et je m’en vais. Je profite de ces petits moments de solitude, de ces jours creux, pour décompresser, me retrouver avec moi-même. Je me suis fait à manger, des pâtes, je me fais souvent des pâtes à l’huile d’olive, j’ai bu de l’eau ; j’ai regardé des films, des séries ; j’ai écouté de la musique ; puis j’ai fait quelques promenades aussi. Aujourd’hui, je pars pour un autre rendez-vous, enfin, j’ai un détour à faire sur la route. Un arrêt chez une amie. Je sors donc de mon terrier, ne sais pas quand est-ce que je le retrouverai, appelle un taxi et me fais déposer à la gare. La même rengaine, beaucoup de bruit peu de bonheur. Il pleut mais j’aime bien la pluie. Ça y est, ici aussi il y

a des contrôleurs désormais, encore quelques années en arrière tout cela n'était pas ainsi.

— Bonjour Monsieur ! me dit l'agent avec une voix portante pleine d'entrain, tout souriant.

— Bonjour, voici, lui répondis-je en tendant mes papiers.

— Aaah Biarritz, c'est la première fois que vous y allez ? me questionne-t-il.

— Non pas vraiment, je connais un peu l'endroit.

— Eh bien bon voyage dans cette belle ville, Monsieur Dumont.

— Merci bon courage à vous bonne journée.

— Merci, à vous aussi, bonne journée.

Cela fait deux fois d'affilée qu'un contrôleur me parle, et en plus de bonne humeur, cela fait du bien. D'habitude ils sont plutôt machinaux, je peux comprendre, ça a l'air assez répétitif. Je vais à un distributeur sur le quai prendre une canette de Red Bull, c'est une boisson énergisante, si tant est qu'elle le soit vraiment, dont j'aime bien le goût. Sur le quai assis sur un banc, un jeune me parle de son parcours. La discussion s'est lancée sur base de :

« Votre attention s'il vous plaît, le train TGV numéro... destination de Biarritz... partira avec... (suspense) 25 minutes

de retard (sentence). »

Un grand classique. Sans oublier le « tin tin tintin » au début. Avec plus de six heures de trajet et deux correspondances, la journée commence bien. Le jeune me dit que sa copine l'a quitté, qu'il ne peut plus avoir la garde de sa fille, qu'il essaie de trouver un métier, peut-être reprendre les études pour prouver qu'il est responsable. Ma journée finalement s'allège. Que répondre si ce n'est « bon courage », il n'avait pas l'air méchant, il m'a touché. Mais à vrai dire pas non plus très mature. Le comportement, la parole sont mis à l'écart de l'apprentissage mais cela joue tout de même en société. Nous voulons, certes ; mais méritons-nous ?

II

— Monsieur... Monsieur excusez-moi...

Je me réveille. Ou plutôt une jeune dame en tenue de contrôleur me réveille. Je m'étais assoupi, c'est rare que cela m'arrive dans le train, par peur de rater l'arrêt ou des comportements autour de moi.

— Monsieur bonjour, contrôle de votre ticket de transport s'il vous plaît ? me dit-elle en souriant.

— Euuuh... Oui... Oui bien sûr, tenez, je réponds, confus de mon lever et de mon sommeil inattendus.

La demoiselle scanne mon ticket, me remercie puis s'en va. Désagréable réveil, quoique doux, mais agréable personne.

Une heure après, j'arrivais à la gare de Biarritz où une copine m'attendait. Je traversai la gare, mon grand sac de sport à la main, avec le nécessaire à l'intérieur. Puis elle était là, avec ses longs cheveux raides et bruns, sa peau blanche qui bronzait aussi vite qu'elle blanchissait, et ses yeux fins marron, devant les portes d'entrée, regardant les écrans d'affichage des arrivées. Elle me vit.

— Hooooo coucou ! Alors comme ça on est en retard ? me chambra-t-elle.

— Salut, oui faut croire que le conducteur a fait la fête la veille.

— Rhooo c'est pas grave ça. Puis tu sais, eux, ils marchent à l'envers, dès qu'ils travaillent ils boivent, et dès qu'ils ne travaillent pas, ils se reposent pour la prochaine semaine de dur buveur... euh ! Labeur. J'adore ces gens, ces métiers, leur naturel, leur utilité, leurs maladresses, et surtout leur présence.

Nous rîmes. Puis nous nous dirigeâmes vers sa voiture, une petite voiture blanche, propre, aux aspects de compagnon avec ses phares en guise d'yeux, son pare-chocs de bouche. Sur la route, je contemplai cette belle ville, nous allions vers son village non loin de là.

— Alors, quoi de beau depuis la dernière fois ?

Cela faisait quelques mois que je n'étais pas venu et depuis des années je passe la voir lorsque je le peux.

— Au travail toujours pareil, rien de spécial, déclarai-je d'un ton neutre.

— Tu ne me parles jamais de ton travail, ça se passe bien ?

— Oui oui, comme je te l'ai dit, rien de spécial.

Je ne parle jamais de mon travail en dehors, peut-être un jour viendra où des anecdotes sortiront, mais pour l'instant je garde cela pour moi, je préfère. Nous trouvons toujours le moyen de

parler de tout sauf de ça, ce n'est pas tabou mais je n'aime pas en parler. Je lui retournai la question :

— Et toi alors, je vois qu'on ne se dirige plus dans ton coin miteux, j'en déduis que...

Elle me coupa la parole avec un élan d'excitation.

— Oui ! J'ai déménagé. Puis elle se mit à chanter : J'ai déménagé-eux, j'ai déménagé-eux ! Et en plus de ça tu sais pas la meilleure ?

Sa bonne humeur contagieuse me fit sourire.

— Non, je ne sais pas.

— J'ai lancé ma boîte !

— Ah, t'as bien fait, je t'avais dit que ces chaussures-là n'étaient pas le top. Je sais pas, trop épaisses, lui dis-je pour la taquiner.

— Mais non imbécile, me répondit-elle avec un regard complice. J'ai commencé mon entreprise. Et elles sont magnifiques ces bottines, remets-toi en question. Alors je te dis pas pour la paperasse par contre quelle galère, la première semaine...

Fidèle lecteur (ou infidèle quand bien même) je vous épargne les détails.

Nous arrivâmes à sa maisonnette. Je trouve que l'endroit lui ressemble. C'était dans un lotissement de petites maisons sûrement faites pour les étudiants ou les jeunes qui veulent être en campagne proche d'une ville, qui souhaitent se reconnecter à la nature. Nous passâmes par une forêt qui est praticable à pied, la rangée d'arbres faisant la ola m'a paru intrigante. Coup de serrure dans le portillon, traversée du petit jardin, coup de serrure dans la porte et nous y voilà.

— Tadam ! Bon désolée c'est un peu le bazar, j'ai pas trop eu le temps de ranger mais je vais te faire visiter.

Un grand classique ça aussi, le coup du « désolé c'est mal rangé » arrive de la moindre poussière à la chaise ensevelie de vêtements.

Son appartement... sa maison a l'air agréable, il y a un air chaleureux ; une cuisine-salon, la frontière est le bar-plan-de-travail, la salle de bains-lave-linge-toilettes et deux chambres. Je suis content pour elle, pendant des années elle a habité dans un quartier peu fréquentable de Biarritz, où les gens alcoolisés, drogués, les incivilités étaient récurrents. Surtout l'état de son quinze mètres carrés avec des murs jaunis et des fissures au plafond, malgré cela elle restait ambitieuse et optimiste... Oui,

l'ambition et l'optimisme. Elle a fait des études plusieurs années dans le commerce, et souhaitait avoir sa propre marque de vêtement. Ensuite, le temps de construire son projet, avec des moments de motivation et d'autres de pause, elle travailla en tant que caissière dans un supermarché.

— Louseau, viens !

Elle m'appelle « Louseau ». Lorsqu'on s'est rencontré, elle m'a demandé au bout d'un certain temps comment je m'appelais, je lui ai répondu « comme tu veux » pour rire. Puis naturellement lui est venu « Louseau ». Je lui ai demandé pourquoi, en trouvant honnêtement cela original, même charmant à l'écrit. Elle m'a répondu qu'un de ses grands-oncles était surnommé « Luzzo » et qu'elle aimait bien l'idée de le franciser même si elle pouvait m'appeler par les deux, que je lui ressemblais ; puis aussi que ça ressemblait drôlement à « l'oiseau » et que j'en étais « un drôle » d'oiseau. Je l'ai rencontrée... comment dire... au travail. Enfin c'est pour ça qu'elle ne force pas pour avoir des confessions sur mon emploi.

— Allez viens j'te dis ! s'exulta-t-elle.

Une lumière s'alluma, et un écran s'afficha de plus en plus nettement.

— C'est le temps que ça chauffe, mais t'inquiète, après on voit PAR-FAI-TEMENT.

— C'est quoi au juste ? lui demandai-je.

— C'est un projecteur qui va directement sur le mur. J'ai de la chance mon mur est blanc. Enfin pour les taches c'est chiant, mais en ce qui concerne le projecteur, c'est super ! Au lieu d'une télé, j'ai ça, et je peux mettre les chaînes si je veux mais je préfère regarder des films ou des vidéos, ou alors écouter de la musique. Regarde, j'ai les enceintes pour un meilleur son. Et le projecteur est relié à l'ordinateur d'où je contrôle tout. T'en penses quoi ?

— Wow.

J'étais sonné ; après ce réquisitoire, que dis-je, ce plaidoyer, je ne pouvais qu'acquiescer. Je repris :

— On se croirait au cinéma, fallait y penser.

— Oui c'est trop bien Louseau, tu vas voir, ce soir on se mate un film !

Les heures passèrent et nous parlâmes de nos dernières lectures, de l'actualité, de la vie personnelle de chacun. Le clocher du village sonne. 19 h, elle commence à préparer le repas.

— Laisse Laëtitia, on va commander, t'embête pas, lui

proposai-je.

— Ça va pas la tête ! C'est mieux, car je choisis ce que je mange, je le prépare moi, et en plus ça me fait plaisir de faire à manger aux gens que j'ai... enfin, que j'apprécie.

Je la regarde, plissant les yeux en forçant le trait pour rigoler. Elle commence à rougir, et moi à rire frugalement.

— Bon je m'y mets, ça ne va pas se faire tout seul, ajoute-t-elle.

— Tu ne veux pas un coup de main ? demandai-je.

— Va nous chercher un bon film, vagabond, rétorqua-t-elle.

Nous mangeâmes un succulent plat de dinde coupé en petits morceaux avec du riz, le tout mélangé à de la crème fraîche. De la crème fraîche cuite avec la dinde, quelque chose comme cela. Nous regardâmes ensuite un film... de Noël. Oui, je sais, mais que voulez-vous c'est la période, j'aime bien, elle adore, pourquoi s'en priver ?

— Alors Monsieur Louseau, vas-tu te faire prier ? dit-elle d'un coup à la fin du film en me regardant intensément.

Je me questionnai.

— Tu m'avais dit la dernière fois : « Si tu es sage... » Je crois que j'ai été sage, surenchérit-elle.

Je compris, c'était à mon tour de devenir rouge.

— Euh...

— Si tu ne veux pas je comprends, je te le rappelais c'est tout. On sait jamais.

— Si si. Tu parles bien du...

— Oui... Du poème, Louseau. Tu m'as dit que la prochaine fois tu m'en réciterais un que tu as écrit. Je sais ton extrême timidité. Et je ne filmerai pas.

— Ah non déjà que...

— Oui je le sais. C'est pour ça que je te le dis. Même si un jour je pourrais pour le montrer à quelques personnes, et encore c'est une étape au-dessus, mais même pour le souvenir c'est bien.

— Il est mieux de vivre l'instant présent.

— Tu as raison. Alors je vais l'avoir mon poème ?

— Oui. Mademoiselle.

Elle me regarda avec insistance, d'un air solliciteur. Je me lève, prends mon temps, mes marques. Je commence à marcher, à tourner en rond, pour me sentir comme à la maison. Quelques dizaines de secondes passèrent entre regards croisés et plusieurs rictus. J'étais encore gêné. Je n'ai pas l'habitude de réciter un poème devant quelqu'un. J'ai l'impression d'en faire trop, que l'on va croire que j'en fais trop. Quelques questions,

appréhensions et je me lance. Une main derrière le dos pour commencer, l'autre qui se lève de moitié, au niveau du torse, bras un peu plié, doigts décollés. Je rigole un peu de cette position avec elle en l'exagérant, jetant mon bras et ma main dans tous les sens et disant « Oh le cinéma ! » avant de commencer et de m'y remettre pour de vrai.

Je lui dis que je sais que je ne suis pas un poète, je ne suis pas Baudelaire ou qui sais-je, que c'est simplement quelques phrases que j'essaie de faire rimer, je ne me prends pas pour un grand poète, tout va bien. Une manière de dédramatiser une situation qui ne l'était peut-être pas, mais comptait pour moi. Je me lance :

Le chemin

Enfant du désert, qui cherche l'eau ;
Juvénile pensée, qui cherche le haut ;
Petit homme curieux, qui cherche le beau.

Le chemin est long,
Mais n'oublie ni son départ, ni ses étapes.
Au plus profond de ton veston,
Se cache la force de poursuivre, de garder le cap.

Perdu entre désolation et espérance,
Entre tristesse et faiblesse ou bien tendresse et hardiesse ;
Équilibre parfait, pour acquérir de la sagesse.

Suite à ton parcours, tes épreuves, tes séismes,
La victoire n'en sera que magnifique.
Définie non d'un résultat visible par matérialisme,
Mais d'un discours philosophique.

Je n'ai pas osé la regarder dans les yeux, j'ai regardé à côté. Lorsque ma vue s'est posée sur elle, je vis que son regard intrigué s'était transformé en regard passionné.

— Voilà. Haha. Alors, tu en penses quoi ? Mais sincèrement. On ne peut pas faire les choses forcément bien, et puis c'est le début. Et les critiques m'aideront à m'améliorer, j'aimerais que tu dises que tu as aimé si tu as vraiment aimé, que tu ne te sentes pas obligée d'être sympa, je sais que tu l'es. Et bien sûr que tu n'as pas aimé si tu n'as pour de vrai pas aimé ; ou plus ou moins ou du moins...

— Louseau... C'est toi qui as écrit ça ?

Son visage était entre l'incompréhension et la stupéfaction.

— Oui. Enfin je crois. Enfin je ne les ai pas copiés mais je ne sais pas si l'une de ces phrases ou plusieurs ont déjà été formulées, tout a peut-être été dit... Oui, oui j'ai écrit ça.

— C'est magnifique. Vraiment. N'arrête pas ça. Peu importe ce que ça te rapporte matériellement. Ça donne des moments merveilleux. Je suis sincère, me dit-elle d'une sublime voix apaisée. Je peux te demander quelque chose s'il te plaît ?

— Bien sûr, Mademoiselle, allez-y, dis-je sur un ton plaisantin.

— Pourrais-tu m'en réciter un autre la prochaine fois que tu passes ?

— Avec plaisir.

Sa réaction m'a touché. Je pense qu'elle l'a vu, nul besoin de lui dire, elle me connaît. Nous allons, sur ces belles paroles si j'ose dire, nous coucher.

— Ma porte est ouverte au cas où tu as besoin de quelque chose Louseau, passe une bonne nuit.

— Merci, bonne nuit à toi aussi Laëtitia.

Et nous sommes allés dormir sur cette ambiance calme et apaisante, avec un soupçon de tension qui dépasse l'amical.

Voici l'aube. Je pars tôt ce matin. Je passe la porte.

— Coucou toi. Bien dormi ? me demanda Laëtitia.

— Super, et c'est rare que je dorme comme cela, sérieusement, et toi ?

— Oui très bien merci. Regarde.

Elle me présenta deux cappuccinos.

— Merci, lui dis-je, d'habitude je n'avale rien le matin mais là, il me donne envie ce cappuccino.

— De rien fugitif, répondit-elle avec ce même regard complice et son petit sourire.

— Comment ça « fugitif » ? demandai-je en répétant son expression.

— À force de te déplacer comme ça, on dirait que tu fuis quelque chose.

— Je ne fuis rien.

— Si tu fuis. L’engagement et la stabilité, depuis tout petit, balançait-elle avec légèreté cette analyse si lourde de sens.

— Comment tu pourrais savoir ça ?

— Les mystérieux ne le sont que lorsqu’on ne les côtoie pas.

— D’accord Mademoiselle, non merci pour la séance de psychologie.

— Dommage, tu en aurais grand besoin jeune homme.

— On a le même âge.

— Tu as fini d’être grincheux.

Nous bûmes notre cappuccino en parlant de son entreprise. Aujourd’hui, elle a rendez-vous dans un magasin du centre-ville pour sa marque de vêtements, « puis ensuite je vais dans l’usine de production pour voir concrètement comment c’est fait », je suis vraiment heureux pour elle. Elle n’en démord pas : « Que ça marche ou non, ça fait de l’expérience. » Elle le mérite. Mais je ne comprends pas vraiment où elle voulait en venir avec cette histoire de fugitif. Nomade temporaire me semble plus

approprié. Nous nous préparâmes puis remontâmes dans son fidèle destrier sans âme ni sentiment. Mais bon, un moteur et quatre roues feront l'affaire. Nous repassons sur ces beaux chemins. Une fois n'est pas coutume, direction la gare. Elle m'enlace par surprise et audace. J'avoue ne pas m'être trop débattu.

— C'est si vite passé. Hâte de ta prochaine visite. On s'envoie des messages hein ? Ne m'oublie pas.

Jamais.

— Oui, à la prochaine, prends soin de toi.

Je repère, sur l'écran qui affiche les départs, mon train. Me dirige vers le portique où se situe l'agent de contrôle des billets. Puis me retourne comme souvent. Je vois son visage, elle m'envoie un baiser avec sa main que je ne saurais réceptionner. Le temps me manque pour réfléchir à cela et me poser. Je lui réponds de même en le lui renvoyant.

Ce contrôleur ne m'a point parlé. Seulement des cordialités d'un air plutôt froid. Peut-être avait-il passé de mauvaises heures ou était-il fatigué. Le fait est que je ne m'en porte pas plus mal. Ce voyage durera quelques heures puis je m'arrêterai au nord de l'Espagne, à quelques kilomètres de Barcelone. C'est

une passionnante sensation à chaque fois que je voyage ; adorer partir, puis adorer revenir. Comme si l'un complétait l'autre, comme si l'un amenait l'autre, comme si découvrir nous faisait apprécier davantage la nouveauté et ce que nous connaissons en même temps. Je suis dans les quatre places, deux face à face. Devant moi, une mère et son enfant. Le petit fait de la buée sur la vitre, dessine une maison. Sa maman lui apporte de l'attention en lui demandant ce qu'il fait.

— Tu fais quoi mon cœur, c'est un dessin ?

— Oui ! Regarde. Là c'est une maison et là... là des nuages.

— Oh comme c'est joli ! Et alors mon petit architecte, tu fais décorateur d'intérieur aussi ? dit-elle en continuant sur le ton de cette conversation que je qualifierai de petit nuage, à l'image du tableau de ce jeune artiste. Un tableau gracieux en mouvement sous mes yeux chanceux.

— C'est quoi ça maman, décorateur d'intérieur ?

— Hé bien c'est celui qui va mettre des choses dans la maison pour la rendre plus jolie, chéri.

— Ah, alors oui ! Je vais mettre tout plein de tableaux ! Et des bijoux aussi ! Oui ! Des colliers et des dessins ! Et puis des jolis habits. Pour toutes les familles et des choses en plus pour les filles de la famille, comme toi maman. Mais je veux réussir

moi à avoir tout ça, je veux mériter moi maman, comme papa.

Quelques secondes passèrent, les yeux de sa mère eurent le temps de se couvrir d'un brillant qui n'ose tomber. Puis le jeune garçon ajouta :

— Et je t'offrirai un gros cadeau, spécial à toi quand je serai riche, ce que tu veux.

— Mon plus gros cadeau tu viens de me l'offrir mon cœur. Viens me faire un câlin, lui dit-elle en retenant ses larmes.

Ah petit gars, si tu savais. Malheureusement, même si tu mérites, les belles choses attirent, et je remarque que sur ton beau dessin il n'y a rien qui protège cette maison. C'est là où l'on voit la pureté et l'innocence de ton âge peu avancé. C'est une scène sur laquelle je m'attarde car là où désormais beaucoup de parents n'auraient même pas vu que leur enfant dessine car ils seraient sur leur téléphone, cette maman est rentrée dans son espace jouer avec lui, en sortant même récompensée. Et même le petit lui-même, qui devrait être sur son téléphone, rend cette scène saine. La jeune maman me regarda un peu gênée, possiblement parce que j'ai vu ce moment d'intimité surprise entre eux.

— Ah les enfants, me dit-elle en souriant.

J'aime bien son sourire, un petit plaisir de la vie que je lui

rends en lui répondant :

— Il a autant de chance que vous en avez.

Nous avons un peu discuté, son mari est décédé il y a des années. Elle se rend chez sa famille. Puis le trajet passa et nous eûmes quelques regards furtifs l'un pour l'autre. Mais je n'ai pas osé lui proposer de se revoir. Une fois de plus je me tus. Est-ce mon époque qui rend les relations hommes-femmes inattendues de plus en plus restreintes, ou mon manque de courage quant au fait de proposer un rendez-vous ou quelques mots à une femme ?

III

Arrivée à la gare de Gérone. *Holà Girona*. Peu de gens circulent en proportion de cette gare de taille moyenne. Je monte les escaliers qui mènent à un bâtiment extérieur, traverse le dehors jusqu'à l'entrée de la gare et en sors. Je croise, sur mon chemin pour aller dans un bar en face de la gare où m'attend une connaissance, un homme téléphonant dans une cabine prévue à cet effet. Je prends une photo pour l'envoyer à Laëtitia, parfois j'échange des messages avec elle, parfois avec ma famille, cela me permet de m'évader un peu de l'endroit où je suis lorsque je le veux, ou bien de les rejoindre un petit peu.

Mon compère est assis à l'intérieur côté vitre, à deux ou trois mètres du comptoir. Je m'assois à sa table.

— *Holà que tal ?* Alors *hombre !* L'air espagnol ça te fait du bien ? dit-il le nez plongé dans son journal.

— Tu comprends ce que tu lis au moins ?

— Non, mais je fais semblant, ça fait plus sérieux tu trouves pas ?

Juan – en tout cas pour aujourd'hui – est un compagnon d'activité, cela fait déjà des années que nous nous connaissons.

Aujourd'hui nous allons parler avec un certain monsieur Alvarez, propriétaire d'un terrain à vendre. Ensuite, nous allons, si tout se passe bien dans le sud de l'Espagne, voir un acheteur potentiel très intéressé. En fait il ne manque plus que l'accord de monsieur Alvarez qui revient normalement avec un papier de son notaire, pour descendre faire signer à l'autre partie ; vous savez les signatures, les notaires, etc. On en profitera comme prévu, dans nos calendriers imprévisibles, mais gérés personnellement donc tout est relativement possible, pour...

— Alors ? T'es chaud pour ce tour d'Espagne ? J'ai jamais vraiment visité l'Espagne. Quel plaisir sérieux, c'est ça la liberté ! s'exclame-t-il.

— J'avoue que ce mode de vie nous donne une certaine liberté, mais à force j'ai l'impression de ne rien véritablement construire, je maugrée.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Allez, fais pas le rabat-joie et profite ! Il y en a des millions qui aimeraient être à notre place. Peut-être même des milliards. — Un petit silence s'installa, puis il reprit : *Amigo*, on l'a mérité d'accord. Des milliards le voudraient, mais est-ce qu'ils réussiraient à arriver là ? Donc profite et sers-toi de cette expérience pour, après, construire.

Il sortit un sombrero... Oui oui, je vous jure ! Un sombrero caché sous la table, ce sont des petits moments, des petites actions comme celles-ci qui donnent ou redonnent le bonheur de fond. Et il rajouta :

— *Olé caballero, España... mañana...* euh... nous appelle !

Il lit un journal espagnol mais croyez-moi, il ne parle pas un mot de cette langue.

— T’as sûrement raison. *Olé* ! Purée, t’en as même pas un pour moi tu crains.

— Et voilà tu recommences.

— Quoi ?

— Tu te plains !

— Je ne me plains pas.

— Si tu te plains.

— Non je me plains pas ! Tu sors un sombrero et t’en prends pas pour moi. Tu comptes faire la fête tout seul ?

Le charriage est de bon augure pour le voyage.

Nous partons de ce bar, laissant un pourboire à la gentille serveuse pour son amabilité et son joli accent qu’elle a naturellement, mais ne décourageons pas des presque vacanciers. Bonnes retrouvailles, cela faisait au moins six mois que je ne l’avais pas vu. La dernière fois c’était pour le moins...

mouvementé.

La rencontre avec monsieur Alvarez s'est bien passée ; les papiers dans nos mains, nous allons désormais à l'hôtel. Un hôtel de village, réception-restaurant, puis les chambres dispersées dans les étages, avec une décoration sobre comme des canapés et des miroirs placés dans les couloirs aux allures de labyrinthe, ou du moins un labyrinthe de venelles. Il se situe dans l'enfoncement d'une place du village, à quelques pas de celle-ci, joint à elle par des petits commerces, comme une boucherie entourée par d'autres rues contenant des boutiques de vêtements, des cabinets, banques, magasins technologiques, etc.

Nous récupérons les clés à l'entrée gauche qui amène à la réception, étant le hall d'entrée entre les escaliers, l'ascenseur et la porte qui entraîne à la salle du côté restaurant. D'un bureau modeste où sont gardées les clés, un vieil homme surgit.

— *Signor ?*

— Cérasse, lui répondis-je.

— *Signor Cérasse... Si tenga, buenas tardes !*

— *Gracias adios.*

— *Ouuuh Signor Cérasse, persifla « Juan ».*

— Tais-toi et avance, lui ordonnai-je en grinçant les dents.

— Tu l’as trouvé dans un livre du XVI^e siècle ou quoi ?

— Comment tu pourrais savoir ? As-tu déjà lu un livre du XVI^e ? Est-ce que tu as déjà lu un livre tout court ?

— Non, mais pour ma défense, notre époque ou notre génération se concentre de moins en moins et ne lit plus de livre. Tu sais, avec notre mode de vie de consommation... Plus rapide et plus tout court, tout ça quoi.

— Oui, bah quelques pages par jour ou par semaine ne te feraient pas de mal.

Nous avons deux chambres côte à côte. Enfin, en face, et les murs ne sont pas vraiment droits. Disons rapprochées.

— On fait quoi ? On pose nos vêtements vite fait et on va sur la place passer la soirée ? me demanda-t-il.

— Moi ça me va.

— Ça va. Je vais aux toilettes et j’arrive, dit-il d’un air pressé.

— Vas-y, je vais poser mon sac.

En général nous jetons nos sacs, nos vêtements et nous partons directement pour aller où nous devons ou voulons aller. Celui qui va plus vite attend l’autre en bas, au plus proche d’une boisson, ou toque brutalement à la porte pour le dépêcher. Il est

rare de rester, sauf si avance de notre part ou alors nous ne voulons pas sortir, dans l'hôtel à la première arrivée.

Nous partons sans plus de préparation dehors. Contournons l'hôtel, visitons les ruelles alentours. Après quelques dizaines de minutes de marche, quelques vêtements achetés dans un magasin sobre mais beau à notre goût, attirant notre œil de ses lumières jaunes, nous retournons sur nos pas, repassons devant l'hôtel et nous dirigeons sur la place.

— Regarde, ça a l'air sympa ici. Ça te dit qu'on boive un coup ? lui proposai-je.

Il accepta. Un restaurant dont la terrasse était de l'autre côté de la rue sur la place. Ici, plusieurs bars restaurants, une épicerie, habitations et auberges se côtoient autour de cette placette, rendant l'endroit habité pour ce village peu peuplé comparé aux grandes villes. L'ambiance était calme.

— Un verre en terrasse, c'est vraiment agréable dans cette ambiance, punaise, me dit-il.

— À qui le dis-tu. Je me régale ! Ni trop chaud, ni trop froid. Pas de soleil, point de pluie. Le calme et la civilisation.

Au fil de la soirée, l'ambiance devenait plus festive avec des musiques espagnoles du moment, mélangées à quelques

anciennes. Sur la place, des jeunes se sont réunis pour jouer à un jeu local, ou que je ne connais pas, avec des bouts de bois taillés en bâtons cylindriques ; il y a des lancers, des distances et des mots catalans.

— Et les femmes alors, mon jeune ami ? me questionna-t-il subitement.

— Quoi les femmes ?

— Eh bien, est-ce que tu arrives à en côtoyer ? Ou plus si affinités ? continua-t-il, grivois.

— J'ai toujours été nul pour ça. Alors imagine maintenant où le moindre mot est mal pris. Rien. Les femmes, rien.

— Le moindre mot n'est mal pris que si tu t'y prends mal. Arrête d'écouter les médias et les réseaux sociaux sur le téléphone et vis ta vie, la vie n'est pas virtuelle. Les femmes ne pensent pas comme les extrémistes qu'on voit sur Internet ou à la télé car elles expérimentent la vie, avancent et comprennent. Comme l'ont fait et le feront toujours les humains.

— Je ne regarde pas la télé.

— Allons ! Il n'y a pas une fille que tu trouves mignonne ?

— Ah si, ça il n'y en a que trop. Mon cœur se déchire chaque jour à la vue de belles passantes. Que ce soit dans des endroits précis où elles restent plus ou moins longtemps sous mes yeux,

ou que ce soit des ombres furtives, répondis-je en m'amusant de la prose.

— Alors il faut aller les accoster. Avec respect, mais sache que bon nombre d'entre elles apprécient le fait de se faire draguer poliment, ou d'intéresser. C'est sûr que si t'y vas comme un poivrot elle va pas passer un bon moment. Regarde.

— Quoi ?

— Retourne-toi.

— Attends, pas comme ça.

Je compris qu'il voulait me montrer une fille, et il comprit que je ne voulais pas me montrer brusque. Alors il dit de manière surjouée, en pointant du doigt une agence immobilière :

— Super cette agence, moi qui veux regarder les biens !

Puis il serra les dents.

— Voilà ça te va ? Regarde mon doigt maintenant.

Je rigolai, puis me retournai et vis un duo de filles.

— C'est vrai que ce sont de belles maisons.

Nous reprîmes un ton moins fort.

— Je ne sais pas ce qu'il te faut mon vieux ! Elles sont magnifiques. En plus deux comme nous, et je les ai entendues, elles sont françaises, si ça c'est pas un signe.

Voilà le genre de connaissance qui vous pousse à vivre des

choses que, sans elle, vous n'auriez jamais pensé à faire. Il reprit :

— Va leur parler.

— Bien sûr. J'y vais de ce pas. Ensuite je leur réciterai un poème et leur jouerai du Chopin, dis-je d'un ton sarcastique.

— Ça te coûte quoi ? Je te demande pas d'être lourd, au contraire, dès que tu vois que tu les déranges tu t'en vas. Même à la première phrase si tu veux.

— Jamais de la vie, lui dis-je catégoriquement.

— Très bien.

Il se leva.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il ne me répondit pas et se dirigea vers les deux filles. Ne vous faites point d'idées mes amis, il n'est pas resté longtemps. Mais l'étonnement me prend de voir le comportement correct de ces jeunes Françaises. Le remerciant poliment et le renvoyant avec classe, je les remercie ici à mon tour. Qu'elles acceptent ou refusent les avances, la beauté de ces femmes est leur respect. Si les hommes les respectent bien sûr. Je ris, mais lui montre tout de même que j'ai admiré son numéro sincèrement. C'était plutôt courageux, et puis cela m'a fait me rendre compte que toutes ne sont pas encore sauvages.

Il allume une cigarette avant de rentrer, sa cinquième de la soirée. Il m'en propose une, je refuse. Le village commence à s'endormir tandis que nous faisons les cent pas de danse, cherchant l'entrée de l'hôtel. Pour notre défense, la porte n'était pas la même et en suivant le réceptionniste au début, il nous avait perdus. Nous sécurisons le pâté de maisons en essayant les clés sur chaque porte, hilares. Tout va bien, le bateau coule, aucune serrure ne marche. Nous revenons à notre point de départ juste à côté de l'entrée restaurant, une porte s'ouvre. Nous prenons les escal... ah non c'est vrai, comme de bons sportifs nous attendons sagement l'ascenseur qui a l'air aussi lent et fatigué que nous. Chacun regagne sa chambre, dernier regard en essayant de ne pas faire trop de bruit à cause de... je dirais... notre jovialité. Je suis fatigué, me douche et me couche, je n'ai pas beaucoup bu, j'ai de plus en plus de mal avec l'alcool, mais j'ai passé une super soirée. Dans mon lit, je fais ce que n'importe quelle personne qui n'a pas sommeil au début XXI^e fait : je sors mon téléphone. J'ai un message de Laëtitia.

— Purée ! Ça fait une éternité que je n'en ai pas vu une. Tu as voyagé dans le temps ? réagit-elle suite à la photo de la cabine téléphonique que je lui ai envoyée.

Nous parlons, je lui demande comment s'est passé son rendez-vous et lui explique que je serai là dans un mois, je pourrai passer si elle le souhaite. On a l'habitude de procéder comme ça, je bouge beaucoup alors quand je passe je lui dis, et quand elle peut on se voit, en général elle peut toujours. Elle m'explique que ça s'est bien passé, ils veulent bien mettre ses produits, enfin...

— Ils m'ont dit oui pour tout ! J'y suis allée avec un dossier béton. Prix, marge, conscience de production raisonnable, c'est-à-dire locale, mes projets, ma vision. Mais une chose m'a troublée, ils ont dit oui à tout, sauf aux caleçons. Ils n'ont pas aimé. Tee-shirt, polo, pantalon, robe... mais pas caleçon haha. Je travaillerai dessus alors. Et avec plaisir, tu le sais bien que ça me ravit, dis-moi quand. Je suis là, je ne bouge pas.

Je lui ai répondu que c'est super, et assez amusant pour les caleçons. Que je trouve ça bien qu'elle fabrique en local : comme elle dit, s'il y a quelque chose, elle peut voir elle-même sur place et puis cela fait travailler des personnes de chez nous, sans faire transporter la matière aux quatre coins du monde et polluer. Sur cette bonne note, j'essaie de sortir un livre mais la fatigue me gagne, je m'endors.

Le lendemain, j'attends la venue du dragueur professionnel au bar-restaurant de l'hôtel, accompagné d'un jus d'orange pressé et d'une merveille de croissant au chocolat fondu. Il arrive, prend son premier café, et c'est parti.

Nous avons donc fait un tour d'Espagne, partant en longeant la côte et passant par des petits villages, puis petites villes, puis grandes. Nous sommes passés par le centre et l'ouest en remontant, contemplant les statues d'acier noir en forme de taureaux parsemées çà et là sur les routes espagnoles ; comme sur une route aux alentours de Béziers. Parcourant l'épais brouillard sur une cinquantaine de kilomètres catalans, hébétés, nous étions face à ces interminables dunes d'oliviers au sud. Mon comparse a réussi à m'amener dans quelques fêtes, et moi le traîner dans quelques musées. Nous avons ri de notre passé commun. Il est bon d'avoir les personnes de nos souvenirs avec nous pour nous rappeler ce que l'on avait oublié. J'aime bien vagabonder d'hôtel en hôtel, en voir des différents, puis ensuite les revoir comme habitué. Comme une évolution, chaque étape a son charme. Nous avons fêté aussi mon vingt-neuvième anniversaire, il m'a emmené dans une des plus hautes vues de Madrid, en haut d'un hôtel qui faisait ambiance bar-

restaurant, plutôt chic. « Tu verras pour tes trente ans ! » m'avait-il dit ce soir-là.

Nous sommes sur le chemin du retour. Je reprends le train demain à Gérone. Sur la route, mon camarade me demande :

— Pourquoi tu ne prends pas la voiture, au lieu de t'embêter avec le train ?

— Je compte prendre une voiture, mais pour l'instant j'ai pas l'argent. Je préfère payer des billets que de l'essence ; si elle lâche, faut réparer, etc. Et il faut que je trouve une bonne occasion aussi.

— Écoute, moi j'ai un garagiste, il a des petites voitures, ça roule bien ça, c'est incassable. Il me doit un service, j'ai aidé son fils à rentrer dans une entreprise. Vas-y et choisis-en une.

— J'ai pas besoin de charité, rejetai-je sans acrimonie.

— C'est pas de la charité, tu me racontes quoi là. Quand t'es allé chercher ma famille qui se faisait emmerder et que tu leur as trouvé un logement en Angleterre parce que j'étais dans l'impossibilité d'y aller, tu me faisais de la charité ? Alors je sais que tu y penses, mais qu'à chaque fois tu retardes, vas-y et je lui dis de tout te préparer les papiers bien comme il faut.

— Purée je m'en rappelle. Qu'est-ce qu'ils sont allés faire là-

bas ? Bon allez, comme ça c'est fait. C'est où ?

— À Grenoble.

— J'ai ma famille vers là-bas, comme ça je passe leur dire bonjour. Tu viens avec moi ?

— Non, là j'ai des trucs à faire. Mais toi n'oublie pas, là, en rentrant dès que tu as rien à faire, passes-y.

Arrivé à Gérone dans la soirée, nous nous baladons dans cette belle ville, entre le cours d'eau sous le pont qui mène au centre-ville, les appartements qui le longent, le centre fait de ruelles et de boutiques, l'ambiance est ancienne, bâtisses en pierre, château et église. Je rentre même dans une boutique de prêt-à-porter de bérets et des vestes longues espagnoles, et m'en achète une grise. Le soir est là, en se baladant dans les rues nous choisissons un restaurant ; cette fois-ci, contrairement à tous les bons vieux restos espagnols que nous avons fait tout au long du voyage, nous choisissons un chic. Petit jazz, musique piano-bar, vin rouge, viande et pommes de terre... le top.

— Voulez-vous boire quelque chose ? demanda le serveur qui parlait français.

— Du rouge, s'il vous plaît, commanda mon comparse. Il ne put s'empêcher de rajouter, et c'est ce qui fait de lui un vrai

Français : Et un bon hein, haha merci.

Le vin arriva, il le goûta, feignant la connaissance, et même si ce qu'il a bu aurait pu démarrer un quatre-quatre en plein désert il déclara :

— Excellent, c'est bon merci.

Alors nous trinquons.

— Santé mon pote ! dit-il solennellement.

— *Salute* ! affirmai-je en faisant deux fois le geste et en bougeant mes lèvres.

— Tu as dit quoi ?

— Non, rien, c'est rien.

Puis vient une discussion sur notre vision du futur, nos envies. Il me parla de notre liberté actuelle. Je suis d'accord sur le fait que gagner moins d'argent et être plus libre c'est mieux c'est sûr, il me dit :

— Le pire, c'est ceux qui ne gagnent pas grand-chose et qui ne sont pas vraiment libres, qui ne font rien qu'ils aiment et ne peuvent pas faire ce qui leur plaît, s'accrochant au peu de liberté qu'il leur reste.

— Oui, certes, mais la liberté, n'est-ce pas justement de faire ce que l'on souhaite ? Je ne veux plus de toutes ces choses éphémères. Je me suis battu pour pouvoir en être là, et je me

battrai pour pouvoir faire ce que je veux. Un homme a dit : « La liberté, c'est de pouvoir choisir ses entraves. »

— Qu'est-ce que tu veux ? m'interrogea-t-il, comprenant mon air défait.

— Là est le problème. Je ne sais pas, je suis perdu. J'essaie mais je ne trouve pas. Je veux pouvoir voyager mais construire aussi, voir des choses évoluer tout en pouvant me divertir et me déplacer, et peut-être le partager avec quelqu'un.

— L'homme qui est perdu cherche, et lorsqu'il trouve il cherche ailleurs. Je te comprends, nous n'arrivons pas à nous poser et je comprend ceux qui n'arrivent pas à bouger. Mais la liberté ici n'est plus alors une question physique mais plutôt psychologique, philosophique. Apprécier son quotidien, le construire de choses que l'on peut voir évoluer, et de choses qui ne changent pas pour se raccrocher à elles lorsque l'on en a besoin.

— Tu sors ça d'où toi ?

— Pas besoin de lire pour parler. Demande-toi ce que tu veux et fais en sorte, sans tout foutre en l'air, de t'en rapprocher. La liberté totale à un nom : l'égoïsme. Vise ce que tu aimes, mais ne tire pas sur les autres. Essaie d'équilibrer et d'assouvir tes envies sans oublier que le monde extérieur existe. Dans la vie,

ce que je viens de comprendre, c'est qu'on ne fait pas ce que l'on veut quand on le veut si l'on a un cœur. Le mélange le plus raisonnable est l'égoïsme et la solidarité, le narcissisme et l'empathie. Deviens, mais pas n'importe comment.

Pendant le repas, nous palabrons sur le passé. Puis vient la fin, le moment de se quitter, sur un Limoncello.

— Santé mon ami ! dit-il en oubliant quelques voyelles.

— Santé.

Je fais deux fois le geste de lever le verre et marmonne.

— Ah ! T'as dit quelque chose là c'est quoi ? me demanda-t-il.

— Rien rien, c'est ridicule, rien, ai-je répondu, gêné.

— Bon, alors à la prochaine et rentre bien. On se voit en Italie.

Dans quelques semaines, on se retrouve en Italie. Un homme a besoin de gens discrets et de confiance qu'il ne connaît pas directement et qui n'habitent pas vers chez lui, pour rendre visite à des barbares qui importunent sa fille. C'est une petite mission, enfin on ne sait jamais comment ce genre de choses peuvent finir, mais généralement une visite suffit. Alors, par connaissance c'est tombé sur nous. Nous n'avons pas de patron,

mais moi je pense qu'il y a d'autres façons de ne pas avoir de patron. J'aime bien aider les autres certes, et de plus je serai payé, mais j'aspire à être libre sans devoir faire ce genre de choses. Qui ne sont pas déshonorantes, néanmoins j'ai envie de bâtir, et faire ça compromet la prospérité, sauf si c'est pour mon entourage, mes proches. Par exemple, là sur ce projet comme le terrain de monsieur Alvarez, nous avons mis en relation, fait en sorte que tous signent, sans violence, et pris un billet, pas énorme mais suffisant. Depuis que j'ai commencé les petites missions, je mets de côté pour un jour mettre dans mon projet, et j'y suis bientôt, sobre mais efficace.

— Toi aussi. Oui, on prend les mêmes et on recommence.

IV

Les lampes grésillent, les murs sont vert foncé et la réception vide. Je tente une interaction avec le vide :

— *Holà ?*

Le vent souffle ce soir, je l'entends de l'intérieur. Les personnes qui dorment dehors doivent passer de mauvaises nuits en ces temps, le froid réveille et ne rassure pas. Quoi de mieux qu'une bouteille de Marsala pour se réchauffer ? Une réceptionniste arriva, brune, queue de cheval, taille moyenne pour une femme, des vraies allures d'Espagne dans les traits et les gestes. La parole qui tend vers la rapidité légère, un pantalon, des chaussures cirées et des bretelles. Sa présentation est plus classe que le bâtiment. Elle me parle, mais malheureusement je ne comprends pas grand-chose. Elle rigola et me demanda si j'étais seul. Je lui réponds que oui, puis elle me dit que les hommes comme moi ne devraient pas être seuls. Nous voilà dans une configuration que j'apprécie. Là une ouverture est montrée par la demoiselle pour une proposition, et de manière élégante. Parfois une petite ouverture nous suffit pour faire le pas, mais si elle n'a pas lieu nous n'osons pas. Elle parle anglais. Satanée influence anglo-américaine qui s'accroît de

partout. Mais bon, je passerai là-dessus pour cette fois, pour une fois que c'est positif (même si je préférerais que ce soit le français la langue la plus parlée ou celle d'échange international). Je lui réponds que je n'ai rien à faire, et que si elle a quelques minutes on pourrait possiblement boire un verre, sans qu'elle se sente obligée, je ne veux pas la mettre mal à l'aise et...

— *It's boring tonight, nobody come. So why not ?*

Alors, avec son accent espagnol et le mien français, charmés chacun par l'accent et le langage de l'autre, nous parlons. Elle vient du sud de l'Espagne, mais un ami à elle a acheté cet hôtel ; elle fait des études de commerce (comme quoi le commerce à de plus en plus d'adeptes) à côté et son université se trouve ici. Elle me pose quelques questions que j'évite, elle en rit. Je bois une eau gazeuse.

— *What is it, o ché e questo ?* lui demandai-je, indécis sur la langue et concentré sur la prononciation.

Elle rigole et me reprend de son charmant accent espagnol.

— *Qué es. Es la Clara con limon.*

De la bière avec une sorte de boisson citronnée.

Elle dut aller finir sa journée, dans une heure elle terminera. Je lui dis avant de partir, en rigolant, que je la reconnaîtrais à ma

porte si elle tapait cinq fois avec un petit silence entre chaque coup. Et je lui souhaitai bonne chance et bonne continuation pour la suite, ce fut un bon moment, elle acquiesça et me dit de même.

Après ma toilette, je vérifiai mon téléphone, j'ai un message de Laëtitia. Chaque fois que je vois son nom apparaître sur mon écran, quelque chose se passe dans mon corps. Rien d'extravagant, ne vous inquiétez pas, je gère la situation comme je l'ai toujours fait. Elle me demanda des nouvelles, elle savait que je serais là demain.

— Impatiente de te voir, j'ai plein de choses à te raconter.

— Alors ça, c'est étonnant, tu ne parles pas beaucoup d'habitude, lui écrivis-je, ironique.

— Très drôle, tu vas voir, ça avance de mon côté, pas de la manière que je pensais, mais j'ai évolué. Même si monsieur s'entête à ne pas me rejoindre dans mon aventure. Et toi ça va ?

— Oui tranquillement. Petit à petit. Tu sais j'ai bientôt les moyens de ma politique. Encore quelque temps de labeur ensuite je verrai comment je vois le commencement de la suite, ce que je peux entreprendre.

— C'est la première fois que ce n'est pas un non catégorique

ça. Tu sais, moi je ne savais pas quoi faire et maintenant je suis à fond dans ma marque de vêtements, et si ce n'est pas ça, ce sera autre chose. Ne te prends pas la tête.

Ma pensée n'était autre que la sienne. Enfin, je crois, je ne sais pas vraiment ce qu'elle a voulu dire au début. Quelle aventure ?

Les murs ici sont épais comme du papier mâché, j'entends tout et surtout le tumulte de la chambre voisine, heureusement cela n'a duré que quelques minutes. Apparemment quelques minutes suffisent, car madame est heureuse, du moins de ce qu'elle dit. Comment, pauvres hommes que nous sommes, pouvons-nous savoir la vérité à chaque fin de danse ? Je m'implique un peu trop avec cet homme dans son questionnement. Je sors un livre, un roman sur une époque révolue où le sang coulait plus que l'encre. Pendant ma lecture j'entendis un coup sur ma porte. Je n'y prêtai pas attention. Puis quelques secondes plus tard un autre, et quelques secondes après encore un. Je me mis à les compter. Au chiffre de cinq, le silence s'installa. Alors un éclair passa dans ma tête, me rappelant... ce n'est pas possible, cela n'arrive que dans les rêves ou les romans. Par curiosité, je me lève et m'approche, hésite, et ouvre

la porte de manière calme et sereine. Au premier regard, je comprends que les cours de commerce attendront un peu avant d'être étudiés ce soir.

La demoiselle de la réception, habillée cette fois en robe rouge plutôt claire, en harmonie avec son rouge à lèvres. Lèvres qui avaient entre-temps changé de couleur pour se raccorder, que ce soit à l'ambiance ou à la robe. La taille fine, une paire de talons aiguille. Noël se rapprochait et cela se sentait de plus en plus, mon cadeau était arrivé avant l'heure ; tombé du ciel, ou monté des escaliers. Elle entoura ses bras fragiles autour de mon cou et m'embrassa. Je fermai la porte, regardai ses yeux, puis nous nous entraînâmes doucement mais sûrement sur le lit de cette chambre frugale pour un merveilleux moment.

— Monsieur Pitanpis c'est cela ? me demanda-t-il. Je ne vous cache pas que je ne suis pas peu fier de celui-là.

C'est marrant cette manie chez les agents de contrôle de scander notre nom. Enfin je trouve ça sympa, mais on dirait qu'ils se passent le mot comme pour confirmer qu'ils ont bien lu, ou pire, qu'ils savent bien lire. Dans le train qui me menait à Biarritz, je pensai à un souvenir que j'ai partagé avec

monsieur Parin. Une matinée plutôt ensoleillée, j'avais rendez-vous avec lui pour qu'il me montre que sais-je. Nous sommes allés acheter des gants de sport, puis il m'a amené dans un endroit non isolé, mais peu visible du voisinage au bord d'une route, un terrain ensablé, une sorte de gravier de sable. Il s'avança, je le suivis. Puis, arrivé face à un mur peu haut et délabré, regardant autour de moi, je vis des petites dunes nous surpasser, cachant la vue extérieure, tout en entendant la route.

Monsieur Parin me dit de mettre mes gants, il enfila les siens, sortit un petit calibre d'une de ses poches de son blouson, avec un fin et court sachet plastique de munitions. Il me montra comment les mettre. Je sentis l'exultation monter, je n'avais jamais tiré avec une arme à feu, et c'était la première véritable fois. Lui n'était pas adepte non plus, il disait par la suite qu'il fallait s'en servir seulement pour la défense, ne pas la sortir pour rien, mais qu'il valait mieux avoir vu et savoir comment faire si par malchance un jour il fallait s'en servir. Il me fit enlever le cran de sûreté, puis charger. Je m'apprêtai à tirer quand tout à coup :

— Arrête !

— Que se passe-t-il ? dis-je en gardant mon sang-froid.

La balle sortait de la chambre à air ; à chaque tentative qui a

succédé, les balles se coinçaient et ne se chargeaient pas totalement. Il essaya lui, puis comme prévu la balle se coinça aussitôt. Il me dit de la retirer comme il me l'avait fait. Lui l'avait fait avec son doigt, mais il n'était pas question pour moi de le mettre dans cette arme à feu défectueuse. J'étais à quelques jours de mes dix-neuf ans, et je comptais bien les atteindre. Je pris un petit bout de bois ridicule de trois ou quatre centimètres, qui plus est mou, et essayai d'enlever la balle. Autant vous dire que monsieur Parin n'avait pas dû me prendre pour téméraire durant cet instant. Je retirai finalement cette fichue balle au doigt. Ce fut un échec, ce n'était pas ce jour-là que je tirerais ma première balle. Je pense que les mains ou les épées étaient plus spectaculaires et honorables que les armes à feu, mais que voulez-vous, il faut se mettre à niveau du potentiel agresseur. Le côté humoristique de ce souvenir est que, en retirant les balles, nous eûmes oublié de les garder près de nous, et laissé ces dernières tomber dans le fin gravier. Nous finîmes par chercher dans le sable les balles tombées qu'il fallait récupérer. Je compris à cet instant que le charme de la vie n'est jamais loin, ses imprévus, ses rigolades, qui d'ailleurs dans d'autres circonstances auraient pu être moins drôles : se rendre compte que l'arme ne marche pas en la testant seul dans une ambiance

calme et cachée est une chose, mais si cela avait été dans un moment d'attaque inattendu avec la pression et l'étonnement, que se serait-il passé ?

C'était il y a dix ans déjà. Je garde un souvenir drôle de cet homme d'une soixantaine dépassée et assumée, et de moi, petit jeune avant la vingtaine inculte et vierge de tout, riant de la même chose et du moment présent (qui fut finalement un moment cadeau, peut-être plus que si cela s'était passé comme prévu).

La voilà, fidèle au poste. Le soleil s'était emparé de cette journée d'automne, la populace grouillait autour, elle portait un pantalon blanc serré, un pull en laine rose sans motif et des lunettes de soleil circulaires. Je la surpris :

— Bonjour, vous attendez quelqu'un Mademoiselle ?

Elle sursauta, mit la main sur mon épaule en souriant. Ce fut plus une caresse qu'un coup.

— T'es bête ! J'aurais pu faire une attaque ! Elle reprit : Alors ce trajet s'est bien passé ?

— Je vais prendre une voiture, répondis-je du tac-O-tac.

Elle boyauta, puis elle me dit :

— Rien ne vaut la tranquillité de sa voiture je te le dis.

Nous nous mettons en route tout en palabrant. Je repasse par la magnifique ville de Biarritz pour atteindre son village placide. Sur la route je lui demandai :

— Tu as quelque chose à faire demain ? Pour l'instant je n'ai pas de voiture pour aller à la gare.

— Arrête, tu sais très bien que je vais t'emmener, malin lynx. Non, je ne fais rien du tout demain. Pas un seul rendez-vous à cet horizon.

Je sortis mon téléphone, composai un numéro.

— Bonjour oui, serait-il possible de réserver pour demain matin ?

Je finis la conversation : « Très bien merci, à demain bonne journée. » Je raccroche.

— C'est quoi ? m'interrogea-t-elle.

— Une surprise. Rien de fou, simplement un petit moment.

Elle plissa les yeux en me regardant d'un air méfiant et content à la fois. Les chiens se lancent dans une danse sonore lors de notre arrivée.

— Oui, dans les lotissements c'est comme ça, toujours, un coup les chiens, un coup les poules ou le coq, grogna-t-elle en cherchant vaille que vaille le trou de la serrure.

Nous nous assîmes sur deux chaises hautes à son bar qui sépare la cuisine du salon. Elle alluma son projecteur et son ordinateur, puis mit de la musique sans paroles, pour accompagner, du piano-bar. Cela me rappela ma soirée d'hier au restaurant, puis je fis le lien avec la fille qui fut un rapide mais intense passage dans ma vie ; même si mes pensées plus profondes se tournent vers mon amie Laëtitia. Je reviens sur Terre.

— Ouhou t'es là ? Tu veux boire quoi ? me dit-elle la tête plongée dans son mini-frigo de l'autre côté de la table.

— Ah oui. Euh... tu as de l'eau gazeuse ?

Puis nous parlâmes toute l'après-midi, jusqu'au soir avec en fond le temps et le décor passant du jaune sable au bleu marine. Le soleil se couche tôt, nous continuâmes nos discussions, moi en Espagne entre les strip-teaseuses et le musée Dali de Figueras ; puis elle ici avec son entreprise.

— On voit ceux qui bossent et ceux qui se la coulent douce, me charria-t-elle.

Elle m'explique que malgré ses allées et venues, que ce soit à l'usine ou au magasin qui a accepté de vendre ses habits, cela n'a pas pris et les deux semaines d'essai se sont conclues par un échec, la collaboration s'est arrêtée. Probe à sa volonté d'être

indépendante, du moins le plus possible, elle s'est remise en question et revu toute sa gamme. Un mélange mixte : col roulé, robe, manches longues, débardeur, pantalon, sous-vêtements féminins, pour les femmes et de même en masculin, robe étant remplacée par chemise.

— Ça te dit qu'on les essaie ? Comme ça tu me dis ce que tu en penses, me sollicita-t-elle.

Je la regardai, rictus, air étonné et paresseux, mais volontaire pour aider. Elle me regarda en surjouant sa demande.

— Allez ! S'il te plaît. D'accord. Pourriez-vous m'apporter votre avis à propos de mes propositions vestimentaires, s'il vous plaît monsieur ?

Comment résister. Nous essayâmes donc quelques-uns de ses produits. Ils étaient super, il n'y avait à mes yeux plus qu'à avoir les contacts. Je la vis sortir dans sa robe, flânant dans son salon tout sourire.

— Wow, je savais que ce pantalon et cette chemise étaient superbes, qui plus est quel modèle ! Et alors la robe tu en penses quoi ? s'exclama-t-elle.

— Hé bien... Elle est... Elle est très jolie. Je dirais même magnifique.

— Merci ! Tiens, il ne te reste plus que ça.

— Non, dis-je en rigolant.

— Allez ça va, t'es un grand garçon, c'est pour l'évaluation des produits, me défia-t-elle.

Elle me tendit un caleçon, qui avait l'air agréable à porter certes, mais je suis pudique, et ce depuis tout jeune. Je n'ai pas relevé le fait qu'elle n'a pas essayé ses sous-vêtements, peut-être par timidité ou galanterie, ou que sais-je d'autre. Comme dit le poète : « Je ne fais voir mes organes procréateurs à personne excepté mes femmes et mes docteurs. » Puis-je la considérer comme telle ?

De retour de ma cabine d'essayage de fortune, composée d'un étrange trou destiné à recevoir un public pressé, je me joins à elle, comme un canari rentre dans l'étang pour la première fois. Espérons que l'eau ne soit pas trop froide. Sa réaction fut amusante, ses yeux se sont écarquillés, elle rougit une fois de plus, puis après un bref silence elle rit en jetant sur moi quelques interjections de manière goguenarde. Ce caleçon l'avait mise dans tous ses états. Elle doit en être fière.

Vient l'heure du repas, une fois de plus elle me fit à manger tandis que je cherchais je-ne-sais-quoi à regarder sur son projecteur. Ce soir nous mangeons un classique, pâtes à la sauce tomate avec du pecorino. Nous discutâmes désormais du futur,

comment nous le voyions, comment nous l'aimerions. Notre vie est plutôt éloignée, mais notre vision, elle, rapprochée. À contre-courant de ma vie, c'est-à-dire avoir une famille et des projets à plus long-terme. Elle s'accroche à son objectif et souhaite être libre d'être et avoir. Son discours est nuancé, elle pense qu'on ne peut jamais faire vraiment tout ce que l'on veut comme on le veut, mais il est possible de s'en rapprocher, l'important est de le faire du mieux possible ; de s'élever et non d'abaisser les autres. Moi je vise la fin de mes petites missions pour m'engager sur quelque chose qui me plairait plus, je ne sais pas encore, mais j'ai deux ou trois idées. Il se fait tard.

— Vais-je me faire prier jeune homme ?

— Non, Mademoiselle.

Cette fois-ci je compris du premier regard.

Je ne pus m'empêcher de laisser sortir :

— Bon c'est un peu gênant mais...

— Louseau, encore tu es gêné ? m'interrompt-elle.

— Non mais ça va aller, dis-je, accompagné d'un rire nerveux.

Je me lève, essaie de me positionner droit et regarde dans le vide.

Le petit miracle

Petit miracle,
Comme un petit oiseau,
Survolant l'immensité d'un point d'eau.

Petit miracle,
Comme l'homme à bout de force,
Croisant sur son chemin un regard sincère,
Qui réchauffera son torse.

Petit miracle,
Comme le débonnaire écouté, apprécié, respecté ;
Le chant des factieux accordé ;
Le solitaire œuvrant pour le bien commun ;
Comme les jours d'antan aidant les jours de demain.

Petit miracle,
Comme le rapide, le téméraire, le fonceur,
Ne se laissant pas creuser l'écart avec les siens en profondeur ;
L'incisif, le précis, le pourfendeur,
Mettant son talent au service des profonds cœurs.

Petit miracle,
Comme la transmission d'un savoir, d'un comportement.
L'acquisition d'un pouvoir, donné par plus grand.

Petit miracle,
Comme l'enfant souriant face à la nature.
Comme la femme souriante face à sa nature.

Un silence prit possession du salon. Elle face à moi assise en tailleur sur son canapé, les yeux mouillants. L'émotion était là, planante dans l'air du prélude de la nuit. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je l'ai vue laisser couler une unique larme. Les mots touchent, ces mots ont touché. Là est mon plaisir, créer ces instants, ces souvenirs. Pas un mot ne sortit durant les prochaines longues et intenses secondes. Puis elle se met à applaudir en rigolant, comme pour lâcher ce poids invisible qu'elle tient à cause de l'échec qui vient de se produire dans sa vie. Comme si cela l'avait fait s'évader et renforcé le temps d'un moment, et qui sait peut-être plus longtemps. Nous allâmes nous coucher, derechef elle me dit ce qu'elle m'a dit la dernière fois.

— Bonne nuit, la porte est ouverte si besoin.

— Bonne nuit Laëtitia, à demain.

V

Ce soir où l'aube fleurit, ou plutôt ce matin ou la nuit s'évanouit, mes yeux s'ouvrent et me voici dans une nouvelle journée, avec ses particularités qui ne seront jamais égalées. Quoique même si chaque journée ne peut se ressembler totalement, il arrive que parfois elles ne se différencient pas beaucoup non plus. Ou bien, qu'une fasse référence à l'autre, un clin d'œil. Je passai la porte qui sépare ma chambre du salon, et vis Laëtitia avec deux verres à la main. Je me passe un coup d'eau sur le visage au robinet de la salle de bains juste à côté, puis la rejoins. Elle était assise sur sa table haute rectangulaire, les cheveux détachés, le visage vitaminé et gracieux, elle transformait l'air pesant en légèreté.

— Je peux te poser une question ?

— Bonjour, jeune homme. De bon matin ?

— Bonjour Mademoiselle. Comment faites-vous pour préparer un cappuccino tout chaud pile au moment où je me lève ?

Elle rigola.

— J'entends ton étirement matinal, tes quelques gestes de réveil, alors je prépare à ce moment. Et ce n'est pas du

cappuccino cette fois, mais du thé.

Parfois il est bien de conserver, parfois il est bien de changer un peu.

— Ne change rien, lui dis-je. Je reprends : Par contre dans deux heures, je t’emmène quelque part et là il faut prendre un change, de sport de préférence.

— Oh, alors on va faire du sport. Lequel ?

— Surprise.

Nous discutâmes toute la matinée, de Noël qui approchait à grands pas, des cadeaux et quelques souvenirs de cette fête. J’aime cette fête malgré les commentaires malheureux qui disent « c’est commercial », je leur répondrai que c’est devenu commercial car NOUS sommes devenus commerciaux. Les souvenirs de nos grands-parents et de leur unique mandarine ou denier ne reflétait en rien le commerce, seulement le bois frais et parfois ses petits insectes, ses épines, et la magie. Elle le passerait avec sa famille, cela va la ressourcer. Moi de même, j’en profiterai pour aller récupérer une voiture, et j’ai un rendez-vous aussi après. Elle a envie d’adopter un chien, ou un chat, enfin elle adore les animaux. Mais elle sait ce que ça implique alors pour l’instant elle préfère garder ses pulsions maternelles pour plus tard. Elle essaie d’oublier un peu cette histoire de

vêtements. Je lui dis :

— Parfois il est bien de prendre du recul sur les choses. Une pause. Être à tête reposée pour se questionner, changer, car il est possible de le faire sans se trahir ; ou revenir plus fort si tel est notre choix. Se recentrer, afin de mieux se connaître, pour par la suite savoir agir pour soi.

— Oui, j'ai besoin de moments de déconnexion. Je n'arrive pas à vider mon esprit des choses néfastes ou auxquelles je ne veux pas penser. La réussite est omniprésente dans ma tête et absente dans ma vie.

— Regarde le bon côté. Tu viens de passer d'un endroit dangereux et délabré à cette charmante maisonnette ; tu as lancé ton entreprise, qu'elle fonctionne ou non tu gagnes de l'expérience, et tu vas passer les fêtes avec ta famille. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas continuer de vouloir, et de gagner de l'expérience ou de se questionner. Simplement un équilibre entre ambition et relativisme.

— C'est vrai, il faut regarder le bon côté aussi. Les choses qui nous sont arrivées et qui nous arrivent de bon, me dit-elle d'une voix sereine en regardant le fond de mes yeux.

L'heure sportive était arrivée. Nous nous rendîmes sur le lieu.

Un endroit isolé où un grand complexe moderne était aménagé, de couleur orange et rouge majoritairement. Handball, volleyball, futsal, badminton, piscine, salle de danse, ping-pong, escalade, sport de combat et autres activités à l'intérieur. À l'entrée, une réception suivie d'un grand réfectoire pour se rafraîchir, se ravitailler. Sur le côté, un magasin de sport vendant tout type de matériel. Nous nous sommes finalement changés chez elle, puis après le sport, nous prendrions la douche et mangerions sur place. La réceptionniste nous donne une carte pour accéder à notre zone.

— Bonne séance ! Les terrains sont au bout du couloir cinq, en extérieur, terrain trois, vous avez une heure, indiqua-t-elle.

Nous avançâmes, cherchant tant bien que mal le couloir numéroté cinq, qui finalement n'était pas dans le même hall. Laëtitia enlaça mon bras droit avec les siens, colla sa tête, et me dit d'un ton hâtif :

— Ça fait longtemps que j'ai pas fait de sport. En extérieur, à deux, mais c'est quoi ? Du tennis ?

— Presque. Plus que quelques minutes à patienter et tu le sauras, petite hermine.

Elle leva la tête, le sourire jusqu'aux yeux, et murmura :

— Je savais que tu allais te prendre au jeu des « petits »

surnoms... Chat errant.

Je pris un air désinvolte et désintéressé tout en serrant ses bras.

Pendant notre marche, nous entendîmes l'esprit sportif s'égosiller de ferveur à l'indignation d'une faute au futsal, à la miraculeuse récupération au volley, à la raquette trouée au badminton, à une impressionnante rapidité à l'escalade ou encore le crochet explosif au MMA. Nous arrivâmes, je passai la carte et la porte s'ouvrit, nous étions chanceux malgré une température fraîche, il n'y avait ni vent ni pluie ce jour-là. Nous nous dirigeâmes en regardant les joueurs des autres terrains s'époumoner puis soupirer. Je l'invitai à entrer sur le terrain, une cage. Deux raquettes spéciales à ce sport et de multiples balles à disposition.

— Qu'est-ce que c'est ? me demanda-t-elle.

Je l'avais emmenée jouer au padel. C'est en Espagne que j'ai découvert ce jeu. Là-bas la pratique y est courante. C'est une sorte de tennis, mais les bords du terrain sont délimités par des murs de glace où la balle peut rebondir. Il est donc possible de jouer avec le mur. Nous n'avons pas joué comme des professionnels, mais notre transpiration aurait pu remplir nos gourdes desséchées. J'étais vêtu d'un survêtement gris sans

insigne. Elle, d'un legging, finement ajusté à sa taille en partie grâce à la caractéristique collante, moulante, de ce bas, et de ses formes callipyges. Et pour couronner la beauté de la belle, une brassière blanche assortie était posée sans flottement sur ses épaules.

Après une heure à deux, nous étions cuits. Elle se débrouille vraiment bien. Nous nous sommes mis d'accord sur le fait de s'attendre après la douche au réfectoire ; cela m'a fait penser au moment, avec mon comparse, où l'on s'attendait ou se donnait rendez-vous après une toilette. Nous voilà donc face à face, dans un réfectoire, ayant pris de la purée et un steak haché chacun. Elle but une gorgée d'eau, je ne me souvenais pas qu'aussi petites fussent les bouteilles d'un litre, une gorgée engloutissait la moitié de celles-ci. Je fis de même, nous étions assoiffés en dépit de notre gourde pendant l'effort.

— Merci Louseau, cela m'a fait beaucoup de bien, se confia-t-elle de manière détendue.

— C'est bien de faire du sport. Le plus dur c'est de s'y mettre, après dès qu'on est dedans c'est bon. Et surtout la fierté qui survient. C'est bon pour le physique et pour le moral.

Elle compléta :

— Un corps sain dans un esprit sain.

— Exactement, Mademoiselle. Un corps sain dans un esprit sain.

Suite à cela nous parlons, surtout d'actualité. Nous avons un point commun, nous apprécions la liberté et l'indépendance, et en ce moment ces deux points essentiels ne sont plus de mise. Nous partageons nos constats, nos inquiétudes. Le monde extérieur nous influence qu'on le veuille ou non. Nous avons hâte de retrouver nos familles et de passer les fêtes avec eux, bien que le jour de l'an pour ma part sera en Italie.

— En fait en parlant de ça, tiens. J'aimerais que tu l'ouvres le soir de Noël s'il te plaît, pas avant, petit curieux. Ce n'est pas grand-chose mais c'est mon cadeau.

Elle me remit une enveloppe rouge, scellée à la cire de bougie blanche.

— Je te remercie, il ne fallait pas. Moi aussi j'ai un quelque chose. Je sortis de ma poche une broche de quatre ou cinq centimètres, en argent, représentant une fleur.

Ses sourcils se levèrent, sa bouche s'ouvrit de moitié, puis sa main vint la couvrir.

— C'est splendide, tu es fou. Merci beaucoup.

Le repas se termina et elle m'emmena au défilé des engins à grande vitesse. Elle me laissa au contrôle précédant le quai de

gare.

— Plus besoin de te le dire. Tu reviens quand tu veux. Chaque passage est comme un éclair, comme si je rêvais et que je me réveillais subitement. Peut-être une fois resteras-tu plus longtemps ? D'ici là, prends soin de toi.

— Merci, à chaque fois que je le peux je viens. Et qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Toi aussi, rentre bien.

Elle part après mon dernier regard, ce moment me pince le cœur à chaque fois. Je ne saurais comment l'expliquer. Je dois m'arrêter en gare de Grenoble, ensuite prendre les transports en commun pour me rendre au garage où la voiture m'attend.

— Monsieur Magrase c'est ça ? fit le contrôleur.

Décidément ils s'attachent à leur prononciation du nom. Peut-être est-ce finalement une manière de s'entraîner oralement.

— Oui c'est bien cela.

Il me laissa passer.

Le trajet se déroula. J'arrivai à Grenoble où je devais récupérer, suite à un transport en commun, ma nouvelle, ma première voiture. Dans le bus, une engueulade surgit, deux femmes qui venaient de se rencontrer pour la première fois

crièrent l'une sur l'autre comme si leur vie en dépendait. La première arracha les cheveux de l'autre qui répliqua d'un coup de sac ; tous vivons cela d'un œil extérieur sans véritablement prendre part. Ne pas se mêler des affaires des autres est ancré dans notre époque : si l'on a un problème suite à un soutien apporté, c'est « qu'on a voulu faire le héros », on est vilipendé. Saleté de regard d'autrui. Les plus à l'aise interviennent tout de même lorsque la situation le demande réellement, peu importe les conséquences. Enfin ici chacun juge bon de regarder son téléphone, ou du moins de filmer la scène discrètement ou en rigolant. Raison de plus pour ne pas intervenir, si ça dérape, tout est filmé. Voici alors un espace bien calme où deux protagonistes se hurlent dessus pour un mauvais regard. Puis à un arrêt, le chauffeur s'engueule avec un passager qui lui reproche d'être trop lent. Alors il s'arrête, ils s'insultent. Et ça repart comme en quatorze quand au fond du bus des jeunes se tirent la bourre puis la figure pour une histoire de que sais-je ; les injures une fois de plus pleuvent comme pour prévenir d'une certaine puissance, or cela n'est que démonstration et avilissement.

Il est plus dur de performer sans l'insulte là où l'on peut l'insérer pour gagner du crédit, dans l'humour ou la violence, on

se repose sur elle pour ne point réellement se dépasser. Je préfère quelqu'un qui n'insulte pas et laisse couler s'il a raison à celui qui s'égosille pour rouler des mécaniques. Enfin nous cédon's tous plus ou moins à l'insulte, nous sommes humains. Voici un monde hostile où il est bon d'avoir un groupe, ou de ne pas s'en mettre un à dos.

Je passai les quais de Grenoble, la rue des pizzerias, là où les ponts, les fameuses bulles et l'architecture sont ravissants. Puis je descendis de ce tumulte. Me voici à une centaine de mètres selon mon GPS du point de rendez-vous. Quand au loin j'entendis :

— Hé toi ! T'as pas une cigarette !

Je répondis de manière courtoise :

— Non je ne fume pas, désolé.

« Allez dégage ! Bouffon va ! » fut la réplique d'un futur prix Nobel de la paix sûrement.

Je vis que l'assaillant était accompagné d'une bande de cinq et encensé par ses copains, qui se motivaient eux-mêmes à pérorer et montrer leur supériorité, qui finalement était seulement numérique. Une fois de plus les injures fusèrent, j'avais décidé de laisser tomber, je devais retrouver ma famille

dans quelques heures, mais j'eus le malheureux réflexe de les regarder. Ce que ces dissidents de l'honneur prirent pour occasion de conflit et d'acharnement. Ils continuèrent à crier sur moi, ce qui fut trop. S'il faut que je tombe, alors je tomberai, mais ça suffit.

Ils avancèrent sur moi et une bagarre éclata ; tout en sachant que le résultat ne serait probablement pas favorable physiquement pour moi, je dégainai les poings qui partirent à droite à gauche. Puis je reçus le premier coup par un des trois qui se jeta sur moi en même temps que les autres. Un autre me prit le col, je lui mis un crochet. Au même moment un autre me rendit la monnaie de ma pièce et me sonna, frappant tellement sans retenue que son compère, un quatrième qui venait d'arriver, qui me tenait, lâcha la prise qu'il avait. Je tombe. Je n'avais pas encore dit mon dernier mot, je me relevai, ils étaient là, je mis un coup qui arriva dans le vide puis ils se ruèrent sur moi, je pris un coup qui me refit tomber. Cette fois je ne me relèverais pas, des coups de pied m'achevèrent. Puis soudainement, je sentis un grand froid, qui se transforma en chaud en quelques secondes du côté de mon flanc gauche, entre le pectoral et la hanche.

— Wesh vite ! Faut se nachave ! cria l'une des hyènes.

— Y vont faire quoi de toute manière ces victimes ! répondit

un autre de la meute.

Les heures qui suivirent me sont floues. Je me rappelle me tenir là où désormais je sentais une blessure. Dans la même journée, je passai d'un moment merveilleux à catastrophique. Je fus dans le coma, et me rappelai un bref moment, dans le camion de pompiers où je rouvris les yeux quelques secondes. Je vis les sangles noires me tenir attaché sur une civière jaune. J'étais recouvert de ce papier cadeau doré nommé « couverture de survie ». J'entendis :

— Jeune homme ? Jeune homme, vous m'entendez ?

Je n'arrivais pas à répondre, mes lèvres ne se décollaient point. Mes cils combattirent pour s'entrouvrir.

— Il ouvre les yeux mais ne répond pas, dit le même pompier. Une voix de femme vint s'ajouter :

— Son cœur bat de plus en plus vite, il faut...

Je n'entendis pas la suite et retombai dans un coma court de plusieurs heures, me réveillant le lendemain matin. Je ne sais pas qui a appelé les pompiers, mais il m'a sauvé la vie. Une infirmière entra une douzaine de minutes après mon réveil.

— Bonjour Monsieur Villeau, comment allez-vous ?

C'est vrai que mes papiers avaient encore changé. Je conversai un peu avec elle, son nom était Mathilde. J'appris que

j'avais reçu en plus des multiples coups, un coup de couteau sur mon flanc gauche. Sûrement ce qui m'a fait cette alternance de froid/chaud avant de comater et ce qui a fait fuir les agresseurs. Durant mon séjour, cette femme fut la seule qui avait l'air d'apprécier son métier, de l'exercer par passion, par envie. Un soir, je vis une jeune soignante pleurer et passer devant ma porte qui était entrouverte, à la venue de Mathilde je lui posai la question du pourquoi ces tristes sanglots. Elle me répondit que tous sont très tendus ici, depuis hélas des années déjà. Par le manque de moyens, de personnel, ils sont débordés et très peu écoutés, ils risquent de ne plus pouvoir soigner tout le monde. Encore moins maintenant, car ils vont perdre une personne de plus : la « déveinarde » qui larmoyait était dans cet état car la haute responsabilité l'a mutée dans un hôpital de campagne, de force.

— Aujourd'hui, force est de constater que la situation devient gravissime. De plus nous refusons tous d'aller en campagne, c'est une punition, me dit-elle.

— Un soignant ne le fait-il pas pour aider autrui ? lui demandai-je.

— Si bien sûr, mais nous avons grandi dans l'idée d'être en ville. Il faudrait revaloriser les campagnes, ça n'attire plus du

tout et ça fait peur.

— Pauvre France, soupira fortement Martine.

Martine était ma colocataire hospitalière va-t-on dire. Durant mes deux semaines d'hôpital, elle me raconta des histoires sur sa vie, sur sa famille, des guerres mondiales au bal de fin d'année ardent, sans oublier ses randonnées et excursions rocambolesques. J'étais affable de ces causeries qui me faisaient passer le temps, et lui faisaient plaisir de conter, de partager. Un jour elle me dit :

— Profite de ton jeune âge. C'est le bel âge la trentaine, c'est le mélange de la forme et du fond qui commence à s'unir et s'endurcir. Après, c'est de mieux en mieux. La vingtaine est une sorte, sauf pour les plus précoces, d'inconscience et d'évaluation de soi et de la vie. On commence à se construire et construire parfois. Chaque étape a son charme, dit-elle en regardant face à elle. Puis elle tourna la tête pour me regarder – le rideau qui nous séparait était plié – et finit : Et hop ! Tu deviens un petit vieux rabougri d'un coup d'un seul p'tit jeune haha !

Elle était là à cause de son âge, les quatre-vingts passés, des complications de santé. Parfois sa famille venait lui rendre visite. Elle avait une petite-fille splendide qui passait souvent, cheveux châtain, légèrement frisés aux pointes. Habillée de

manière sobre mais raffinée, sans marque mais marquante. Peut-être dirais-je même craquante. Moi, ma maman et ma tante passèrent tous les jours me rendre visite. Au premier appel, comme des mères elles furent inquiétées, mais à la voix je les rassurai et elles virent que tout allait bien. La police était venue par formalité me demander si je voulais porter plainte, tout en ajoutant que cela ne servirait à rien et que le lendemain, si ce n'est deux heures après, ils seraient libérés ; un autre rajouta : « Et encore faudrait qu'ils soient retrouvés. Et en plus arrêtés. » Je ne prends cette peine, cela ne sert à rien, désormais l'ordre règne de moins en moins. Je ne suis pas pour la violence ni la guerre, mais lorsqu'il faut se défendre il le faut, alors moi j'ai fait ce que j'ai pu. La violence est légitime lorsqu'elle est nécessaire et proportionnée. Je suis farouchement attaché à la défense, c'est en défendant les miens que je pourrai construire paisiblement et prospérer, pour les enfants aussi. Ce n'est pas en ayant appris l'apnée que l'on survit à une main qui nous noie.

Je m'entendais bien avec Mathilde : lorsqu'elle passait, j'étais content que ce soit elle. Avant de partir, elle profita de son poste pour me mettre un pansement neuf et soyeux au lieu de la charpie, « pour être sûr que ça ne s'infecte pas » ou du moins

diminuer les risques.

— Est-ce du népotisme Mademoiselle ?

Elle rit.

— Je préférerais le terme de favoritisme, Monsieur.

Quand elle sortit, j’entendis :

— Elle t’aime bien elle.

D’une voix à peine éveillée. C’était Martine.

— Elle est gentille oui, répondis-je poliment.

— Gentille, gentille... je dirai plus quand même.

On rigolait, puis nous parlâmes des fêtes qui arrivaient à grands pas. Elle allait les passer là, mais heureusement sa famille passerait la voir. Ma mère était venue me chercher tandis que ma tante travaillait. Juste après un dernier au revoir, avant de passer le seuil de la porte, Martine me stoppa.

— Attends jeune !

Elle sortit un petit bout de papier, et me le tendit de son frêle bras qui grelottait à cause d’une baisse du chauffage due à un problème énergétique au pays – oui les problèmes touchaient de plus en plus la population. Elle reprit :

— J’ai failli oublier cela, hier je me suis dit... enfin tiens tu verras bien. Rentrez bien, soyez prudents sur la route.

— Merci au revoir, soignez-vous bien ! dit ma maman.

— Merci Martine, bonne soirée et bonne fête avec votre famille.

Puis nous quittâmes l'hôpital, qui ce faisant, étant en fin d'année, était recouvert d'une fine couche de neige.

VI

Le moteur ronronne, le gel a déjà pu en quelques heures commencer son œuvre sur le pare-brise. Nous démarrâmes en ce soir de fin d'année, les phares blancs éclairent la brume, les feux de signalisation deviennent vaporeux, peu de circulation. Je décide de passer à l'adresse du garage où je devais me rendre deux semaines plus tôt avant cet imprévu. J'ai tenu au courant le propriétaire, il m'attend. Mes mains, malgré le souffle qui s'échappe des ventilateurs de la voiture, restent gantées pour l'instant. Une pensée m'obsède : que contient ce bout de papier donné avec une certaine ferveur ? Je plonge alors l'une d'entre elles dans la poche contenant le message pour le cueillir, et décide de le déplier sous les regards furtifs de ma maman curieuse, obligée tout de même de se concentrer sur la route.

— Si tu ne veux pas me dire ce n'est pas grave ? dit-elle d'un coup d'un seul, sortant du silence.

Autant vous dire que si, cela aurait été grave. Alors, je lus à haute voix :

Jeune homme, je te l'ai assez répété, je comprends tes incertitudes sur l'avenir. Tes espoirs et tes déprimés. Cela me rappelle tellement ma jeunesse. En revanche, il faut vivre,

profiter, si je peux te laisser rien qu'un seul conseil, profite. Profite, de la vie, des petits moments simples, des rencontres. Ne te pose pas trop de questions comme à ton habitude, dans la vie rien n'est sûr, mais beaucoup gagnent à s'essayer, au moins pour l'expérience. Peut-être l'issue des choses n'est point forcément celle qu'on attendait, elle peut être pire ou meilleure, ou encore simplement différente. Alors avec cette pensée je te joins un petit quelque chose. J'ai cru voir, dans quatre yeux, une alchimie. Dans plusieurs regards, une attirance. Dans des sourires, un appel. Voici les coordonnées de ma merveilleuse petite-fille. Mais n'oublie jamais : pour un bijou, il faut un bijoutier. Ma petite fille est un bijou. Ta voisine de chambre, Martine.

Comme quoi parfois, sa propre destinée ne tient à rien. J'entends par là, les initiatives de personnes extérieures peuvent nous amener à des choix personnels que sans eux nous n'aurions pas eus. Nous parlâmes ensuite de cela en riant, puis nous arrivâmes au garage. Un jeune tenait ce garage, il se montra affable.

— Bonjour, j'espère que tu vas mieux ? C'est vrai que les rues sont de moins en moins sûres. Les transports en commun aussi par ailleurs.

À qui le dit-il. Il reprit :

— C'est pour ça qu'une voiture, personnelle, c'est mieux pour se déplacer, seul ou avec des proches.

Ce garage se trouvait dans une allée, partant d'une route qui traversait une ville du nord de l'agglomération grenobloise. Ce chemin en plein centre-ville, de plusieurs mètres, nous amène de la ville à un coin de travail. L'entrée mène à l'extérieur, rectangulaire, de goudron, où sont garées les voitures ; avec un espace couvert pour travailler sur ces dernières défailtantes. L'odeur est imprégnée de mécanique, le garage entouré de tours d'habitation derrière les grilles, qui ressortent par leurs hauteurs. Il me présente sur ce parking deux voitures, une grise plutôt courbée, et la deuxième est une petite bleue, Clio 2 pour les fins connaisseurs. Encore un classique de mon temps. Je la choisis sans la connaître encore, et ce fut après que je remarquai sa présence importante. De toutes couleurs, plusieurs modèles sont plus ou moins utilisés et connus, celui-là en fait partie. Disons-nous que c'est bas de gamme mais fort utile et pratique, et robuste. Je repartis donc dans ma Clio 2 en suivant ma mère, mais nous passâmes à une station opportune qui se situe juste à côté fort heureusement, car l'essence était basse. Un autre jeune

présent là-bas, sûrement une connaissance, nous accompagna puis nous laissa. Je rentrai avec ma nouvelle voiture, ma première voiture. Je passai voir ma grand-mère où ma tante se trouvait aussi. Elles étaient inquiètes et furibondes de ce qui s'était passé. Puis nous mangeâmes un succulent plat cuisiné par ma mamie et rentrâmes dormir.

Sur mon lit, dans la maison où j'avais grandi, après cette belle journée, je détourne mes yeux en regardant le dessus pour capturer ce moment. C'est une sorte de repère, d'instant de réflexion très bref, ou possiblement moins selon l'envie. Je m'endors plein de rêves une nuit de plus, pensant à ce qui m'attend. À l'Italie, à mon rendez-vous juste avant, aux fêtes que je vais passer avec la famille. Je pense au bout de papier de Martine, à sa petite-fille, à la gentille aide-soignante, ma nouvelle voiture. J'ai une pensée pour Laëtitia. Pour ceux qui sont tombés en chemin comme monsieur Parin. Je pense à mon agression, mais aussi à mon voyage en Espagne. Je pense à l'écriture. Il est bien de savoir se retrouver avec soi-même et penser à sa vie, ses envies. De nos jours c'est compliqué, nous avons l'habitude d'être stimulés en permanence, alors peu de gens le font. Suite à cela j'ai passé deux merveilleuse semaines, avec un magnifique Noël et des plats tous les jours que ce soit

ma grand-mère, ma tante ou ma mère. Pâtes à la sauce tomates, gratin de pommes de terre, viande et haricots, arancini. Ma grand-mère fait de fabuleuses arancini, ces boules de riz au safran, panées, avec de la sauce tomate et de la viande hachée, plusieurs variantes sont possibles. Elle aime bien mettre des petits pois dans ses sauces tomate, peut-être car elle vient de Sicile, sûrement car elle vient de Sicile. J'en passe et des meilleures, des vertes et des panures, mais jamais de pas mûres. La *madrina* (ma grand-mère) m'a appris à faire les *spinci*. Cela fait longtemps qu'elle les fait, mais je n'ai jamais vraiment appris, comme les arancini ; il y a même une tradition où l'on doit mettre du coton dans une spinci, une sorte de fève de galette des rois. Les sapins de Noël, les guirlandes, les décorations mobiles ou immobiles, en appartement ou en maison. Un jour, je couperai mon sapin dans les bois, je me le suis promis. Le fameux calendrier de l'avant que ma tante m'achète tous les ans. Je passe des moments ressourçants et motivants, grâce à la famille. C'est important, la famille. Et c'est dans ces moments qu'on le comprend d'autant plus.

Voici Noël passé, une mandarine, une montre à gousset, un gilet, une veste longue noire boutonnée munie de légères

épaulettes, des souvenirs plein la tête ; me voilà prêt à repartir à la bataille de la vie. Mon départ est triste, car cela faisait longtemps que je n'avais pas passé autant de temps avec ma famille. Mais des éléments de bonheur vont venir égayer cette journée de manière égaillée. Pour commencer, en cette fin d'après-midi précipitée par l'hiver, je vais aller boire un coup avec Manon, la petite-fille de Martine. Je l'ai contactée grâce au numéro que sa grand-mère m'a laissé au dos de sa lettre d'au revoir. Elle avait l'air plutôt enjouée par message, nous décidâmes de laisser passer les fêtes avant de nous voir, et puisque j'avais rendez-vous le soir même et que je partais le lendemain, je me suis dit que je pouvais la voir au passage... un fameux passage de plus. Arrivé dans l'inextricable centre-ville de Grenoble, enfin d'une ville, je me garai à l'extérieur car la circulation y était sous tension entre les vélos, les piétons et les transports en commun, ou encore les trottinettes électriques (je me demande bien combien doit coûter l'assurance de ces dernières, un caillou de travers ou un coup de guidon trop impétueux et votre espérance de vie descend en grande pompe). Je suis là, place Notre-Dame, tout en pavé, devant choisir entre « le centenaire » et « le progrès », je passerai aux deux car les deux m'ont l'air de bon augure et d'ambiance agréable. Autour

de moi, des venelles de pierre, grises, marron, beaucoup de commerces malheureusement fermés, mais d'autres qui résistent aux envies mortifères de cette ville. Une grande fontaine majestueuse se situe au milieu de la place. Je tourne sur moi pour contempler, quand devant la porte du « progrès » je vois Manon et son béret blanc à pompon, avec une doudoune de Grenobloise assortie, un pantalon serré de même couleur et des bottines noires. Elle regarda, puis lâcha un sourire avant de baisser les yeux puis de les relever, et lança un pied en avant gracieusement comme pour me rejoindre, tout en retroussant ses lèvres quelques secondes. J'arrivai à son niveau.

— Bonjour ! me dit-elle d'un ton placide.

Je lui fis la bise, ouvris la porte, et nous nous installâmes dans un coin sur une table deux places côté vitre, vue splendide sur la place et la fontaine à quelques mètres. Une serveuse accueillante vint prendre notre commande. Je restai sobre avec une eau gazeuse, Manon prit un sirop de grenadine ; sous ce chaleureux toit, nous commençâmes à converser.

— Pas trop dur d'atteindre la place ? lui demandai-je.

— Non, j'habite pas très loin, je suis venue à pied et toi ?

Ainsi nous parlâmes du stationnement et des autres transports (satanées trottinettes électriques). Comment nous avions passé

les fêtes.

— Je suis passée rendre visite à ma grand-mère aussi, me dit-elle.

— Ah, comment va-t-elle alors ? m'inquiétai-je.

— Elle est très fatiguée. Pour dire vrai elle va de plus en plus mal...

Puis elle me sourit légèrement en rajoutant :

— Mais tu aurais dû la voir lorsque je lui ai annoncé que tu m'avais envoyé un message. Elle était ravie, ça m'a fait plaisir de la voir comme ça. Elle t'aime bien, apparemment où tu passes le sourire laisse sa trace.

— Wow, je te remercie. – Cela m'a surpris, je lui rendis un sourire calme et repris : Et mince alors. J'espère qu'elle va se rétablir, elle a l'air géniale.

— Elle l'est. Elle l'a toujours été. Une fois j'avais un devoir de français de plusieurs pages à rendre et je ne l'avais pas fait, je n'y arrivais pas. C'est elle qui me l'a fait, elle a même fait exprès de faire des fautes pour que ça colle avec mon niveau d'écriture ! J'étais entre la gratitude et un brin de vexation ironique. Elle est géniale.

Cela m'a bien fait rire, alors on continua notre discussion sur des souvenirs de notre collège, de l'école. Puis je lui ai demandé

ce qu'elle fait dans la vie.

— Je suis avocate. Enfin j'ai fait juriste pas mal de temps, mais j'ai réussi à passer avocate, pour les entreprises, les entrepreneurs. Et toi ?

Je la fixai en plissant les yeux, forçant les traits, relevai la manche de mon col roulé, regardai la montre que je n'ai pas et lui répondis :

— Des questions ? À cette heure-ci ?

Elle rigole, j'en profite pour la relancer sur son activité, prenant l'occasion d'échapper à la question.

Le temps passe, le climat est apaisé, nous rions en nous retenant parfois. Nos regards ne se lâchent pas comme s'il y avait un gage pour celui qui baisserait les yeux. Je plaide coupable, mais elle n'en est pas moins fautive. Nous perdons quelquefois, intimidés l'un l'autre, l'un par l'autre. Sans entrer dans un comportement licencieux ni égrillard nous nous lançons prudemment et subtilement une ou deux phrases tout au plus à double sens, feignant de parole de ne comprendre que le premier, mais assumant dans le regard « en tout bien tout honneur » comme il est coutume de dire. Arrive la fin de ce fabuleux moment, les plus simples sont les meilleurs. Je dois y aller, quelques heures ont passé en moins d'une.

— Déjà ? C'est passé vite ! s'exclama-t-elle.

— J'en déduis que vous avez passé un moment agréable, Mademoiselle ?

— N'allons pas trop vite en besogne, Monsieur. Mais ce n'était pas désastreux en effet, dit-elle en rentrant dans mon jeu.

Je l'invitai, nous sortîmes.

— Est-ce que tu voudrais que l'on se revoie ? Ne te sens pas obligée, c'est... (Comme tu veux.)

— Oui Luzzo, ça me ferait plaisir.

Je lui ai dit qu'elle pouvait m'appeler Luzzo ou Louseau, elle a choisi Luzzo (*loutsseau*).

— À la prochaine fois Mademoiselle, rentre bien.

Elle rigola en baissant les yeux avant de les remonter tout en retroussant ses lèvres rouge clair, comme elle le fit au début, puis me dit « à la prochaine fois Monsieur » et repartit en lançant un pied de manière douce pour commencer sa marche, comme elle l'avait fait au début.

Sur le chemin de ma rencontre, je pensai à la lettre de Laëtitia :

Joyeux Noël, vagabond, ce n'est qu'un petit rien. Mais un

rien écrit, à l'encre et au papier. Un rien intemporel. J'espère que tu passes de bonnes fêtes, que tu t'émerveilles. En souvenir de ce temps passé, car sait-on jamais, combien de temps cela va encore durer (surtout avec toi, oiseau voyageur) ? Il est bon de parsemer le chemin de quelques objets marquants, quelques moments dont on se rappellera si dans l'histoire de deux humains, demain n'existe pas, n'existe plus, ou optimistement, se suspend. Bonne fête de Noël à toi et ta famille, de la part de moi et de ma famille. Laëtitia.

Cette lettre m'a touché, sa frugalité fusionnée à un ton gracile. Je lui ai répondu par message directement après l'avoir lu en remerciant les siens de la part des miens. Mais me voilà arrivé, face à cet immense bâtiment, à ce stade grandiose, au stade des Alpes. Je dois rencontrer quelqu'un ce soir-là, un homme qui a grandi ici m'a-t-on dit, et qui s'est élevé socialement malgré l'inéluctable descente économique de notre temps... oui, car dans tout temps même les pires, certains arrivent à s'en sortir (cela n'est pas forcément économiquement) honorablement. Je vois la file d'attente à l'entrée déborder de l'extrémité de mes yeux, ce soir Grenoble affronte Toulon, un grand match de rugby et beaucoup ont fait le déplacement pour

voir cela, pour suivre leur équipe, se rassembler autour d'une équipe qui les représente ; ou pour se divertir entre proches, entre connaissances.

Des cris sortent de l'autre côté des portiques de sécurité contrôlés par des agents, « Ce soir on vous mange tout cru ! » pis encore : « Les sudistes dans la mer, ici c'est Grenoble ! » Leurs concurrents répondent, participant à la première salve, sage, qui cache les rafales qui arriveront durant la rencontre. « Cachez-vous dans vos montagnes les Grenoblois, on arrive ! » ou encore : « Toulon rapporte le titre ce soir, c'est trop lourd pour vos bras de mauviettes ! » Ah oui, qui plus est, ce soir il se joue la finale du championnat de France. L'ambiance est à la fièvre sportive. J'aime bien changer d'ambiance comme cela plus ou moins intensément, même si parfois j'aime bien rester plus ou moins dans une, ou changer plusieurs fois ou... enfin, je vis quoi, et je préfère parfois le contraire de l'inverse haha. De la douceur du rendez-vous avec Manon, son calme chaleureux et ses rires délicats, aux gueuleries de supporters goguenards et à leurs rires paillards. Je ne fais pas la queue, je passe par un autre endroit, je suis invité dans une loge. De ce côté, on peut le voir de l'extérieur où on marche pour se rendre dans l'enceinte du stade, beaucoup moins fréquenté, la ferveur redescend. Je vois à

ma gauche un chapiteau, grand, pour de ce que l'on m'a dit, plus tard, une soirée entre sélectionnés après match.

Je rentre, non sans mal à trouver la bonne porte, le bon endroit, aidé quelquefois par des badauds que j'ai sollicités. Je prends l'ascenseur, seul, et suis le chemin que l'on m'a indiqué. Je commence à apercevoir dans le couloir des supporters, car nombreuses étaient les loges. Je vois, discutant dehors ou à l'intérieur de leur loge, des jeunes avec leur père, leur parent, leur famille, des amis, des amoureux, des costumes et des maillots de l'équipe, de la bière et du vin, des moules et des huîtres et des frites et du fromage. Je trouve la loge à laquelle je suis invité par un nom sur une liste, surprenamment bien assorti à la soirée, monsieur Ruby. Cela me rappelle qu'il faut que je voie la personne qui me fabrique ces cartes d'identité, je suis bientôt à court.

— Oh mon ami ! me dit Michel en m'accueillant.

Michel c'est un ancien, un peu fanfaron sur les bords mais au parcours rude et semé d'embûches. Cela fait des années que je le connais, c'est monsieur Parin qui nous a présentés. Un bon vivant aimant « le rouge et les marrons » comme il dit si bien, chauve, taille moyenne, lunettes et barbe de trois jours. Nous nous présentons notre désolation de la mort de monsieur Parin.

Les morts vivent encore par la bouche et l'esprit des vivants qui les ont connus. C'est lui qui m'a invité et a organisé la rencontre ; ça lui va bien un moment comme celui-ci, festif, bruyant.

— Allez, viens p'tit jeune ! Je vais faire la présentation, me dit-il en posant sa main ferme de vieux combattant sur mon épaule.

— Tu es sûr ? Comme ça devant tout le monde ? lui demandai-je même si nous étions là sur le fait accompli, comme pour chercher un réconfort.

Il me répondit une phrase qui me restera gravée :

— Comme on dit, p'tit jeune : « Les choses ne sont jamais mieux cachées que lorsqu'elles sont exposées aux yeux de tous. »

VII

Les joueurs s'échauffent, le public aussi ; les uns les jambes et les bras, les autres la voix et les bras ; les uns, se passant avec différentes méthodes de passe et une précision à toute épreuve, un ballon ovale ; les autres, se passant, avec un seul geste classique et une précision qui ne doit plus faire ses preuves, le pichet jaune. Une vague, une ola retentit des loges à la pelouse passant par les gradins, faisant le tour du stade, réunissant tous les passionnés ; du fanatique Toulonnais au mécène Grenoblois ; du rouge plein de ferveur et du bleu ardent. Michel m'entraîne de l'autre côté de la loge, traversant les petits fours, les frigos de boissons, et les quelques tables hautes rondes, pour sortir côté stade où cinq rangées d'une dizaine de places nous attendent pour contempler le spectacle. Il me présenta sous l'identité du jour pour ne pas éveiller de soupçons si quelqu'un entendait, mais la personne en face de moi était tenue au courant que ce n'était pas la vraie, et avait acquiescé à la rencontre et compris la démarche méfiante. Nous nous installâmes au premier rang, à un ou deux mètres des spectateurs des gradins tout au plus, l'ambiance se réchauffait, le match allait commencer.

— Enchanté, me dit-il d'un ton ténébreux.

— Enchanté, répondis-je sobrement, le début de conversation se fit dans la pudeur de se tenir.

— Quelle ambiance, je n'étais jamais venu ici, remarqua-t-il.

— Oui c'est vrai, tu vas voir pendant le match ça va arroser de partout, de la bière, du vin. Quand ça marque, ça vole.

Il me demanda si je connaissais bien. Je lui expliquai que j'étais venu deux ou trois fois seulement en réalité il y a longtemps, et c'était le souvenir que j'en avais eu. Je me souviens, quelqu'un que je considérais comme un oncle m'emmenait voir des matchs dans ces loges, puis cela s'est arrêté subitement à sa malheureuse disparition. Nous parlâmes un peu de tout pour réchauffer le palais, la rhétorique. Il m'expliqua qui il était. Mohamed a grandi ici, à Grenoble, il a fait fortune dans le textile et il n'en est pas peu fier. Il vient de loin mais moins que ses grands-parents à qui il doit beaucoup selon lui. Il est reconnaissant. Il savait à qui il avait à faire, qu'il pouvait m'expliquer certaines choses. Ses débuts ont été financés par l'argent de la drogue, ça, il n'en est pas fier.

— Mais pendant cette période, je n'ai jamais mal parlé à des innocents, des gens honorables qui vont non pas travailler mais exercer un métier. Contrairement aux autres, je ne me prenais pas pour le roi du monde. C'était seulement un malheureux

tremplin. Ceux qui veulent persister là-dedans se disent rebelles mais c'est le contraire, ils n'évolueront jamais vraiment, c'est ça qui les fera tomber un jour ou l'autre, d'une manière ou d'une autre comme une épée de Damoclès. Je veux construire moi, pour moi ma rébellion c'est que je souhaite une prospérité, et faire les choses de manière honorable. Construire des écoles aux gens qui me ressemblent plutôt que de leur vendre de la drogue.

Il m'explique qu'il a commencé à faire des voyages dans son pays d'origine, la région de ses grands-parents, et il veut construire là-bas pour de vrai. Utiliser son argent pour améliorer la vie et créer ou développer une civilisation qui lui tient à cœur. Il est reconnaissant de la France, et il n'oubliera jamais, il n'est pas du genre à cracher dessus, mais il vient profondément d'Afrique. On ne peut renier longtemps des origines, d'autant plus lorsqu'elles sont aussi différentes, aussi éloignées du quotidien, de culture que là où l'on est. Comme il dit : « Un cheval qui est né chez les guépards peut bien s'entendre avec eux, les aimer et fraterniser, mais au fond il sera toujours un cheval », il a décidé de ne pas haïr les autres, mais d'aimer les siens. Et puis il rajoute et me fait réfléchir :

— Et si au lieu de détruire, ou de détruire ceux qu'ils veulent

détruire, nous construisions, et nous défendions ce que nous construisons ; enfin tout à ses nuances bien sûr, chaque situation est différente. Est-ce qu'on ne fait pas assez de choses ? Je ne sais pas. Est-ce qu'on en fait trop ? Je ne sais pas non plus. Mais pour moi, si tu veux mon avis, j'aimerais bien pouvoir construire chez moi, construire ailleurs pour que tout le monde ait un paysage, un bout de jardin, un village, car nous sommes de plus en plus et nous nous réunissons dans des espaces de moins en moins grands. Tous au même endroit au lieu de profiter de toute cette Terre. Même s'il y a des influences extérieures, il faut essayer de réfléchir par soi-même. Peu importe les religions, les couleurs de peau ou autres choses qui nous différencient, il y a des bons et des mauvais partout, mais j'ai une seule question à poser à autrui : nous sommes de plus en plus nombreux et nous voulons nous rassembler dans des espaces de plus en plus restreints, que croyez-vous qu'il va se passer ?

Il dit désormais que la drogue doit être combattue surtout avec les temps qui arrivent, les gens doivent être lucides. Quand il le faisait, l'époque n'était pas la même et puis même lui a évolué entre-temps. Il me déclare qu'il n'a jamais, même pendant son activité, parlé mal ou eu un mauvais comportement

sur un innocent, un travailleur ou sur quelqu'un « d'honorable » comme il dit, contrairement à d'autres de ce milieu, il ne trouvait pas le fait d'être rebelle en faisant cela, car ça le bloquait et c'était éphémère. Il veut aller aider et construire là où sont ses racines.

— Je projette pour l'avenir d'y aller plus souvent, je vais bientôt commencer à construire une école, je veux des lieux où ils s'amusent, où ils apprennent, auxquels ils seront attachés, en sécurité et fiers. Depuis que j'ai entrepris et évoqué cette idée, les yeux de mes parents et mes grands-parents ont complètement changé et cela me rend tellement fier. Passé d'une activité sans stabilité, à bâtir des fondations.

Ils sont deux patrons dans cette entreprise, lui et Moussa. Lui est maghrébin et Moussa sub-saharien. C'est un ami d'enfance qui a les mêmes projets que lui et ils ont commencé à visiter leur pays respectif de cœur il y a un an, ils ont déjà effectué plusieurs voyages, bien qu'ils ont grandi avec les odeurs d'ici dont ils ne peuvent se passer pour l'instant, c'est aussi chez eux, la France les a vu grandir. Il m'explique que son entreprise commençait à marcher, qu'il voulait un camarade de confiance, et qui de mieux que son ami d'enfance. Surtout, car il admire son courage

de se lever tous les matins pour aller travailler, que ce soit dans des missions intérimaires, c'est-à-dire des boulots qui durent quelques jours ou semaines, voire plus si affinités, et puis à la fin quelques années dans de la restauration rapide, dans un fast-food *Amerlock*.

— Il a les mêmes valeurs et ambitions, on s'entraîne tous les deux et dans le bon sens. Lui aussi veut revenir vers ce qu'il a nié, renié, toute sa jeunesse, ses origines ; mais sans haïr là où nous avons eu la chance de grandir et maintenant de réussir même, d'émerger. La famille avant tout et notre peuple, car il faut se rassembler et naturellement on se rassemble mieux avec ceux qui nous ressemblent, tu comprends ; encore une fois toute nuance comprise. – Je hoche la tête pour montrer mon intérêt à sa pensée, il continua : Aimer les siens sans haïr les autres. Construire chez nous, pas détruire chez les autres. Créer des villages comme on le souhaite, comme des gens de notre temps, des endroits différents et puis des villages qui se lient d'amitié et d'entraide.

Après cette sublime plaidoirie, je reste bouche bée. Je n'avais pas vraiment le temps de réfléchir à tout cela lorsque je bougeais, ou je ne m'étais pas donné ce temps. Comme me l'a dit une collègue lors d'un été de restauration : « Il faut travailler,

comme ça on oublie ce qu'il se passe autour », « il faut » je ne sais pas, mais en tout cas oui, travailler fait qu'on ne peut penser et réfléchir profondément sur tout, surtout après une journée de dur labeur. Il termina en beauté son discours :

— Tu vois, j'ai bientôt quarante ans, et ce que j'ai retenu après avoir eu la haine contre les uns puis contre les autres, c'est qu'il vaut mieux construire que détruire.

Soudain retentit au milieu d'un gradin :

— P'tain ! Mais quel arbitre de merde ! Foutez-lui son carton au c...

— Haha ça c'est l'esprit de ferveur, s'exclama Mohamed.

Je repris sur ce qu'il avait dit précédemment :

— Aussi il faudrait des bâtisseurs pour construire des nouveaux lieux entiers, de nouveaux environnements... Mais je ne suis pas très bien placé pour en parler moi qui ne fais que bouger sans stabilité.

— C'est en marchant qu'on réfléchit. Et de plus il est toujours bon de parler, qui plus est si cela nous attire vers le bon. De commencer à parler même si nous sommes dans l'erreur, d'accepter, de réfléchir.

Sur ces paroles enrichissantes nous palabrons jusqu'à la fin du match. Entre-temps Michel est venu : « Ah j'vois qu'vous

vous entendez bien les jeunes ! » Oui pour lui ça y est, tous les moins de cinquante ans sont des jeunes. Et puis nous parlons travail, en profitant de ce service exceptionnel qui vient jusqu'à nous nous proposer des victuailles. Avec un fond de foule criant : « FCG, ALLEZ ALLEZ ALLEZ ! » toutes les trois minutes, les dix dernières minutes furent intenses pour les plus impliqués. Mais ce jour sera marqué dans nos mémoires. Grenoble repart champion de France de rugby en revenant de loin durant des années.

La soirée s'achève, j'ai échangé mes coordonnées avec le nouveau bâtisseur des temps modernes, pour donner suite à nos propos sur le travail. Une de ses filles veut rentrer dans une faculté de commerce, mais la place manque malgré son niveau, de ses dires « remarquable ». Oui, deux choses l'une.

D'une part, l'école est organisée de manière catastrophique, les enfants n'apprennent plus rien, et les étudiants sont dans de mauvaises conditions, surtout en supérieur, d'autant plus aujourd'hui où le mérite ne prime plus et les quotas deviennent un fardeau où l'on admet en fonction de qui vous êtes (piston ou catégorie socio-éthnique) et non de votre mérite – la fille en question porte un nom et un prénom français donc elle est non prioritaire, ce qui est ridicule et Moussa lui-même le sait vu les

valeurs qu'il défend. Et d'autre part, encore une personne qui fait du commerce ; nous avons un sérieux problème avec l'argent. Je ne dis pas qu'il ne faut pas de commerce ou d'argent, je constate qu'on y accorde une importance, voulue par ceux qui en ont à foison, qui est très conséquente, peut-être parfois trop. Je quitte donc le lieu, et m'en vais dormir à l'hôtel où j'ai réservé une chambre pour la nuit, car demain je pars pour l'Italie.

Je me lève, me prépare, me regarde dans le miroir ; je pense au dernier mois en quelques secondes, quelques minutes, puis repense à mon agression, ce sont des moments qui nous marquent au milieu de la vie. Nous sommes là dans cette situation où tout à coup tout peut arriver ; mais ce n'est rien ça, je reprends ma toilette. La nuit s'est bien passée, je sors d'une période où je ne dormais pas ou peu, où je faisais des cauchemars, cela m'arrive par périodes. Je suis prêt, passe un coup de clé pour fermer – cette jolie petite chambre, peut-être ne la reverrai-je jamais, qui sait ? – et me rend à la réception. L'hôtel est fait de pierre, pas un chat à l'horizon ; le tenancier était du côté du restaurant. Alors je me rendis là-bas puis donnai la clé et commandai à boire. Ma journée commença avec un

verre de jus d'orange sur fond d'une musique, « Hallelujah », dans un style calme et reposant. Je suis donc parti pour l'Italie, ce 31 décembre, pour Turin. *Buongiorno Torino*.

Partant de Grenoble, je passai ces magnifiques routes qui tenaient tête, faisaient face, à ces colossales montagnes, ancrées dans la terre, forces de la nature, inspirant de leur blanche neige et verte verdure la sérénité et la confiance. S'ensuivit du côté de la langue chantante un parcours de tunnels plus ou moins entretenus, des petits et des grands, de terres apparentes, de pierre ou bien d'une sorte de métal gris brillant avec des petites lumières rondes et bleues pour marquer les distances. Quel beau chemin, cela me fait penser qu'en voiture, en avion ou en train, ou que sais-je d'autre par le futur, nous ne savourons plus le chemin. Tous parlons du chemin, disons qu'il est plus important que le point de départ ou d'arrivée, ou du moins tout aussi important, mais finalement, nous ne le faisons plus réellement. Nous passons à toute allure sans rencontrer ni l'habitant ni l'habitat.

Concentré sur ma route, un arrêt pour l'essence puis un autre pour les toilettes, je finis par arriver à destination. Mon ami m'attendait dans un village ancien fait de pierre et de visiteurs, de chapelles, de murailles, de vignes et d'un restaurant d'où

nous pouvons apercevoir, sur la terrasse à travers de larges vitres, les vignes d'un de leurs vins présents sur la carte. À l'entrée, une charmante jeune demoiselle bien habillée, pour m'accueillir derrière un comptoir ; elle me cornaqua jusqu'à la table. Sur le court chemin, nous passâmes par la salle intérieure, décorée d'un aquarium rectangulaire assez grand, avec à l'intérieur écrevisses, crabes et autres crustacés. Sur la moitié de la longueur de cette salle, face aux vitres qui nous amènent à la terrasse couverte, une rangée d'alcools, beaucoup d'eau-de-vie et de bouteilles au contenu mystérieux, mystique, à mes yeux de non initié. Elle me déposa face à mon coéquipier, fidèle au poste. Le nez dans son journal, il s'écria :

— *Buongiorno ! Oh lo carusso, lo piccareggio, lo giovanoto come vai ?*

— Tu sais que j'ai bientôt la trentaine ?

— Et moi je viens de la dépasser.

— D'accord « *lo vecchio* ». J'imagine que tu ne sais rien dire d'autre.

— Absolument. Et tu sais quoi ? Je me régale. Regarde cette vue. J'ai pas pu attendre j'ai pris leur vin, il est face à nous, le soleil qui tape dessus, tu devrais goûter, dit-il en posant son journal et en écartant les bras face au paysage.

— Non merci, en plus tout à l'heure il va falloir...

— Oui je sais, je sais. Alors la route Schumacher, bien passée ? me taquina-t-il.

— Oui, vraiment ça fait du bien d'être seul pour le trajet, pas un cri. Et toi ?

— Comme sur des roulettes, mais avec des roues plus grosses et un moteur, plaisanta-t-il.

Nous mangeâmes, exposés à ces dunes de vignes dignes de runes, une par une récitant l'alphabet. Chaque hauteur a quelques pâquerettes de différence. Notre position nous les fait voir entre l'horizontalité et la verticalité. Entre l'horizontale et la verticale oui. Une diagonale dont la pente se termine par le commencement de ce qu'on buvait. Enfin de ce qu'il buvait. Juste en dessous, une cour, quelques toitures juste avant ces plantations de raisins, des habitations blanches aux toits de tuiles tantôt marron clair, tantôt orange foncé, liées par une route goudronnée ; tout était propre. Ce coin était si beau et si caché à la fois. Les merveilles de ce monde dans les moments, les endroits les plus frugaux, sont bien cachées parfois, souvent, presque toujours. Là où l'on ne s'y attend pas, nous en sommes marqués. Et ce n'est pas mis en valeur plus que cela ; il faut le chercher, le trouver, le partager.

Le chef nous mijota un apéro sobre mais élégant, c'est un restaurant gastronomique ; je pris des raviolis *parmeggiano* avec une sauce de la couleur des pâtes dont je ne me souviens du nom. Je me rappelle cependant avoir croisé deux chats à l'entrée, sortis des venelles de ce splendide village pavé. À la fin du repas, après avoir parlé de notre Noël, du mois qui a précédé – de l'agression à Manon et de la lettre de Laëtitia, en passant par les arancini et les *spinci* de ma grand-mère pour ma part ; et lui de sa rencontre avec un prêtre malgré le fait qu'il n'a jamais pratiqué de religion, un instinct me dit-il, il n'a pas la foi mais se sent bien en ces lieux ; d'une sortie de route qui lui creva deux pneus et de son repas de Noël à base de « grosse dinde, d'entrecôtes, de moules, de pâté, de fromages, de saucissons et de frites maison à foison »... ah oui, et « le pinard. C'est important, le pinard » –, il me dit qu'il doit me parler de quelque chose de sérieux. Il prend un air grave, sans comédie, je le vois, mais plus profondément je le ressens ; quelque chose a changé dans son regard. Il sortit une cigarette, une allumette qu'il frotte pour la mettre en feu, et confronta les deux objets pour inhaler de la fumée. Je ne m'attendais pas aux mots qui allaient exhaler de sa bouche, surtout après ce que je venais de voir.

— J'ai un cancer, me dit-il d'un ton neutre.

— Comment ça ?

— De la gorge, continue-t-il en gardant tout son flegme.

— C'est une blague ? Attends, tu es sérieux ou non ? Parce que ça ne me fait pas rire, on ne rigole pas avec ces choses-là.

Au fond de moi j'avais déjà compris que ce n'en était pas une. Comme le dernier battement de cœur de monsieur Parin, la situation me le fit comprendre avant confirmation. Il arrive quelquefois que nous ressentions les choses, ce qui est, ce qui vient, l'intuition mélangée à de la certitude.

— Ce n'est pas une blague, camarade, dit-il entre deux aspirations maléfiques.

— Qu'est-ce que tu fous encore avec ça, faisant l'aller-retour entre tes mains et ta bouche, comme un poing à chaque coup, en plus vicieux, frappant plus fort à l'intérieur qu'à l'extérieur ?

Pas de réponse. Puis nous parlâmes, il venait de faire ses examens, c'est pour ça qu'il ne pouvait pas venir avec moi chercher la voiture. Et que le traitement commence dans un mois, alors il se donne un mois de plaisir. Puis il me dit qu'il ne l'a pas encore annoncé à sa famille. Ensuite, comme si de rien n'était, nous rigolions, puis nous parlions plus sérieusement, commençant à repenser à quelques souvenirs communs, comme si de tout était. Comment une personne atteinte d'un cancer de la

gorge peut-elle encore fumer ? Est-ce elle qui la consomme ou bien elle qui la consomme ?

VIII

— Tu as encore des passeports toi en fait ? ai-je interrogé mon comparse sur la route de la mission.

— Quelques-uns, mais ça ne me sert à rien, j'arrête. J'ai assez coffré d'argent. Je prends ma retraite, l'ami.

— Ça y est alors, tu étais sérieux tout à l'heure ?

— Oui c'est fini, ce cancer m'a fait réfléchir en deux semaines plus qu'en dix ans. Je me soigne et je profite de la vie, je vais voir, je vais investir dans l'immobilier je pense. Trouver des filles pour sortir ou pourquoi pas une femme, faire des enfants.

Je rigolai, ces propos m'étonnaient beaucoup de lui qui était fêtard et s'en fichait d'avoir une famille ; la nature des choses frappe fort lorsqu'on se confronte à des moments durs. Il reprit :

— Je t'assure ! J'ai envie de passer du temps et construire avec une femme une relation, je vais bien sortir un peu mais je sais pas, reconnecter plus à la nature. Enfin déjà je me soigne et après je vois.

Il se ralluma une cigarette sur le côté passager. Je l'interpelle.

— Attends ? T'es pas sérieux ?

— Laisse-moi tranquille, je profite des derniers temps avant

le traitement.

— Fais gaffe parce que si tu ne te réveilles pas, c'est des derniers temps tout court que tu devras profiter.

— Allez, fais pas la tête. Fais la fête... Oui non, finalement, restons sérieux et parlons de ce qu'il va se passer, organisons-nous plutôt, dit-il en prenant conscience d'un coup que nous n'étions plus très loin du bar où nous devions intervenir.

Nous devions nous rendre au bar d'un certain Giuseppe, il nous attend avec deux mecs qui importunent la fille du client ; ils sont souvent là, et c'est presque sûr les jours de match, nous avions bien reçu sur la route, *via* un téléphone jetable, qu'ils y étaient. Le soir était tombé, pas une étoile dans le ciel, il faisait obscur, c'était parfait. De ce que l'on nous a dit, nous passerions derrière le restaurant avec les deux élus pour leur passer un savon. Il est rare que le savon salisse, mais dans la vie chaque généralité à ses nuances, et ses exceptions. Nous arrivâmes. Je l'enlevai des bras de Morphée dans lesquels il était tombé il y a de cela plus d'une heure, le malandrin.

— Réveille-toi, nous sommes arrivés. Il ouvre les yeux et me regarde, je lui dis : C'est là.

— Où ça ? me rétorque-t-il.

— Là, regarde, tu ne peux pas le louper !

Il y avait une enseigne aux couleurs de l'Italie avec marqué en gros : *LA CASA GIUSEPPE*.

— Ah oui. Vas-y, regarde s'il y a de la place derrière, un endroit un peu caché.

L'endroit est grand, plus d'une centaine de personnes sont réunies, ce soir les *tifosi* sont de sortie. La lumière tend vers le vert sombre, sobre, puis des danseuses se déchaînent sur des barres de pole dance placées sur une estrade au fond ; et sur le gigantesque bar qui prend toute la largeur, des danseuses plus calmes, plus érotiques, plus sensuelles, faisaient les cent pas de danse et se dandinaient pour le spectacle. Derrière elles, les barmans faisaient voler cocktails et glaçons, mélangeant des alcools, préparant des shots d'un seul service, laissant couler le liquide de la bouteille sans la relever pour passer d'un verre à l'autre. Dans l'autre fond, un écran géant avec des enceintes pour le match de football de ce soir, Italie-Angleterre, c'est une finale de coupe d'Europe. Au moment de rentrer, deux videurs nous arrêtent. Je leur explique que je veux parler à Giuseppe, que je suis son invité. Cela me donne l'occasion de le trouver, la vie est bien faite. Pendant que nous attendions, « Giovanni » (oui, l'ancien Juan) tenta des blagues pour alléger l'atmosphère.

— Il m'a mal regardé, me dit-il en parlant du videur mesurant

plus ou moins plus de deux mètres.

— Mais non, il est très gentil, le calmai-je, tombant dans son piège.

— Je vais lui tirer la barbe tu vas voir.

— Garde ton énergie.

— Eh bah, vous êtes tous tendus comme ça, les Italiens ?

À peine eut-il le temps de finir sa phrase que notre hôte montra sa tête au loin.

— Purée, encore un chauve, rigola-t-il.

Je le regardai avec un rictus puis un regard dépité.

— Quoi ? Ça va, je vais bientôt l'être, je peux me moquer un peu.

Giuseppe nous reconnut grâce aux descriptions que nous lui avions faites de nous : veste longue, béret, chemise à fleurs – je cite à table tout à l'heure : « Oui, j'ai pris une chemise à fleurs. Qui en met en plein hiver le soir ? » Il est vrai que dit comme ça... Giuseppe a fait visiter les cuisines aux deux concernés du soir, la porte de derrière est à l'arrière des cuistots, menant entre les bennes et les voitures entourées d'un grand mur de briques.

— Suivez-moi messieurs, nous invita-t-il avec son fort accent italien.

Nous passâmes à travers la salle. Les yeux de mon comparse

furent éblouis par les filles, comme si l'on donnait un jouet à un enfant de cinq ans.

— Regarde celles qui dansent sur les barres, ce sont des beautés.

Il tourna la tête, s'arrêta brusquement et regarda une danseuse, habillée de sous-vêtements, blonde cheveux longs bouclés. Elle dégageait, il est vrai, une sorte de réserve comparée aux autres. Giuseppe rigola et lui expliqua que s'il voulait, il rentrerait avec elle ce soir, enfin si elle accepte. Surexcité, mon comparse me regarda avec des yeux de vainqueur alors que la rencontre n'était pas certaine.

— Je crois que je suis tombé amoureux.

— Mais oui bien sûr, me moquai-je, incrédule au vu du nombre de ses conquêtes plus qu'éphémère.

Nous traversâmes une porte battante qui nous amena derrière le comptoir, puis quelques mètres plus loin vers le centre de ce dernier. Esquivant les techniques de *shaking* et les vols planés des bouteilles effectués par les barmans, nous passâmes la porte qui donnait sur la deuxième partie de l'établissement, stockage, frigos, cuisine. Des échauffourées montrent leurs prémices, le ton monte au fond du couloir où l'on peut apercevoir à gauche l'entrée de la cuisine, des plans de travail où des chefs coupent

leur jambon, préparent leur salade et, un peu plus loin, des feux faisaient cuir de la viande. Deux portiers poussaient les deux individus dehors et partirent, passant devant nous. Giuseppe nous pointe l'endroit en déclarant :

— Voilà, *oh fatto il mio lavoro*. À vous de faire le vôtre.

Nous nous regardâmes, complices et concentrés avec mon collègue, mon duo pour ce combat. Cela me rappelle un temps, lui aussi. Il me fit un signe de la tête, je le lui rendis, nous marchâmes déterminés jusqu'à cette porte qui mène à l'extérieur, à la nuit, à la bataille. À peine le pas de porte dépassé, au milieu du parking, des employés entre bagnoles et poubelles, les deux fautifs comprirent et le combat commença. La seconde avant je pensais au padel avec Laëtitia ou bien mon rendez-vous avec Manon, le match de rugby ou la soirée à Gérone ; la seconde d'après, un de mes poings se lançait dans l'air avec l'objectif de toucher une cible haute de deux mètres. Avant les premiers coups, le temps de la distance, nous annonçâmes tels des mousquetaires la raison de notre venue. « Touchez plus à la fille c'est compris ! » dit mon ami. « La prochaine fois on ne se touchera pas. Ça c'est l'avertissement, » avions-nous dit en italien ; il faut dire que l'on avait répété toute l'après-midi et que cela nous avait bien fait rire.

Mais, dans la vie, il est des moments où les rires ne sont plus de mise. Cela n'empêche pas quelques blagues si tant est qu'on puisse les faire. Je me loupe, le bougre m'en décoche une, décrochant une partie de ma joue située juste en dessous de mon œil. Il se jeta sur moi, j'esquivai un coup, lui en plaçai un vers le foie ; il se baissa de douleur et comme un réflexe, ou plutôt par réflexe, j'envoyai mon genou rencontrer son front de manière peu cordiale.

Nous prîmes quelques mètres de distance, reprîmes de l'air, notre respiration. Je jetai un œil furtif à ma droite, une lutte acharnée s'y déroulait, des coups se rendaient sans s'arrêter, le sang brilla dans la pénombre, mais impossible de distinguer s'il appartenait à mon comparse ou au sien. Il est grand, il faut que j'arrive à rentrer dans sa garde, ses longs bras me tiennent à distance. Alors je levai mes bras puis feintai des coups de poing aériens jusqu'à ce qu'il lève les bras aussi. Au moment où il monta ses poings, je commençai à m'asseoir sur mes appuis, ensuite, avec une impulsion, je fonçai d'un coup d'un seul, agrippant son bassin, tête retranchée entre les épaules. Il tenta de jouer des coudes sur mon dos, mais je n'en démordais pas. Je le balayai. Par chance – enfin cela dépend du point de vue – sa tête entrechoqua le sol brutalement. Perturbé, déstabilisé, il se

rapprocha les mains du visage pour se protéger ; je commençai à le frapper avec les miennes de toutes mes forces encore présentes. Puis il essaya de m'en mettre une à la figure, et mon premier poing entra en plein dans son visage. S'ensuivit une impétueuse charge contre lui de ma part jusqu'à ce que le malheureux, qui importunait des jeunes femmes par plaisir tout de même, fut recouvert littéralement de son sang – et un peu du mien, entre ma joue et mes poings ensanglantés.

En tournant la tête, je vis mon compagnon de route arriver. Il s'en était bien tiré aussi, seulement une arcade explosée. Nous vérifiâmes notre état. Il sortit une cigarette, me regardant d'un air désinvolte, puis nous rassemblâmes les deux corps encore animés de peu. Je fis une sommation, leur demandant calmement, pour que ce ne soit pas confus et qu'ils comprennent bien mes propos, s'ils m'entendaient. Leur petit doigt bougeait, leur tête, au bout de quelques sollicitations, de moins en moins timidement aussi. Je leur rappelai la raison de notre visite, qu'ils ne devraient plus recommencer, et leur fis répéter peu ou prou ce que je leur avais dit, pour qu'ils l'intègrent et le comprennent. Sur ce, Giuseppe arriva ; cet homme bien dodu en salopette, plutôt âgé ou disons dans l'âge, gros cigare à la bouche, nous dit :

— *Va bene, va bene.* Allons boire un coup, je vous invite *francese*.

— Vous êtes sûr qu'on peut rentrer comme ça ? demandai-je, soucieux de notre apparence.

— Oui, on va passer aux toilettes de derrière pour le personnel, vous vous rafraîchirez là-bas.

— Et pour les mains, ça craint non ? Elles sont vraiment amochées pour les montrer en public. On va passer à la voiture chercher nos gants si ça ne vous dérange pas, dit mon camarade.

Giuseppe rigola, acquiesça, puis ajouta :

— Il vaut mieux avoir les poings que la tête en sang.

Nous passâmes nous débarbouiller pour enlever le sang venu humecter notre peau. Puis mon ami partit chercher les gants. Je l'attendis et en profitai pour me rincer la figure plusieurs fois. Les toilettes étaient mixtes, faute de moyens ; une femme entra, elle me fusilla du regard. Moi qui étais alors déjà amoché par l'homme, j'allais l'être davantage derechef, mais cette fois d'une autre manière, et par la femme. Cela m'apaisa instantanément, elle était fine et élancée, les atours d'une hôtesse d'accueil avec le chapeau qui va bien, ses gants blancs et sa tenue bleue se coupant des genoux au milieu des bras pour indice. Elle dégageait du calme, sans même avoir parlé, mon

excitation de la bataille retomba ; mon exultation, elle, remonta. Elle était venue se pomponner, se maquiller, remettre de la peinture sur sa toile. J'aime bien les filles qui savent se peindre en de rares occasions, se maquiller plus ou moins légèrement pour se rendre belles, et rester naturelles le plus possible. Un rouge à lèvres, du fond de teint, un peu pour les yeux, pourquoi en rajouterait-elle beaucoup plus ? Enfin les goûts et les couleurs vous savez, la vie est tellement surprenante qu'on ne sait dans quels bras je serai demain. En revanche ce soir, un visage s'approche du mien, celle de cette voluptueuse jeune femme, cheveux blonds et lisses. Après avoir regardé dans ses yeux avec mes iris, en se maquillant elle me dit :

— Bonjour Monsieur, vous êtes bien amoché dites donc. Vous allez bien ?

Une Française. Dans son comportement, sa parole, son accent, le pays revient à moi grâce à elle, et dans ce genre de moments il fait bon de revoir de chair ce qui nous est cher. Je lâchai un petit rire, puis un crispé, de la joue, à cause de la douleur ; elle rit alors à son tour de façon timide. Je lui répondis :

— Je vais bien merci. C'est n'est rien ça, une égratignure. Et vous, ça a l'air d'être le feu là-bas dedans, pas trop débordée ?

Elle rentra tout de suite dans la conversation, exaltée, comme si elle était heureuse que je fasse durer cet instant, cet échange, un peu plus longtemps. Puis elle me répondit à la hâte :

— Oh vous savez, j'ai l'habitude, mais oui il y a particulièrement du monde ce soir, c'est le match. Mais j'ai bientôt fini, il me reste une heure ; après, une autre saisonnière qui travaille en heures coupées, sacrifiant sa vie à la tâche, viendra me remplacer, ironisa-t-elle.

— J'imagine que vous êtes fatiguée, vous allez rentrer directement vous reposer n'est-ce pas ? demandai-je avec un œil de renard ; attention, un renard respectueux.

Depuis l'épisode à Gérone, sur la place, je revois encore « Juan », fleur au fusil, et fleur cueillie. Du moins non incendiée. Je me lâchais un peu plus dans ce genre de moments à présent.

— Hé bien, je ne suis pas vraiment fatiguée, mais si je n'ai rien à faire, je vais rentrer. Elle leva les yeux au ciel puis les rebaissa, et ajouta : Si seulement un beau jeune homme voulait discuter avec moi, je serais restée.

À peine eut-elle le temps d'en arriver au point que ma majuscule commença :

— Je ne sais pas si pour vous je suis un beau jeune homme,

mais si vous le souhaitez, j'aimerais que l'on puisse discuter après votre service.

— La réponse à votre question est que j'accepte avec grand plaisir. Et l'autre réponse est que j'accepte avec grand plaisir.

— Très bien alors je vous attends ici. Ne soyez pas en retard, la biche est attendue par le renard ; je répète, la biche est attendue par le renard, dis-je en plaisantant.

Elle le prit bien et s'esclaffa tout en essayant de garder des airs réservés. Voilà un plaisir de la vie, un des temps qui nous fait revivre ; que cela se soit arrêté ici ou non, l'instant en soi fut bon. Elle reprit justesse de ton et déclara d'une voix placide :

— D'accord Monsieur. La biche a hâte de revoir le renard.

Puis elle s'en alla. En même temps, gants à la main, arcade par terre, mon fidèle compagnon de route arriva.

— C'était qui elle ? Elle t'a parlé non ?

— Une biche.

— Comment ça une biche ? répondit-il, mi-effaré mi-amusé.

— Merci pour les gants, j'espère que ça ne va pas trop faire étrange. Profites-en pour te rincer l'arcade encore.

Il avait pris des essuie-tout pour la tamponner, et maintenant alternait cela avec de l'eau pour nettoyer la plaie.

Nous avons trouvé une place dans un coin, quatre places sur un banc qui forme un angle. Nous voici, moi, « Giovanni » et Elena. Elena est la danseuse sur qui il avait craqué en arrivant ; comme pour l'autre fois, il ne s'était pas dégonflé. Elle venait de terminer sa danse, était allée se changer, il l'a interceptée, puis tout simplement elle a accepté. Enfin, il s'est souvenu de la proposition de Giuseppe, il a donc interpellé ce dernier qui a interpellé cette jeune femme puis la lui a présentée ; mais bon, il y serait allé quand même le connaissant, même si ses chances de réussite eussent été certes moindres. Notre boucle d'or était roumaine, venue ici pour gagner de l'argent, dans son pays les danses rapportaient peu, ici la sécurité était plus importante et le salaire encore plus.

Le voici en train de parler un peu espagnol, un peu italien, un peu anglais et beaucoup français. Riant de cette scène fascinante qui se présentait sous mes yeux – encore un petit plaisir de la vie qui ne faut point négliger –, j'observai les décors. La demoiselle que j'ai rencontrée m'a prévenu qu'elle aurait du retard. Il faut qu'elle donne un coup de main encore. Nous regardâmes la rencontre Italie-Angleterre accompagnés de l'effervescence populaire de la foule. Le match se termina sur une victoire de l'Italie. Nous pouvions entendre à gorges chaudes « *Forza*

Italia ! », tous célébrant leur nouveau titre gagné au tir au but ; chaque tir était hué ou acclamé, pas de demi-mesure, les respirations se coupaient, puis une seconde après tous s'époumonaient pour se féliciter ou se plaindre. Le champagne coulait à flots, mon comparse décida de rentrer avec Elena après m'avoir demandé à plusieurs reprises si cela ne me dérangerait pas. J'allais me débrouiller, comment pourrais-je lui faire ça ? On ne retient pas un soldat au front quand c'est calme et qu'une sublime femme le demande le temps d'un soir. D'ailleurs le front n'est plus, la bataille est finie et gagnée, n'avait-il pas mérité ? Aurais-je pu lui imposer de rester avec moi, ici, au milieu des cris de supporters vainqueurs, attendant une demoiselle, alors que lui était sollicité pour un moment de bonheur ? Allons non ! La question ne se posait même pas, je rentrerais en rampant, ou plus simplement en taxi.

Il s'en alla, nous avions réservé un hôtel et je récupérerais mon sac avant qu'il parte. Me voilà à cette table face à mon verre d'eau, tremblant à cause du sol, sol qui faisait trembler le bar, les meubles, et même les supporters. Une trentaine de minutes passa, cela faisait plus de deux heures que j'attendais, échangeant quelques regards avec la biche qui me vit sous un œil endeuillé, seul dans mon coin avec mon eau ; un renard

laissé pour compte. Elle finit par arriver.

— Vraiment désolée ! Merci de m'avoir attendue. J'espère que ça n'a pas été trop long.

— Comment tu dis ? Ah oui, « avec grand plaisir ».

Nous commençâmes à discuter de l'ambiance, de son travail, puis elle me posa des questions sur le mien.

— Et toi alors tu fais quoi dans la vie ?

— Qu'est-ce qu'un homme peut faire dans la vie sauf être insatisfait ? Au fond je ne suis qu'un éternel innocent inoffensif, lui dis-je.

Elle rigola, je repris :

— Ça fait longtemps que tu es ici ?

Elle comprit et ne revint pas sur le sujet. Elle aussi est venue pour un meilleur salaire, en envoyant une partie à sa maman pour l'aider. La discussion devint fluide, le bar se vida. Je lui proposai de boire un dernier coup à mon hôtel.

— Vous me proposez de boire un coup dans votre tanière, Monsieur ? plaisanta-t-elle.

— Non, disons dans la forêt où elle se situe.

Étonnamment, elle accepta, cela aurait pu être dangereux et je lui en fis la remarque, ce à quoi elle répondit :

— Je ne sais pas, tu dégages quelque chose de rassurant. Je la

regardai en souriant puis elle rajouta : Hé, ne commence pas à prendre la confiance.

Sur le trajet, nous parlâmes de tout et de rien puis cette phrase arriva :

— Vous les hommes, vous pouvez faire ce que vous voulez, faire l'amour toutes les semaines avec des filles différentes, vous serez traités en héros. Nous si on agit de la même manière, on est tout de suite catégorisées, désolée du terme mais c'est vrai, de salope.

— Je ne suis pas pour le fait d'insulter une femme. En revanche, tu en connais beaucoup des hommes qui couchent avec des filles différentes toutes les semaines ? Honnêtement, depuis que je suis petit, je n'en connais pas un seul, et très peu qui font l'amour plusieurs fois par mois. Sauf si en couple bien sûr. Peut-être que ceux qui y arrivent sont vus comme héros car ils sont rares, car pour les autres c'est dur. La majorité de ceux que je connais peuvent passer des mois, plusieurs mois, et même cela se compte en années parfois, sans conclure avec une fille ; sans rajouter que la société se sexualise de plus en plus. Les hommes sont confrontés à la nudité de plus en plus mais ne peuvent pas la toucher. Et je trouve le corps de la femme magnifique. Mais une femme n'a qu'à sortir et attendre, et elle

trouvera facilement des prétendants. Encore plus aujourd'hui. Rarement des « mecs bien » parce que les « mecs bien » n'osent plus leur parler. Mais une femme qui sort, si elle veut, trouvera un partenaire pour le soir ; un homme a peu d'espoir. Mais je ne connais pas d'homme qui puisse avoir qui il veut, et ils sont très rares.

— Je t'avoue que je n'avais jamais regardé les choses comme ça... c'est vrai, me dit-elle après mon plaidoyer.

Personne ne contredit certaines choses de peur de se retrouver encore plus seul, or le seul moyen de rassembler véritablement est autour de la vérité.

IX

Nous arrivâmes, j'ouvris la porte à madame, et nous entrâmes dans le bar de l'hôtel encore ouvert par chance. Il n'y avait qu'une dizaine de personnes, l'endroit était de couleur bleu et vert foncé, des canapés confortables pour s'asseoir. Nous nous mîmes à une table face-à-face. Nous bûmes une coupette de champagne.

— Je ne suis pas vénale, je ne veux pas que tu croies que je te suis pour le champagne, ou je ne sais quoi, me dit-elle subitement.

— Ah bon ? Alors pourquoi es-tu là ? dis-je, attendant une certaine réponse il est vrai, en surjouant le ton pour lui faire comprendre que je le savais.

Elle rougit, baissa la tête, puis me regarda.

— Ça me fait plaisir de partager ce moment. — Un blanc s'installa, un des rares qui est aimé, puis elle reprit : Tu n'avais pas l'air bien tout à l'heure, tu as dû passer une rude journée.

— Parfois quelques secondes peuvent rattraper plusieurs heures.

Elle s'amadoua. Nous finîmes notre verre. Je ne voulais pas reboire, elle non plus, son état était contrôlé, elle n'avait pas trop

bu. Alors je lui demandai, avec une audace que j'ai rarement eue :

— Vous voilà dans la forêt, voulez-vous désormais repartir, ou bien découvrir la fameuse tanière, Mademoiselle ?

— Il est dommage d'avoir parcouru tout ce chemin pour repartir sans la visiter, répondit-elle placidement.

Nous montâmes au troisième étage, ouvâmes la porte ; nous n'avons pas ouvert les rideaux. Je me retournai, elle regarda ma bouche, je compris. Nous nous embrassâmes sous la lumière d'une lampe de chevet éclairant la pièce d'un faible faisceau. Elle regarda mes habits, je compris. Je découvris son corps et elle le mien.

— Tu es si apaisant.

— Tu es si douce. Et tu disperses si bien les indices pour que je puisse les prendre.

Nous rigolâmes sobrement, sourires s'attachant, se collant.

— Il faut dire que tu les réceptions bien, me dit-elle.

Je l'enlace, marque un temps d'arrêt en me plongeant dans ses yeux et lui déclare :

— Vous menez la danse jusqu'à ce que la danse commence, Mademoiselle.

Sa respiration commença à se faire entendre, l'hiver ne se

faisait plus sentir. La journée se finit sur une touche sublime et sensuelle.

Le lendemain matin, je proposai un petit déjeuner à cette charmante demoiselle, elle accepta. Je pris, pour changer de mon jus d'orange qu'elle venait de prendre sans remords sous mes yeux, un jus de tomate. Je découvris une saveur particulièrement bonne.

— Quelle nuit, me dit-elle en soupirant d'un air déjà nostalgique.

J'ai passé une bonne nuit aussi. Elle devait travailler encore ce soir, puis avant de partir elle me laissa son numéro « au cas où je repasserais dans le coin ».

— Eh bien si l'on ne se revoit pas, ce fut un réel plaisir, Mademoiselle, lui dis-je.

— Moi aussi Monsieur, rit-elle en rentrant dans mon jeu.

— Ah oui ! Et... bonne année !

— Bonne année à toi aussi, j'espère qu'elle te fera trouver l'amour qui te convient, au revoir.

Elle partit. Peut-être un jour la recroiserai-je.

En attendant mon comparse, je goûtai un nouveau jus. Je me

pris à ce jeu ce matin. Un jus de fraise cette fois, c'est assez rafraîchissant. Quelques pensées me viennent, quelques souvenirs, et puis l'avenir aussi, je dois aller voir pour les cartes d'identité, mes passeports. J'ai plusieurs jours avant de me rendre sur place, je voulais faire un tour chez Laëtitia mais elle n'est pas là ; elle a un déplacement pour le travail. Elle me racontera lorsqu'on se verra. C'est bien ainsi, car à force de tout se dire par téléphone, nous n'avons plus rien à nous raconter dans la vraie vie, spontanément, romançant l'histoire, les anecdotes. « Ah je t'ai pas dit ? » ne marche plus si on se dit tout pendant des heures au téléphone. En plus, parfois certaines personnes passent beaucoup de temps à raconter leurs aventures au téléphone alors qu'ils sont déjà en compagnie, puis lorsqu'ils seront en compagnie de la personne qu'ils avaient au téléphone, ils seront sur leur téléphone avec d'autres, et ils n'auront plus rien à lui dire, peut-être même qu'ils appelleront la personne qui leur tenait compagnie quand ils étaient au téléphone avec la personne qui leur tient compagnie maintenant...

— Oh oh ? Ça va ? me dit une voix que je reconnais, bien égayée.

— Ah ! Euh... Oui, j'étais pensif. Tu m'as l'air bien heureux !

— Bonne année et bonne santé mon pote !

— Toi aussi. Bonne année, bonne santé, lui répondis-je en levant mon verre rouge.

— J’ai passé une de ces nuits, je m’en rappellerai toute ma vie, mais avant que je t’explique, toi en fait, comment ça s’est passé avec la fille des toilettes ?

— La fille des toilettes ? Ah, rien de spécial, *tutto bene*.

— Vous avez passé une bonne soirée ou pas ? questionna-t-il licencieusement.

— Nous avons passé une agréable soirée oui.

Je vois où il voulait en venir.

— Plus si affinités ? reprit-il, égrillard.

— J’en sais rien moi, tu n’as qu’à lui demander à elle. C’est quoi cette question.

Il me regarde avec insistance en ricanant.

— Oulala, quand un homme peine à répondre à cette question, qu’il laisse la réponse par galanterie à la demoiselle (que je ne reverrai probablement jamais soit dit en passant), parce que j’imagine que cet homme ne sait pas ce que la demoiselle veut qu’il réponde, alors qu’il veut être galant...

— Ça veut dire quoi tout ça, tu veux en venir où ? Insinuerais-tu quelque chose ? rigolai-je.

— Ça veut dire que, quand un homme a ce comportement-là, il y a anguille sous roche. Je dirais même que l'anguille est passée sous la roche.

Nous nous esclaffâmes, essayant de nous retenir en présence d'autres clients.

— T'es pas bien dans ta tête, ma parole, tentai-je de dire entre deux respirations coupées par le rire.

— Oui. Tu declares rien, comme toujours.

Le serveur arriva, il lui dit : « Un café s'il vous plaît. » Puis il se lança dans son récit :

— Quand on est arrivé à l'hôtel, on était excités comme des bêtes. — Je rigolai. — Si, je t'assure ! Tu nous aurais vus, j'avais qu'une hâte c'était passer le pas de la porte. Quand on l'a passé...

Il me raconta, ce matin, sa formidable nuit. Cela me fait plaisir pour lui. Nous passâmes un bon moment avant de rentrer chacun de notre côté. Après cette causerie matinale, il devait rentrer chez lui, et se préparer pour son traitement. Je lui dis de me tenir au courant. Nous reprîmes la route, une fois de plus. Je suis parti directement dans le nord-ouest de la France, en Bretagne, pour récupérer des papiers. La route est longue, je mis de la musique, beaucoup de styles y sont passés, de la musique

moderne comme de la musique classique, ainsi que du jazz et du blues, du piano, de l'harmonica, des violons et tout l'orchestre. Je pris la journée entière, quelques arrêts aux stations-service pour se revigorer, et la route passa à une vitesse affolante, tant de paysages ont défilé, des montagnes plus ou moins hautes, enneigées, des plaines, des champs de maïs, de blé, des boqueteaux, des villages, mais aussi des villes, des immeubles, des statues sur le bord des routes, des pancartes, des péages. J'ai pris l'autoroute et je suis passé par des routes de campagne aussi.

Mon arrivée s'est faite sur les coups de minuit. C'était parfait, j'ai réservé un hôtel où j'avais l'habitude de dormir à Brest. Et je pouvais passer au lieu où je demande mes cartes. Je pensais sur la route que désormais mes cartes d'identité dureraient plus longtemps, car je ne prends plus les transports en commun, c'était surtout les frontières et les contrôles. Enfin cela peut toujours servir, les contrôles ne se font pas qu'en transport en commun.

J'ai un appartement dans une ville aux alentours de Brest, mais au vu de la route effectuée ce jour-là et de mon passage du soir, j'ai préféré réserver une chambre d'hôtel, de plus je connaissais bien celui-là, avant d'acheter à côté je dormais

toujours ici. Je décidai donc, arrivé sur place, de poser mon bagage, deux sacs, puis de repartir directement ; cette fois-ci il n'y avait personne à attendre, mais il n'y avait pas d'heure précise et j'avais un peu de temps devant moi, alors je décidai de boire un verre rafraîchissant, avant de partir, au bar se situant au rez-de-chaussée de l'hôtel.

Vint le moment de me rendre à ce fameux lieu, je pris ma Clio 2 bleu foncé dans l'obscurité, phares allumés, et me dirigeai à quelques kilomètres, vers une zone déserte. Cette zone a été abandonnée il y a de cela des années et des années, mais depuis plus d'une dizaine, un groupe a créé un rendez-vous à ne pas manquer toutes les fins de semaine, le vendredi soir et le samedi soir. Puis petit à petit, à force d'initiatives collectives et individuelles, des endroits pour parler ont été bâtis, des bars, salons, plusieurs enseignes. Désormais, la zone voit venir des milliers de personnes chaque semaine. Avec pour publicité, ce qui l'a créée, ce qui a fait sa renommée, ce qui est là depuis le début, réunissant quelques dizaines de curieux puis une centaine en un an, ce qui a déclenché la débrouillardise de certains pour construire et rénover le premier bar qui a précédé les suivants : ses combats clandestins. Pas de règle, le combat s'arrête si l'un des deux combattants ne réagit plus, ne se défend plus. Rares

sont ceux qui passent ici sans jeter un œil dans « la Fosse », qui possède désormais ses gradins.

En arrivant, une personne que je connais d'ici me dit qu'un nouveau projet est en train de se construire, plusieurs me dit-il, trois restaurants dont deux de haute gamme, et deux autres arènes dont une grande fosse sans gradins où les spectateurs auront des bosses plus ou moins hautes autour pour être surélevés et voir le spectacle. Puis les combats vont devenir plus organisés, plus professionnels, du MMA dans les règles de l'art, tout aussi spectaculaires voire plus qu'avant (durée de combat courte mais possiblement plus longue, plus de coups, la cage, l'ambiance qui va avec). J'aime bien voir l'évolution d'un lieu, surtout comme cela, où au départ il n'y a rien et que petit à petit une économie et une communauté naissent, des souvenirs, des endroits, des atmosphères surviennent, qui n'étaient pas là avant ; et puis c'est bon de les voir perdurer aussi, s'agrandir, prospérer, donner des idées à d'autres qui créeront, autre part, de nouveaux environnements pour les grands et les petits que nous pouvons tester, arpenter et découvrir.

Un combat est en cours, j'entends la foule acclamer les combattants, je m'approche. Deux guerriers se battent en sang, un couvert de tatouages, torse nu, l'autre en haut moulant noir.

La cage est un trou dans lequel les combattants descendent par une échelle, et l'échelle se relève une fois les protagonistes en bas. Trois arbitres habitués sont avec eux pour éviter un blessé trop grave, autant dire une mort ; mais ils n'arrêtent le combat que si vraiment le deuxième ne se défend plus, sinon c'est K.-O. ou abandon. Les sols sont tachetés de plus ou moins grandes étendues de sang, des quelques gouttes éparpillées à la flaque, plus ou moins récentes dans la soirée... comme toujours. Quelqu'un qui a connu des scènes de violences extrêmes ou de guerres, imprévues et non sollicitées, sait ce qu'est la violence pure qui forge un homme malgré lui. Ici, même si les règles sont peu nombreuses, c'est organisé tout de même. Cependant, lorsqu'il n'y a pas d'arbitre, pas de public, lorsque personne ne sépare, lorsqu'on ne sait pas quand ça va s'arrêter, jusqu'où ça peut aller – du plus de peur que de mal au plus de mal que de pleurs –, quand ça peut être une simple altercation ou finir en drame, la donne n'est pas la même. Ici, malgré un échelon ténu mais existant de sécurité, ça se termine toujours mal pour quelqu'un. Même si c'est plus ou moins contrôlé, cela se rapproche tout de même, malheureusement volontairement, à de la violence pure.

Enfin comme dit ma mère, il faut de tout pour faire un

monde. Et il y a des bons et des mauvais partout après tout, nous ne pouvons pas savoir qui combat et ce qu'il pense, sa période de vie, moi-même étant passé par là, par ces ambiances. Il peut aller de l'ancien, de l'actuel ou du futur homme galant et fiable, à celui sans pitié ou sans limites. C'est là où est René, celui qui me passe des cartes depuis tant d'années. Je l'ai connu grâce ou à cause de cette fosse, j'y suis passé plusieurs fois ; c'est d'ailleurs ici aussi que j'ai connu mon comparse.

Il y a encore une dizaine d'années, nous étions peu et nous fêtions nos combats entre nous, ensemble, après les évènements terminés, nez cassé ou pas, joue arrachée ou pas ; bon perdant et humble vainqueur se réunissaient autour d'un verre. Je ne sais pas comment c'est aujourd'hui, mais l'endroit a beaucoup grandi. Cela me rappelle des souvenirs ; la peine, la pitié, la colère, le dégoût, la surprise, la joie, les guillerets ou les frêles mais téméraires, les furieux, les brusques, les précis, les calculateurs, les spontanés, les agitateurs, les extravagants, les introvertis, les renfermés. Celui un peu brusque mais pas méchant, grand, gros et chauve, tatoué, qui fait grand ours au grand cœur, perdu et perturbé par le bruit, ou alors le tout fin qui saute de partout et qui nargue ; et tant d'autres. Enfin bref, c'était un passage, une expérience, des souvenirs, je viens

encore et je reviendrai, cela m'a apporté des choses qui sont encore dans ma vie, qui en ont fait partie et en ont amené d'autres ; mais je ne participe plus depuis longtemps et je ne participerai plus à ces combats, c'est fini. Rien que de les voir s'enfoncer les poings dans le sang, essuyant leur visage plein de sang, glisser sur le sang, entendre la foule qui hurle autour pour le sang, me hérissé les poils. C'est du spectacle, et quel spectacle. Je comprends tous ces gens, chacun ses moments, ses passages, l'important est la mentalité. Pourquoi et comment faites-vous ce que vous faites, avec quelle mentalité ?

J'assiste au combat quelques minutes, en général cela ne dure pas plus de dix minutes, si ce n'est moins ; il y a beaucoup d'entraînement (enfin pour certains) pour quelques petites, quelques grandes minutes. Même souvent une ou deux minutes suffisent, surtout en amateur. Je me dirige ensuite vers une porte. Tout est éclairé, mais sobrement, de lumière blanche peu forte. Assez pour se repérer. Quelquefois, les lumières changent de couleur, les gros matchs de ceux qui se battent souvent sont en rouge. J'imagine bien, avec plusieurs arènes, que l'on pourra voir des couleurs différentes dans chacune d'entre elles pour avoir une idée de ce qu'il s'y passe et que l'on aille où l'on veut observer. Enfin c'est du passé, alors je me dirige vers cette porte

qui mène aux locaux, eux sont toujours rustres, un lavis de corridors en placo et en terre, éclairé de jaune, avec des vestiaires privés pour les méritants et habitués, et public pour les autres. Le premier étage est réservé aux patrons, plusieurs anciens sont associés, le plus jeune est celui que je vais voir, la cinquantaine, cheveux courts, bruns, rasé de près, René. Les gardes me connaissent, je monte les escaliers en colimaçon, passe le cadran sans porte, et j'entre dans leur antre. J'y vois des patrons, ceux des bars collés à cette arène et d'autres que je ne connais point.

— Oh jeune ! Bonne année ! s'exclama René.

J'aime bien le revoir, voir l'évolution des gens que je côtoie ou que j'ai côtoyés. Vêtu de son survêtement noir, revolver floqué en logo au niveau du pectoral dans un coin, fumant, et un poing ardent sortant de la fumée, il me prit dans ses bras. Ayant vu mon regard se poser sur son vêtement, il me dit :

— Ah ça, c'est la marque qu'on vient de créer, on va ouvrir une « boutique souvenir », enfin pour ceux qui pourront encore le porter en repartant ! Ahahah ! Je rigole, je rigole bien sûr, me dit-il d'un air moitié sadique moitié Gaulois, forçant le trait, changeant son inflexion en montant dans les aigus pour le « boutique souvenir ».

Un bon vivant de plus. Je lui dis que je trouve cela génial que ça avance. Tout enthousiasmé, possiblement car je vois son évolution depuis le début et que l'on aime bien montrer son avancement à ceux qui ont vu le commencement, les balbutiements, il reprit à toute vitesse :

— Ma parole, la vérité ça va être fou ! Là, on n'a jamais avancé aussi vite, ça va faire un saut en avant grave... Ou en hauteur comme tu veux, mais bon en hauteur après on retombe quoi, ahahah. Tu vois, on va faire des restaurants, c'est les nouveaux investisseurs que tu peux apercevoir dans le coin ; et aussi un cabaret et une salle de spectacle.

Il avait la folie des idées, la folie des grandeurs ; vous savez, quand vous avancez petit à petit et que vous construisez vos moyens pour plus tard, puis tout à coup ça marche bien et alors vous voulez tout faire. Mais il est vrai que là il fait un bond en avant, il passe à la vitesse supérieure.

— Oui on m'a dit pour les restaurants chics, c'est bien de diversifier avec les camions burger, pizza, tacos et le petit restaurant de Mimi, ça fera deux restaurants populaires et deux plus gastronomiques.

— Oui voilà, voilà. Oh purée Mimi, m'en parle pas, dit-il en mettant sa lourde main de maçon sur son front. Elle m'en a fait

une belle hein ! Ouais, elle nous en a fait une belle, la Mimi, enfin viens, je te raconterai. Viens t'asseoir avec nous, je vais te les présenter, les nouveaux arrivants.

Mimi est celle qui a ouvert son restaurant en premier, avant même les camions et les bars, la première arrivante dans cette aventure qui a apporté une plus-value extérieure sédentaire. C'est une femme d'une cinquantaine d'années, elle se rapproche plus de la soixantaine, mais ne lui dites pas que je vous l'ai dit, elle risque de me massacrer. Je suivis donc René, contemplant leur QG, dans cette centaine de mètres carrés rectangulaire, remplie de tableaux d'artistes, de sculptures, d'une table de billard, d'un baby-foot, d'un mini-bar à l'entrée avec un salarié toujours derrière (très important le mini-bar, ici ça ne rigole pas avec le travail) pour faire le service, et d'un jeu de fléchettes juste à côté. Il y a un écran géant et des coins aménagés différemment, jungle, montagne, sable, futuriste ou à l'ancienne, des petits coins pour s'asseoir avec une dizaine de personnes. C'est comme un bar de luxe qui serait ouvert seulement pour les copains. Différents groupes s'y trouvent, parlant entre eux de leur projet ou de ce qu'il s'est passé récemment, tous se connaissant et se mélangeant parfois. Cet endroit a bien changé, avant les fils pendaient, les murs étaient délabrés et même

troués, le mur du fond n'était resté qu'à mi-hauteur, le dessus étant tombé, les loges, vestiaires dans le même état. Puis à force de détermination, d'ambition et de volonté, ils ont, doucement mais sûrement, construit leur environnement. Les forces de l'ordre elles-mêmes viennent souvent, et plus rarement mais tout de même en service, sinon en civil pour apprécier. C'est comme un accord tacite, ils ne font pas de débordement trop grave, ils apportent de la plus-value au coin, donc ça se passe bien. Et il faut dire que l'endroit est top, ce n'est pas fait à l'arrache juste pour l'argent. Rares sont les initiatives pareilles, et rares sont les initiatives qui ne se font pas maltraiter par l'État qui veut de plus en plus tout contrôler. Mais cet endroit existe donc il y a de l'espoir.

Je les rejoins accompagné par René au fond de la pièce ; il me présente aux autres en restant plus ou moins vague, un simple « p'tit jeune qui venait par le passé faire des combats ici, dont il s'est pris d'affection ». Quel comédien, je ris intérieurement, ce n'était pas l'affection qui l'avait mené à moi la première fois, peut-être y a-t-il un fond de vérité. Ce qui est sûr c'est que sa salle de spectacle, il pourrait l'animer seul ; il braille, on rigole, ça chante et ça boit. Bouteilles de champagne sur la table, des danseuses autour qui commencent à s'asseoir et

à parler aux intéressés, aux intéressants. René me présente. Il me tape discrètement le genou et me dit en plissant les yeux, discrètement :

— Le travail, pour ces messieurs, est fini pour ce soir.

Je lui posai donc la question des papiers. Sans m'attendre à la réponse.

— Désolé mon jeune ami, ce n'est plus possible. Tu sais très bien que je ne dirais pas cela si ce n'était pas le cas. Et que je t'en ferais des derniers si je pouvais. Tu vas t'en sortir.

Ma bouche s'assécha sur-le-champ, mes yeux regardèrent le sol. Il ne me restait plus que trois identités. Comment allais-je continuer, comment pourrai-je avancer sans être protégé par ce qui m'a toujours bercé, l'obscurité ? Le choix sera rude, vais-je devoir reprendre ma véritable identité que j'ai quittée étant petit suite à mes combats ?

La première fois, c'est René qui était venu me chercher littéralement au fond du trou, après un combat lourd, pesant pour mes encore frêles épaules. Je venais tout juste de dépasser la vingtaine d'années. J'avais eu quelques expériences mais sans plus, sans recul, comme un jeune d'une vingtaine d'années. Monsieur Parin, qui tentait de m'épauler, qui me guidait tant bien que mal, a commencé à s'investir quand René me proposa

les missions au début. C'est lui qui m'a proposé ma première tâche à accomplir, ayant vu ma ténacité, et qui m'a donné ma première fausse carte. Depuis ce temps, je n'ai jamais repris ma vraie, pour rien, aucun papier, aucun achat, toujours suivi d'un double éphémère, sans identité stable. Changer d'identité nous permet d'être plus en sécurité si la situation s'aggrave. C'est une barrière, un parapet, une serrure de plus entre nous et les affamés, les revanchards ou les autorités.

— Mon jeune ami, ça va ? Allez, ça va aller.

Il posa sa main sur mon épaule, une main non de pitié, mais une main peinée, pleine de compassion. Moi restant la tête baissée comme si le monde me tombait dessus, mon monde allait changer d'une grande manière ; il est de plus en plus rare de trouver et de réussir des fausses cartes d'identité, c'était fichu, je le savais. Une habitude enracinée s'arrachait en moi. Mais finalement, n'était-ce pas un signe, un coup de pouce, un premier pas vers une stabilité, vers la stabilité ? René continua de parler en regardant ma tête dirigée vers le sol au parquet joliment posé.

— Si tu veux, il m'en reste une dernière qui était à destination d'un jeune comme toi, il est décédé il y a trois jours... sur une mission. Je te la passe, mais si tu veux un

conseil, le temps n'est plus à ça, jeune ami. Il faut trouver autre chose. Ce chemin est une voie sans issue. Bientôt il n'y aura plus que les traîtres, la mort ou la prison qui survivront. Ce n'est pas être rebelle que d'emprunter ce chemin. Il faut construire et non se détruire, sinon ils auront gagné. Je te passe ce dernier passeport, mais fais-en bon usage. Pense à ce jeune, brave, vaillant vaille que vaille, qui a rencontré ce qu'il reste de plus dans ce milieu, ce qui en sera la norme et la grande majorité, ceux qui te font tomber au lieu de t'aider car tout est devenu trop dur : les tordus. Pense à ce jeune trop brave pour eux, à la mentalité très droite, trop droite pour eux, qui s'est fait balancer puis assassiner. Pense à ce jeune, c'est la carte qu'il aurait eue entre les mains s'il s'était aperçu de la justesse de mes propos lui conseillant la même chose qu'à toi deux semaines auparavant. Pense à ce jeune lorsque tu devras choisir entre la construction ou la destruction.

X

Après cette information dure à digérer, René me présenta Franz, un investisseur allemand âgé, cheveux bruns effilés à hauteur de nuque, visage creux, plutôt maigre, habillé d'un costume trop grand noir et d'une cravate bleue à pois jaunes. Il parle notre langue. Au fil de la discussion, Franz m'explique qu'il gère une agence de communication en France, il a beaucoup de pouvoir sur la pensée de ceux qui lisent ses journaux, ou qui regardent sa chaîne de télévision. Il me dit qu'il estime que quatre-vingt-quatre pour cent des téléspectateurs suivent les avis donnés en boucle aux consommateurs, cela serait indéfinissable pour les lecteurs qui eux jouissent d'une liberté de pensée, de réflexion, « malheureusement plus forte » selon ses termes.

— Enfin cela dépend ce qu'ils lisent, mais la lecture amène à la concentration et donc la réflexion. S'ils consomment simplement quelques journaux d'actualités, cela limite le paysage. Mais s'ils lisent des essais ou des romans, les choses se complexifient. L'important est de les amener à l'audiovisuel, car le chemin le plus dur est de passer de la facilité de l'audiovisuel à la difficulté de la lecture. Le public est habitué à la

déconcentration, sur Internet tout va de plus en plus vite. C'est une mauvaise chose... enfin pour l'humanité, pour moi c'en est une excellente, me dit-il avec un accent allemand non retenu.

Il me glaça le sang. Il sait, mais il fait quand même. De toute manière, si ce n'est pas lui ce sera un autre, notre temps est malheureusement ainsi. Il m'explique qu'il a rejoint René justement pour faire l'inverse, ici les gens sortent, se libèrent, les téléphones sont interdits dans certains endroits, comme la fosse. Je compris finalement qu'il est un fataliste qui a saisi sa chance, regrettant une époque révolue et une autre « qui n'arrivera jamais », jugeant avec haine et déprime que « tant pis pour les autres s'ils se complaisent là-dedans, s'ils ne veulent pas comprendre ». Il espère avoir assez d'influence un jour pour briser ce mode de vie, de passivité et de surconsommation. Suite à cette discussion, je lui expliquai que je comptais investir dans l'immobilier, puis que j'aimais bien le fait de créer un environnement, le voir évoluer. Il me proposa une mission, son cousin s'est fait squatter sa maison dans une campagne française et il est impossible de déloger les envahisseurs.

— Les règles chez vous les Français sont très bizarres, me dit-il. Il est possible de voler la propriété de quelqu'un qui travaille dur, mais impossible de voler les voleurs, car ils sont

protégés par votre loi. Mon ami s'est fait ruiner par des impôts en France, et s'il ne payait pas, l'État lui faisait la misère avec la police, les huissiers, etc. Ils prennent tout ce que tu as, mais quand tu rentres en rapport de force avec l'État, il se couche pitoyablement ; enfin cela dépend de qui tu es, si tu n'es ni en haut ni en bas tu te feras massacrer. L'État français est fort avec les faibles et faible avec les forts, faible avec l'effort. Et je précise faible car cela fait longtemps et ils ne font rien, mais les faibles aujourd'hui sont les travailleurs, les gens honorables qui veulent vivre en communauté dans de bonnes conditions, et c'est tout à leur honneur.

Je comprends ce qu'il dit, il y a un vrai problème. Les gens sont forts avec ceux en position de faiblesse, et faibles avec ceux qui sont en position de force. La deuxième partie est compréhensible suivant les situations, mais la première est regrettable.

— Eh bien ! Pour un non-francophone de base, vous vous débrouillez bien. Et dites-m'en plus, je ne suis pas encore à la retraite, lui répondis-je.

Nous rigolâmes et il reprit :

— Avant de finir votre carrière, vous pouvez passer la frontière allemande, mon cousin vous attendra avec deux

collègues et puis vous irez sur le lieu faire ce que vous avez à faire.

René avait entendu, il m’interpella car il voyait que je me méfiais.

— T’inquiète pas, il est réglo, je connais l’affaire. Mais oublie pas que tu dois arrêter le plus vite possible, et compte tes cartes, petit.

Je hochai la tête puis la retournai vers Franz.

— Je propose un rendez-vous à votre cousin, chez lui si vous voulez, en Allemagne, ça me fera visiter le paysage, avec un comparse à moi. Votre cousin m’explique la situation et me dit où est située cette maison, et on s’occupe, moi et mon compère, de cette maison, ensuite je retourne le prévenir et nous y allons ensemble.

Franz réfléchit. Me tend la main.

— Très bien, dix mille euros, marché conclu ?

— Vingt mille, parce que vous êtes une connaissance de René.

— Quinze mille, parce que tu es une connaissance de mon associé et que j’ai confiance en lui.

— Marché conclu.

Je lui serre la main. Je ne discute pas trop des prix, il y a

toujours le gain d'expérience de vie derrière, mais tout de même nous sommes deux à nous partager cela, c'est raisonnable pour un aller-retour en un jour. Le prix est celui des risques, il ne sera jamais assez élevé. Comme mon comparse m'avait positionné sur l'affaire de l'Espagne, je lui rends naturellement la pareille sur celle-là ; nous aimons bien aller en mission ensemble et puis nous faisons comme cela depuis des années, rares sont les fois où nous savons qu'il y aura de l'action et nous y allons avec d'autres, au moins nous pouvons compter l'un sur l'autre, sur quelqu'un de confiance. Tout seul serait autant déraisonnable qu'avec des personnes que l'on ne connaît pas ; alors nous faisons en sorte de nous entraider, c'est important. Beaucoup dans ce milieu ont des groupes, des réseaux, des complices, les missions seul, en plus d'être périlleuses, sont plus susceptibles d'être ratées pour bon nombre de raisons.

— Y a-t-il des choses à ne pas faire, ou faire attention dans cette maison, des voisins, des affaires précieuses ? lui demandai-je.

Poignée de main, regard serein, il me répondit :

— Carte blanche.

Nous passâmes ensuite la soirée avec tous, racontant nos histoires. Je restais discret mais répondais lorsqu'on m'adressait

la parole. Une des danseuses nommée Jessica a tourné autour de moi comme une abeille tourne autour du pollen. Après une brève discussion, elle me proposa d'un air concupiscent de continuer la soirée. Je refusai, je préférais rentrer seul ce soir, comme la majorité des soirs de la vie. Est-ce son extravagance, ou le fait que j'avais de plus en plus en tête Laëtitia ces derniers temps ?

Cette scène me fait songer à la chance que je possède avec les femmes ces derniers mois ; cela me rappelle soudainement lorsque j'étais plus jeune ou même jusqu'à très récemment, quand je n'avais aucun succès, quand je galérais. Parfois je me laisse aller, mais au fond de moi, je pense à elle, tout en, par un tour de passe-passe que seul le débonnaire marivaudant connaît, la respectant elle, mais aussi la demoiselle qui m'offre une valse ; les respectant toutes au fond, ces belles passantes. Et puis je pense aussi à Manon.

— Dommage bel étalon. Nous aurions bien rigolé, dit la danseuse.

Je pars, laissant des coordonnées à l'Allemand. Je n'avais rien sous le coude, heureusement René nous a passé deux petits téléphones jetables équipés d'une puce la moins chère seulement pour quelques messages. Nous nous retrouverons ici une fois le

travail effectué. C'est plus qu'un travail, c'est exercer un métier, dangereux, et qui, d'un instant à l'autre, vous plonge dans une eau sombre et indigeste ; peu passent à travers toutes les mailles tranchantes de son filet. Je salue la tablée, René me raccompagne, et me dit :

— Bon courage.

— Une fois de plus ou de moins...

— Attention à celle de trop, belle gueule.

Les lumières de la ville sont éteintes, la France est en rationnement, les décisions de ceux qui peuvent allumer et se chauffer tombent sur les passifs qui n'ont rien demandé. Je plisse les yeux pour percer le brouillard qui ressort de mes phares, trouve une place à côté de ce qu'il me semble être mon hôtel, et rentre me coucher après cette longue journée chargée. Commenant avec une splendide et gracieuse jeune femme, se terminant avec un vieux roublard, c'est certainement cela, le charme de la vie.

Les jours qui suivirent, je rentrai dans l'appartement d'une ville proche, contactai mon comparse pour lui expliquer la situation, sur un téléphone que l'on ne garde exprès que pour nous, et il accepta. Quelques jours passèrent, je profitai de cette

pause pour lire, écrire ; j'achetai un harmonica aussi, j'en apprendrai le b.a.-ba, comme j'apprends, lorsque je le peux, les balbutiements du piano. En ce qui concerne l'écriture et la lecture, tout cela se transporte, mais j'essaie de laisser un peu partout des réserves. L'harmonica, je pourrai désormais le prendre sur moi, car c'est petit, et le piano, il y en a un dans presque chaque appartement. Alors me voilà, entre divertissement grâce à Internet et mon ordinateur, et toutes ces choses qui font partie de ce qui m'élève, encore faut-il trouver la motivation de s'entraîner et ne pas trop se divertir. Je fais des pizzas surgelées, je bois de l'eau, rien que de l'eau, dans une gourde avec un gobelet que je remplis à chaque fin, puis je fais la vaisselle après mes pâtes à l'huile d'olive, pas de fromage pour cette fois. Je reste enfermé quatre jours, dans ce mode de vie qui fut auparavant des périodes de semaines entières voire de mois, sortant la poubelle lorsque nécessaire, négligeant la boîte aux lettres se trouvant pourtant juste en bas à chaque endroit.

Me voici reparti, après vérification de l'huile moteur, de l'eau, de l'essence, de la pression des pneus et un lavage à la main (j'avoue que j'utilise beaucoup le lavage automatique) avec les pistolets jet d'eau. Une boisson énergisante, plusieurs petits paquets de saucissons, et je pris la route pour Stuttgart.

L'air de l'Allemagne est plus agressif que celui de l'Italie ou de l'Espagne, mais toujours plus léger que celui de la France d'aujourd'hui. Arrivé à une placette de cette ville, je vis à travers une vitre mon comparse assis, m'attendant, toujours en avance sur mon avance. Cette fois-ci il n'avait pas de journal. Je le rejoignis. Je m'assis face à lui.

— Alors ! Pas de journal aujourd'hui, pas de mot allemand.

— Laisse tomber, ça sert à rien de faire semblant, je sais même pas dire un mot de cette langue. Je ne sais même pas comment on dit bonjour, « goutenne tague », quelque chose comme ça il me semble.

Je lui demandai comment il allait. Il me répondit qu'il se sentait de plus en plus fatigué mais que ça allait, il commence le traitement dans trois jours, son médecin a avancé le début, une place s'est « malheureusement libérée », m'expliqua-t-il. Je voyais bien qu'il s'affaiblissait. Cela fait de la peine de voir un proche s'affaiblir, mais comme je n'aimerais pas qu'on ait pitié de moi, je n'ai pas pour lui simplement de la peine ou de la compassion ; voir une personne forte, ce qu'elle a traversé, commencer à flancher ou dans d'autres cas se ramollir pas après pas, plus ou moins lentement, est tragique. J'espère que le traitement fonctionnera, avec qui je vais profiter de ma retraite,

de mon arrêt de toutes ces missions ? Il est des personnes que l'on aimerait garder, pour voir leur évolution et qu'ils voient la nôtre, qu'ils soient là dans nos différentes périodes de vie. Enfin je m'enlève ces pensées obscures qui fleurissent. À peine eûmes-nous le temps de boire un rafraîchissement que nous dûmes partir pour ne pas rater la rencontre. La ponctualité est importante. Nous prîmes nos deux voitures, je le suivis, il était déjà venu ici et connaît un endroit que le cousin de Franz connaît aussi. C'est un restaurant chinois. Nous nous installâmes en attendant l'arrivée du dernier mousquetaire.

— C'est les Chinois qui tiennent ce secteur, me dit mon ami.

— Ils se tirent la bourre avec les Japonais non ?

— Alors là, franchement je ne sais pas. Purée, jusqu'ici ils se défient.

— Alors tu devrais encore plus lire.

— Sache que Marc Aurèle a dit qu'il ne fallait pas se perdre, perdre son temps, sa vie dans la lecture. Essaie d'équilibrer.

Puis nous parlâmes gastronomie, et là c'est lui qui est largement plus calé que moi sur le sujet ; il cuisine plus et mieux. Moi et mon traditionnel personnel plat de pâtes à l'huile d'olive, et lui et beaucoup de choses en plus.

Bruder, le cousin de Franz arriva, veste épaisse en cuir

marron, grosses bottes de la même couleur, pantalon noir avec de larges poches boutonnées, et une casquette brune clair avec en motif une tête de cerf centrée.

— Bonjour Français, enchanté, dit-il avec un accent encore plus prononcé que son cousin.

Nous fîmes connaissance, le strict minimum. Nous commandons une grosse planche de charcuterie, une de fromage, du vin pour mon ami, et lui de l'eau pétillante ; pour moi, des frites, des brochettes de poulet et de bœuf. Nous mangeâmes des tapas.

Vint le moment où nous parlâmes de sa situation. Il semblait désœuvré face à celle-ci, et effaré de ne rien pouvoir faire légalement. Il voulait se rapprocher de son cousin avec sa femme et ses deux enfants. Il aime la France, enfin plus il vient et moins il l'admire, elle se dégrade trop selon lui, selon tous ; cette histoire n'arrange pas la chose sur sa vision du déclin de ce majestueux pays jadis, et de ce qu'il devient à présent. Mais il y a quand même ce besoin, cette envie de se rapprocher en famille. D'autres comme sa tante et son oncle, ou encore des nièces, veulent s'installer là-bas, car l'opportunité de son cousin en est une en or pour toute la famille, ils sont très modestes alors s'il y a une brèche, il dit qu'ils seront soudés pour la saisir. Il

nous donne l'adresse, il nous propose de venir avec des amis à lui, nous refusons avec courtoisie. Sa dernière question, alors qu'il est impatient du déménagement final qu'il prévoit depuis des mois, est :

— Quand pensez-vous que nous pourrons nous y installer, messieurs ?

Je compris que la « carte blanche » de Franz était levée en direction des individus qui avaient pris de force la maison, et qu'il avait laissé parler son cœur et sa rage d'être éloigné encore plus longtemps aussi futillement de sa famille ; il vaut mieux laisser la maison intacte.

— Nous y allons aujourd'hui. Si tout se passe bien, que ça se passe comme prévu, demain vous dormirez dans votre maison, lui répondis-je.

— Rien que d'essayer, je vous remercie du fond du cœur, déclara-t-il.

Mais je me sentis coupable à ce moment-là, car il y avait de l'argent en jeu, nous n'avons pas fait cela par simple charité. Enfin, rien ne se passe comme prévu ou tout bien, du moins que très rarement ; en revanche, l'important est que la mission soit une réussite et que nous ne soyons pas trop amochés. Nous portâmes un toast à la santé, à la famille. Je levai mon verre et

puis le ramenai vers moi légèrement, comme un effet de balançoire, à deux reprises en murmurant.

— Pourquoi tu fais toujours ça ? me dit mon camarade.

— Laisse, c'est rien ça.

Suite à notre repas, nous reprîmes la route à deux dans une voiture sous les encouragements et les espoirs de Bruder, direction Strasbourg. La maison est en agglomération de Strasbourg, en campagne. Durant la route, nous nous fîmes contrôler à la frontière.

— Carte d'identité messieurs, et pour vous, permis de conduire.

Tout était livré dans les fausses identités, permis de conduire inclus.

— Georges Pallire, très bien. Vous êtes d'où ?

— Strasbourg.

— Vous êtes allés où ?

— Stuttgart.

— Pourquoi ? continua-t-il sèchement, tel un inspecteur accusateur.

— Chercher mon ami, il travaille dans la communication et moi dans le textile, il voulait me présenter dans le même temps à un communicant.

— D'accord...

Il inspecta mes papiers avec rudesse, plusieurs fois, puis une dizaine de secondes s'écoulèrent et il nous dit :

— Très bien vous pouvez passer.

Il nous rendit nos papiers que nous pourrions bientôt jeter à la poubelle. Nous passâmes par des routes de campagne, puis nous nous arrê tâmes quelques kilomètres avant, dans un creux, un espace goudronné en bordure de route fait exprès pour des arrêts. La route est des deux côtés entourée de montagnes, nous sommes au pied d'une grande roche. La raison est qu'il faut remettre de l'essence, nous avons prévu un jerrican pour éviter la station essence. J'ouvre le coffre, prends le récipient en plastique rouge d'un bon tiers de mètre de hauteur, dévisse à l'aide de la clé le bouchon du réservoir, puis enfonce le bec du jerrican dans le réservoir de la voiture. Pendant que je délectais ma voiture de sa potion favorite, mon comparse s'alluma une cigarette ; il sortit le bras par la fenêtre. Je n'aime pas l'odeur de la cigarette plus que cela, surtout dans un espace clos et petit, surtout l'arrogance hautaine de ceux qui l'imposent comme évidence et signe d'insoumission officieuse ; encore une fois, les rebelles non rebelles qui se pensent rebelles et le crient, tout en criant que les rebelles ne crient pas le fait d'être rebelles...

Enfin, j'entendis un son sortir de sa fenêtre qui est du même côté d'où je remplis le réservoir.

— Punaise ! J'savais pas qu'y restait encore de la verdure sur cette Terre. Je croyais que tout était technologie, tout béton, tout artificiel.

Il ouvrit la porte, sortit accompagné d'une fumée contrôlée (enfin c'est toujours à se demander qui est sous contrôle), et ajouta :

— C'est fou quand même, tout va de plus en plus vite, de moins en moins naturellement, de plus en plus en contradiction avec la nature. Fin, je veux dire que même ceux qui prônent la nature n'ont rien de nature. Tu penses, toi, qu'un jour est possible qu'il n'y ait plus ces routes, ces téléphones, ces ordinateurs, tous ces trucs qu'on utilise beaucoup trop ?

— Tu voudrais arrêter toi ?

— J'y arriverais jamais, c'est trop autour de nous, c'est trop commun, trop présent. Et puis j'ai grandi avec, c'est un peu de moi aussi.

— Voilà, tu as ta réponse. Je pense que si un jour l'humain revient à la nature, c'est cette dernière qui s'imposera. Si la nature, le naturel revient, c'est qu'elle s'est imposée. Ce n'est pas l'humain qui ira aux événements, mais les événements qui

viendront à l'humain. L'humain ne reviendra jamais à la nature, c'est comme ça, à tort ou à raison. Il avance pour lui, plus il avance plus il s'éloigne. Mais deux questions se posent : est-il bon de s'éloigner ? Si oui, dans quel sens ?

— Nous avons un problème, me dit-il, juste après avoir craché sa fumée, d'un ton sobre, sérieux.

— Qu'y a-t-il ? lui demandai-je intrigué.

— J'ai l'impression que plus nous cherchons des réponses, plus nous trouvons des questions.

— Ce problème à un nom, mon ami. La philosophie. Au début tu cherches, puis tu trouves des réponses, puis tu trouves des questions à tes réponses ; puis plus tu cherches moins tu es sûr, mais plus tu es sage.

Nous finissons cette escale de fortune, nous répétons notre plan sur les derniers cent mètres ; tout est clair, même un plan B s'il y a un fort répondant, et le plan survie s'il y a un blessé grave chez nous. La maison est plutôt isolée, comme prévu, ce qui nous arrange, car il ne faut pas qu'un quelconque badaud apeuré appelle les forces de l'ordre, qui ne seraient point de notre côté. Une vraie maison de campagne, avec quelques autres autour, mais les jardins sont immenses ; nous espérons ne pas trop faire de bruit tout de même, pour n'alerter personne.

Lors de notre arrivée, la voiture devant en cas de besoin, nous prîmes des précautions, c'est-à-dire chacun notre calibre muni de silencieux. Nous sortîmes, casquette, lunettes, col roulé remonté, et toquons à la porte. Les lumières qui émanaient de la cuisine, à notre gauche, et des chambres, à notre droite, s'éteignirent trente secondes plus tard. Nous entendîmes du bruit, nous ne savions pas combien exactement ils étaient, mais nous avions un plan. Nous allions passer pour des militants venus les aider pour les loger autre part ; si nous voyons qu'ils sont peu ou pas armés, nous les mettons en joue, sinon et si possible dans tous les cas nous prenons des otages, pistolet pointé sur la tempe, l'air fou, et jusqu'à tirer dans les jambes en cas extrême. Car une fois qu'ils sont dehors et nous dedans, il ne reste plus qu'à appeler les propriétaires, puis eux seront en position d'appeler la police, dans leur maison, des agresseurs dehors.

Fin du rêve, la maison avait un étage ; à peine une minute fut-elle passée qu'une fenêtre s'ouvrit en hauteur, nous faisant comprendre en criant que nous devions partir, tout en sortant une mitraillette pointée sur nous : finalement, en quelques secondes, nous passions des braqueurs aux braqués.

— Ils ne sont pas très aimables les futurs anciens proprios,

ironisa mon collègue.

Nous levâmes les yeux, s'ensuivirent nos mains désarmées, et nous partîmes, prétextant nous être trompés de maison en nous excusant. Il faut dire qu'ils ne cherchaient pas vraiment à rester discrets, ou étaient-ils eux aussi sous tension, les deux sans doute. En partant direction la voiture, je regardai mon frère d'armes et lui annonçai :

— Plan B.

XI

Le plan B consiste à propulser, avec un lanceur prévu à cet effet, une capsule remplie de gaz somnifère, afin par la suite de sortir les occupants. Nous avons deux propulseurs, pour aller plus vite sous risque de se faire tirer dessus, l'homme à la mitrailleuse étant toujours posté à sa fenêtre. J'appelle Bruder, lui explique la situation, et lui demande de se dépêcher de venir, avec du renfort, non pour une confrontation, mais pour un témoignage lorsqu'il appellera la police une fois les individus évacués. Ça risque de se faire remarquer, alors il faut qu'il soit là le plus vite possible pour assurer d'être, avec les papiers, le propriétaire, et qu'en mangeant en famille, des individus sont venus le cambrioler ; la nuit en plus sera tombée. La police ne sait pas que cette maison est squattée, c'est une bonne initiative de ne pas avoir pris l'initiative de les appeler car si elle avait su, le coup du cambriolage surprise n'aurait pas été crédible. Dans deux heures il sera là, ce qui nous laisse le temps de partir faire un tour et de rassurer la mitraillette pour qu'elle s'en aille. Nous avons préféré tout d'abord aller seuls pour être entre nous, en confiance. Désormais nous avons la situation entre les mains, du moins elle apparaît plus claire, tout a l'air vrai : les papiers de

vente, les squatteurs, pas d'embuscade, et surtout, la parole de René.

Nous attendons sur l'emplacement au bord de la chaussée où nous nous sommes arrêtés juste avant pour l'essence. Nous palabrons le temps que Bruder arrive. À son arrivée, il se gare à côté de nous, le parking est désormais complet, deux places remplies, et trois personnes sortent avec lui. Un petit qui a l'air plein d'énergie et deux molosses qui ont l'air plein d'entrain aussi.

— C'est simple, vous nous suivez, nous nous arrêterons devant la résidence, derrière le portail cette fois. Moi et mon ami allons tirer, dans les fenêtres, du gaz somnolent, il faut aller vite car cela risque de faire du bruit. Nous avons quatre masques, donc deux d'entre vous nous aideront à surveiller les endormis dehors le temps que le gaz s'évacue. Et il faut récupérer ici des grosses pierres que l'on frotera subtilement aux murs et aux vitres pour faire croire, à l'arrivée de la police, à un cambriolage qui a tourné en bagarre. Et nous serons tous témoins de cela, les assaillants partis car ils ont tort, et aucune preuve ne sera contre nous et avec eux, leur déclarai-je.

— Wow ! répondit Bruder. Avant de traduire, je viens de penser, maintenant que tu me parles de gaz, je suis en total

accord avec ton plan, mais je connais les entrées, et où les égouts se trouvent. Il y a des sortes de grottes toutes reliées ensuite aux mêmes tuyaux, mais qui sont individualisées pour chaque maison.

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre, répliqua mon comparse.

— Eh bien. C'est comme pour un immeuble, vous descendez dans une grande cave où sont rangées de multiples caves personnelles. Et durant la visite, j'ai vu ces caves, c'est important de tout savoir avant de prendre une maison, expliqua Bruder.

— Donc ça voudrait dire qu'on peut jeter dans les conduits le gaz et fermer les vannes de ventilation ?

— Exactement, cher Français.

Il traduisit le plan à ses compagnons, ils furent surpris de l'ingéniosité mise en place. Bruder nous dit que l'un d'eux avait déclaré pour rire : « Un bon lance-roquettes et c'est fini. » Nous rigolâmes ; mais si nous faisions cela ici, c'est pour nous que cela serait fini. Un autre dit : « Voilà pourquoi les Allemands et les Français devraient travailler ensemble et pourquoi c'est aussi catastrophique lorsqu'ils se combattent », ce à quoi je fis traduire : « C'est vrai, mais il faut reconnaître que les Français

n'ont toujours fait que se défendre bravement. »

Nous partîmes à l'assaut silencieusement, plus silencieux que nos silencieux. En ce mois de janvier, la nuit tombe déjà, il commence à faire obscur, ce qui nous arrange ; une fois de plus. Nous suivîmes Bruder, descendîmes une échelle, passant dans un inextricable labyrinthe de chemins souterrains en terre, parfois étroits – deux hommes ne passeraient pas côte à côte –, puis nous arrivâmes au centre où étaient reliées toutes ces maisons. La pièce était gigantesque, un innombrable nombre de petits tunnels en sortait d'un côté, et de l'autre un seul et gros. Bruder connaissait le chemin, il nous emmena. J'avoue que l'idée d'une embuscade me parcourt quelques instants la tête, je les fis passer devant.

Après une dizaine de minutes de marche, nous atteignîmes ces tubes et ces manivelles. Nous fermâmes les conduits, ouvrîmes et projetâmes le gaz en les ouvrant à mains nues, munis de masques. Nous courûmes jusqu'en haut, en quelques minutes tout le monde s'était endormi, nous cassâmes la porte pour rentrer. Un des hommes de Bruder se mit à changer la serrure pour la sécurité et pour que la police ne se demande pas pourquoi cette serrure est brisée. Nous sortîmes tout le monde. Quand je me tournai, et vis sortir, à une trentaine de centimètres

de moi, un homme d'une quarantaine d'années, pull sur le nez et la bouche, transpiration excessive, arme à feu de petit calibre à la main, bras tendu en direction de mon ami, je n'eus pas le temps de réagir, cela s'est passé en quelques secondes, en quelques centièmes de seconde : à peine eut-il traversé mon champ de vision, sorti du cadran de cette maudite porte, qu'il tira un coup, le seul qu'il eut le temps de faire, avant que je me jette sur lui en l'assommant par miracle d'un coup de poing au menton. Les autres arrivèrent en courant, ceux qui avaient un masque car nous étions en train de transporter les corps dehors. Je retirai l'arme au voleur, me retournai et entendis Bruder crier :

— Monsieur ! Monsieur ça va ?

Je m'approchai, et je le vis à terre, touché à l'abdomen.

— Hé ça va ? Ça va aller mon pote, d'accord ? Sortez vite ce corps ! Nous avons défendu la maison, il est sorti et cet homme lui a tiré dessus, c'est clair ? expliquai-je brièvement. Traduis s'il te plaît, vite Bruder !

Tout le monde se mit au pas. Tous les envahisseurs étaient dehors, nous transportâmes du sang de mon ami dans le jardin, devant la porte, pour l'explication à la police. Voilà quelques dizaines de minutes écoulées depuis la dispersion du gaz, il était

faible ; nous en avons des forts et des faibles, ici il valait mieux que les touchés se réveillent vite. Celui qui avait tiré se réveilla vite, réveilla les autres qui dormaient depuis une trentaine de minutes. Nous les vîmes partir, oscillant tant bien que mal, ils comprirent que c'était fini. Bruder criait qu'il avait appelé la police pour les faire fuir avant de vraiment l'appeler.

Nous fîmes un bandage comme nous le pouvions à mon ami. Je lui pris dans la voiture de nouveaux papiers, il sera Thomas Duprés. Je lui expliquai quoi dire, il tint debout. Il restait vaillant, vaille que vaille. La police arriva avant que nous la contactions et juste après le départ des squatteurs. Découvrant « Thomas », ils dirent avoir été appelés à la suite de ce que la personne a pris pour un coup de feu. Alors Bruder leur expliqua tout... enfin tout ce qu'il fallait.

— Nous prenions l'apéro avec des amis de l'autre côté du jardin, les lumières étaient donc éteintes, ensuite nous avons entendu du bruit. Notre ami Thomas est allé voir, il a commencé à s'engueuler et puis nous avons entendu un coup de feu. Demandez-lui, il nous a expliqué que c'étaient des cambrioleurs qui avaient pris peur. Ils étaient en train de monter au toit et de rentrer aussi par le bas. Quand l'un a tiré sur notre ami. Nous sommes accourus et ils ont pris la fuite, ils doivent être loin

maintenant, c'était il y a une demi-heure déjà.

— Pourquoi vous ne nous avez pas appelés directement ? nous dit un agent en nous regardant tous.

— Désolé, mais nous étions sous le choc, avec notre ami par terre. Nous avons appelé l'ambulance, et nous sommes restés à ses côtés, nous en avons oublié d'appeler la police, lui dis-je.

— L'ambulance nous y aurait fait penser, rajouta Bruder.

Les policiers inspectèrent les lieux, tout était propre, le gaz était inodore et dispersé, disparu. Nous avons mis du parfum chacun, avec un barbecue en route qui s'essouffle, des merguez et autres viandes sur le côté, des bouteilles et des apéros sur la table dehors pour coller au récit. J'avais demandé à Bruder de ramener tout cela d'Allemagne en même temps que la serrure. Les masques planqués ainsi que les armes, tout portait à croire qu'il n'y avait rien eu de plus qu'un cambriolage qui s'était mal passé. Nous avons réussi, dans ces conditions, à reprendre la zone. Le malchanceux du jour se fit embarquer par l'ambulance, les policiers recueillirent notre témoignage. Bruder dut pour ne pas paraître suspect porter plainte contre X. Ils interrogèrent mon ami après trois jours d'hôpital, lui ne porta pas plainte. Je comprenais les deux réactions. Nous autres avons seulement donné notre version des faits. Il ne me restait plus que

trois cartes après l'examen de nos identités sur place.

— Bonne continuation messieurs ! Et surtout, appelez-nous si vous voyez quelque chose de suspect, n'hésitez pas, nous sommes là, dit l'un des policiers avant de partir.

Bruder pleurait, eux pensaient de peine ; nous, savions que c'était de joie. Ensuite tous se désolèrent du sort de mon ami. Ils dirent qu'ils nous invitent à manger n'importe quand. Ils voulaient venir à l'hôpital mais je pense que cela nous ferait trop remarquer, je préfèrai y aller seul. Après des vifs remerciements, un rendez-vous pris avec son frère Franz et un verre de blanc Chardonnay, je pris la route pour l'hôpital que nous avaient indiqué les ambulanciers. J'allai le voir le soir même.

À l'hôpital, le manque de personnel et de moyens se fait de plus en plus sentir : des brancards avec des patients blessés gravement patientent dans les couloirs, rares se font les infirmières croisées, ou bien alors furtivement, et lorsqu'elles passent, elles courent affairées par leur surcharge qui s'intensifie. Cela fait de longues années, une vingtaine que c'est grave diront les uns, une dizaine les autres ; mais tous se lient pour clamer le fait que la situation est extrême depuis. Ils ne se sentent plus considérés, abandonnés totalement, plus de matériel ni de soutien, et le pire, plus de passionnés, d'effectif, de

collègues avec qui partager un sourire dans les moments rudes.

Je rentrai dans la chambre de mon ami en l'ayant cherché depuis vingt minutes, seul. Toutes les secrétaires étant occupées à aider les aides-soignantes tant la situation se perd. Je le trouvai tant bien que mal, m'excusant à chaque tentative ratée auprès des alités. La première chose qu'il me dit fut :

— Ils m'ont fait attendre dans un brancard longtemps, le sang coulait par terre, entouré d'autres, qui toussaient, qui gémissaient, c'était horrible ; certains attendaient ici depuis des heures. Je comprends que ce n'est pas de leur faute, mais mon ami, c'était horrible. Ils ne peuvent même plus faire les toilettes aux patients qui ne sont pas en capacité de la faire, le manque de moyens et de personnel se fait vraiment ressentir, mon ami. Bientôt il n'y aura que les plus riches qui pourront se faire soigner décemment, si ce n'est soigner tout court !

— Je sais... je sais, lui répondis-je, désabusé. Il est vrai que lorsque j'étais à l'hôpital, là-bas non plus elles n'avaient pas le temps pour les toilettes des autres patients. Pour certains, c'était leur famille, mais pour d'autres moins chanceux...

Les jours passèrent, je me mis à l'hôtel avant de jeter cette carte d'identité en partant dix jours après. Je parlai à mon

comparse de l'arrêt des fausses cartes, je pensais qu'il allait être abattu, au final il me déclara :

— Tu sais quoi ? Tant mieux ! Marre de toutes ces conneries. C'est vrai quoi ! On court, on court, je détestais les murs avant, peur de rester au même endroit, d'être dans une routine... Mais il y a un juste milieu quand même, merde ! Je te remercie de cette bonne nouvelle ! Ça nous fera un bon coup de pied aux fesses pour nous pousser à ne plus courir sans profiter de rien, des moments simples. Il fallut en passer par là certes, désormais c'est chose faite, alors équilibrons. — Il mit sa main devant sa bouche et me chuchota : Et puis, ici, même si tu me connais, ça a rien à voir, mais j'ai rencontré quelqu'un. — Je commençai à rire en le regardant, et il reprit : Je t'assure... Je crois que cette fois je suis tombé amoureux, pour de vrai. Elle est magnifique, intelligente et généreuse. C'est une infirmière qui me soigne, je sais ce que tu te dis, c'est une soignante, mais je sens qu'il y a quelque chose, on se rapproche. J'en ai marre, je veux construire quelque chose...

Est-ce l'amour ou la fatigue, je pense que l'un a réussi à faire arrêter l'autre, et dans le bon sens. Une chose est certaine, cette fois il y croyait vraiment, je le sus au fait qu'il termina sa phrase en citant mon vrai prénom. Il ne l'a jamais fait, sauf une fois

lors de la mort de sa mère quelques années auparavant, dans la tristesse ; aujourd'hui c'est pour l'amour.

Il s'est vite remis, un peu plus d'une semaine après il était sorti. Entre-temps, j'étais allé chercher notre dû, Franz l'a remercié, René m'a félicité, et tous deux ont eu des mots sympathiques et glorieux à l'égard de mon comparse. Je suis aussi passé dire bonjour à l'université qui ne voulait pas de Laura, la fille de Mohamed, trop blanche pour eux, pas assez diversifiée peut-être, enfin ce n'est pas une raison, l'admission doit être au mérite, pas au physique. Quelques jours après, Mohamed eut un appel, me dit-il en m'appelant à son tour : sa fille est prise, il voudrait me remercier, et sa fille aussi, ils sont heureux. Je ne prends pas d'argent là-dessus, parfois les choses se font comme cela. Je ne vis pas pour l'argent, le bonheur des autres me suffit ; s'il est accompagné de la reconnaissance c'est encore mieux, je déteste l'ingratitude (enfin, des mauvais choix, mauvaises réactions peuvent arriver à tout le monde, comme on dit, « tout vient à point à qui sait attendre », « il faut laisser le temps au temps »).

À mon retour de ces deux jours, je continuai de passer tous les jours à l'hôpital, ce fougueux allait de mieux en mieux et quelque chose avait changé en lui. Il était encore plus heureux

que d'habitude, à l'hôpital, blessé. Puis lors d'une visite, je vis cette jeune femme arriver, il me présenta puis ils se parlèrent et se regardèrent affectueusement. J'eus l'impression que cela faisait depuis toujours qu'ils se connaissaient. Quelle ne fut pas ma surprise – que dis-je, mon grand étonnement, puis finalement ce que j'ai vu comme une évidence – lorsqu'à son dernier jour, durant lequel j'attendais avec lui par plaisir et surtout devoir de camaraderie, ce malandrin me déclara qu'il allait rester ici, avec Clara, l'infirmière, « ma compagne et, qui sait, peut-être ma future femme. Nous verrons bien ce que ça donne, que ce soit quelques heures de bonheur ou tout le restant d'une vie ».

Comment expliquer que deux êtres humains, qui ont passé des dizaines d'années à vivre sur cette Terre, se retrouvent dans des conditions aussi imprévues ? Tout aurait pu ne pas les amener à cette situation, et qui plus est, à s'accrocher, ressentir un lien aussi fort entre eux aussi vite. Comment expliquer cela ? Pour certains, il faut beaucoup de temps, d'autres beaucoup moins, certains pour se rapprocher, d'autres se détacher. Comment expliquer cela, si ce n'est qu'une fois de plus, c'est le charme de la vie ?

Je partis alors le dernier jour, celui de sa sortie. Sa nouvelle

compagne, sa petite amie, ne travaillait pas et était là pour l'accueillir. Je leur dis au revoir, puis en partant, avant de passer les portes de cet hôpital, je me retournai. Ils étaient à quelques mètres, les deux tourtereaux. Je regardai mon ami et dis :

— Ça en valait bien la peine. Cela en valait bien le chagrin.

Puis je pris mon envol.

XII

Deux longs mois passèrent. J'errais dans une petite maison au centre de l'hexagone ; rares furent les fois où je suis sorti, si ce n'est pour me ravitailler ou sortir une poubelle remplie. Je ne contactai personne. Il m'arrivait souvent d'être dans ces moments où j'avais besoin de me retrouver.

Lorsque j'étais jeune, encore tout juste mineur, j'avais eu un appartement. Mes journées consistaient déjà à la solitude ; écouter de la musique, me divertir dans le monde virtuel... J'attendais le soir, pour prendre dans mon frigo vide les seuls éléments qui s'y trouvaient, tantôt du whisky bon marché, tantôt de la vodka bon marché, parfois les deux, et leurs diluants. Mais ce temps m'est passé, désormais j'occupe différemment mes journées seul sans sortir, j'écoute de la musique mais j'essaie d'apprendre un instrument aussi ; je me suis mis à la lecture, même à l'écriture.

Je fais du sport aussi, une habitude qui ne me lâche plus depuis mon adolescence. Je repris cette fois des pompes, parfois je continue même en déplacement, parfois j'utilise des haltères, je fais des exercices différents, je me donne à fond pendant un temps puis je fais une pause. Je ne fais pas du sport en continu ;

j'en fais lorsque j'en ressens le besoin, comme les pauses, et je varie les exercices selon les périodes. Celle-là était une période de pompes tous les jours. Ma discipline n'est pas dans le fait que je n'arrête jamais, mais que je reprends toujours. Une chose qui n'a pas bougé est le ménage, et les machines plus ou moins espacées (il y a peu de machine lorsqu'on ne sort pas), la vaisselle à la main, se faire à manger. J'ai quelquefois tenté de me faire à manger, mais pour l'instant je me contente d'un peu de purée et de riz, et beaucoup de pâtes à l'huile d'olive avec du fromage râpé si possible, ainsi que des bols de lait avec des céréales et des biscuits chocolatés ronds (Bichoco).

Enfin, bientôt je pars, mais avant, j'ai une tradition, depuis mes dix-huit ans, lorsque je fête quelque chose, un grand changement, un évènement bon comme mauvais : je m'offre une bouteille de champagne, un soir, entre moi et moi. Cela m'arrive à peu près une fois tous les six mois. Suite à cette période, je voulus prendre contact avec Laëtitia, lui demandant si nous pouvions nous voir. Elle me répondit :

— Pourquoi tu ne viens pas quand tu as du temps ? Tu sais que tu es le bienvenu. Il faut que tu arrêtes tes coupures du monde comme ça. Viens, ermite, on se fera un padel comme la dernière fois.

Elle est gentille. En prenant des nouvelles, j'apprends qu'elle est féroce avec ses adversaires commerciaux – qui sont apparemment bien verrouillés entre eux et entre grosses entreprises, étrangères qui plus est, ne laissant plus de place pour les petits artisans – et tellement ingénue à mon égard.

Malheureusement, j'avais trop attendu, nous nous ratâmes une nouvelle fois. Elle était déçue, moi aussi. Je l'ai appelée pour le lendemain, il faut dire que j'aurais pu m'y prendre un peu à l'avance, mais lorsque je suis dans ce genre de période, dans ma bulle, je ne tiens plus compte de la civilisation. Toutefois je garde une sorte de contact grâce ou à cause du virtuel. Il vaut mieux vivre que regarder la vie derrière son écran, car les émotions et la société y sont bien différentes. Malheureusement elle n'était pas là, son travail l'affairait ce jour-là et le lendemain, je ne pouvais pas. Car je vais au recueillement sur la tombe de monsieur Parin, sa famille m'y a convié, il font une cérémonie aujourd'hui, une commémoration avec le monde qu'il a connu, c'est très dur pour eux.

— Ah ! Je suis désolée pour toi Louseau. Est-ce que tu penses que tu peux venir après ? Si tu veux bien sûr, j'imagine qu'un événement comme ça chagrine.

— Oui, après-demain si ça te va ?

— Tout me va avec toi tu le sais... Bon alors, à après-demain et courage pour la commémoration.

Merci Laëtitia, le fait de me dire que je vais te voir me donne du courage déjà, cela fait plusieurs mois que l'on ne s'est pas vus ; à chaque fois cela me fait un peu plus mal. La distance, le temps qui passe. Avant de partir, la veille, je suis sorti tant bien que mal de mon trou, pour aller chez le coiffeur. Je me rappelle, lorsque j'étais plus jeune, que je me coupais les cheveux moi-même, j'avais acheté un miroir que je posais sur la glace rectangulaire de la salle de bains, de petite taille, qui se déplaçait sur les côtés pour voir toute la tête (miroir s'étant trouvé en dessous de trois câbles d'une dizaine de centimètres qui sortaient du mur, assez droit, sûrement une ampoule qu'il fallait brancher ou que sais-je d'autre, des prises).

Depuis quelque temps, je ne vais chez le coiffeur qu'une fois tous les plusieurs mois, sauf occasion. J'y reconnais l'odeur d'un parfum, d'un gel ou d'une chaleur émanant d'un sèche-cheveux, ou tout autre engin électrique qui se place autour de la tête d'une fille ; les cheveux autour de ceux qui se les faisaient couper ; la différence de rapidité pour un homme et pour une femme ; la discussion ou le repos pendant la séance ; le charme d'un salon de coiffure.

Me voilà donc parti sur la route, au péage, arrivant au lieu de rendez-vous : Nice, une ville du sud. Comme toute ville submergée par l'architecture médiocre, bétonnée, et/ou trop présente, trop grande, le morne s'installa avec le désordre disgracieux, quand bien même le soleil réchauffait un peu tout ça. Cet endroit me fit penser à Grenoble (ou Béziers, ou autre ville), du moins ses agglomérations comme Échirolles : de grandes tours, puis des larges, laissant un tableau gris sur fond gris, un immense gris qui colle au gris du temps et de notre temps gris. À Nice, le temps est plus lumineux, mais le gris, qu'il brille ou qu'il se cache, reste le gris, morne. L'homme s'est perdu avec son architecture et son urbanisme, je ne suis plus du tout attiré par ces grandes villes. Suis-je un citadin ? Un villageois ? Moi-même je ne sais pas. Entre les deux, je dirais. Je rêve d'une ville jolie, pas trop haute dans les constructions, pas trop grise, pas trop morose, pas trop.

J'arrivai à la commémoration, reçu par la fille de monsieur Parin qui me tomba dans les bras. C'est une brave fille, nous parlâmes longtemps. Je passai toute la cérémonie à ses côtés, elle avait un faible pour moi depuis des années, mais je ne pouvais la toucher, en rapport au respect que je portais à

son père. Ce n'était pas la femme de ma vie, alors je m'étais abstenu, il est des fois où l'on se surprend soi-même, et d'autres où l'on est plus primaire. Elle est charmante, mais sous son voile noir se dessinent les ténèbres. Les ténèbres d'une jeune femme touchée au plus profond de son âme. Je la connais bien car elle était très proche de son père.

Je présentai mes condoléances à sa famille, tout particulièrement à sa mère, la femme de mon ami décédé, et à sa fille, c'est une douloureuse sensation. Je ne les laisserai pas tomber, elles ne méritent pas ça. La moindre des choses est qu'elles soient bien entourées, et pour cela j'eus l'occasion de voir qu'il y avait une grande famille avec elles. Il y eut une cérémonie, puis un apéro dînatoire le soir, chaque sourire arraché à la volée à la fille de monsieur Parin fut une petite victoire. Puis vint le soir, le moment de rentrer à l'hôtel ; elle voulut que l'on passe la nuit ensemble, je ne le pus, encore moins dans ces circonstances. Je la comprenais, elle était déboussolée, cherchait du réconfort, mais je ne voulais pas profiter de la situation, c'est ce que je ressentis. Je la quittai le plus tard possible, après minuit. En rentrant, je rallumai mon téléphone que j'avais éteint depuis mon arrivée en début d'après-midi. Une nouvelle me glaça le sang, ce n'était pas

demain que j'allais revoir Laëtitia. Manon m'a envoyé un message, cela faisait plusieurs mois que je ne l'avais pas eue, nous voulions nous revoir. Je ne pensais pas que finalement cela se ferait dans ces conditions.

— Bonjour Luzzo, je tiens à t'annoncer que ma grand-mère est décédée. Prends soin de toi, bises.

Je lui répondis immédiatement, peu importe l'heure, elle aussi, elle ne devait plus arriver à dormir. Elle mangerait avec sa famille le midi qui suivrait. Je lui proposai de la voir le soir même, elle accepta. La discussion se fit laconique, elle n'avait pas la tête à cela, mais elle me dit tout de même que ça lui ferait plaisir de me voir.

Durant la route sous un temps pluvieux, je voyais le paysage défiler à vitesse grand V, sans pouvoir contempler réellement ces bouts de civilisation que l'on n'arrive plus à bâtir aujourd'hui : ces châteaux que l'on peut apercevoir au loin, sur une falaise ; ces villages que l'on voit en entier, composés de centaines de maisons, leur église, peut-être même leur château ; puis les entreprises, les usines, les centrales, les « zones », passant de la couleur orangée, jaune, marron des villages à la couleur grise de nos constructions modernes, contemporaines. J'arrivai le soir, je vis le soleil m'accompagner durant la route, il

se coucha quelques heures avant mon arrivée. Je me garai dans un immense parking souterrain, fait de béton, descendant à un étage où une place était disponible, le quatrième ou le cinquième, volant braqué ; le moindre écart aurait pour conséquence une rayure et un frottement qui tiendrait jusqu'au prochain niveau sur les portes de la voiture.

Je passai par la place Notre-Dame où nous avions eu rendez-vous quelques mois auparavant. L'appartement se trouvait dans une venelle du centre peu fréquentée, peu bruyante, avec un magasin de poterie et plusieurs petits commerces présents dans cette rue pour la faire vivre. Les murs extérieurs étaient un mélange de pierre grise et de brique orange foncé. Je sonnai en bas à son nom pour qu'elle m'ouvre, sur un bouton placé au centre d'un boîtier métallique (gris sur gris) juste à côté de la porte.

— C'est qui ? dit cette boîte rectangulaire.

Je reconnus la voix de Manon.

— C'est moi Manon, c'est...

Elle me reconnut, sans doute à la voix. Elle m'ouvrit en m'indiquant la porte droite du deuxième étage. Je pris l'escalier, entendis une porte s'ouvrir plus haut. Elle m'attendait sur le pas, me fit la bise puis entrer. Sa mine était défaite. Le chagrin était

en pleine possession d'elle malgré son air accueillant. C'est agréable de se voir. Je lui demandai alors comment elle allait.

— Elle est morte il y a une, deux semaines. Les premiers jours, je n'y ai pas cru, je n'arrivais pas à l'accepter. Mais je m'y attendais, elle était âgée, un jour ou l'autre elle allait partir. Ma grand-mère était formidable, toujours là pour moi. Je vais un peu mieux, je pense que ça ne partira pas comme ça, le temps de faire mon deuil. Le plus dur a été les premiers jours, le temps d'accepter, ensuite la vie reprend. Je viens de reprendre le travail. Je suis contente que tu sois là.

— Ça me fait plaisir aussi.

Nous mangeâmes des pizzas commandées dans sa rue, puis parlâmes un peu de nos expériences, de nos souhaits. À la fin de la soirée, avant d'aller nous coucher, je me sentis à l'aise, elle me regarda avec des yeux concentrés et en même temps perdus, nous baillions mais ne voulions pas aller dormir. Je lui dis :

— Avant de dormir j'aimerais faire quelque chose.

Elle rigola.

— Ah bon ? Quoi donc ?

Je me levai face à elle.

— Ça peut paraître un peu ridicule, je ne suis pas un poète, mais j'aimerais te réciter quelques vers que j'ai écrits,

simplement pour le moment. Ce n'est pas extraordinaire, mais j'espère que ça t'apaisera, et que tu dormiras bien.

Elle me regarda, intriguée. Je commençai les cent pas, et tout en marchant, me lançai :

— « La pomme ou le poème ».

Je me tournai vers elle, sans la regarder fixement tout du long, laissant aller mon regard à gauche, à droite, et lui récitai :

Quelques vers de travers,
Et ce n'est plus esthétique ;
Lorsque cela laisse un goût amer,
La rhétorique abdique.

Bouche ouverte ou fermée,
Laisse passer nos pensées ;
Esprit rempli ou vidé,
Savourant la qualité.

Garde à ne point le cueillir trop tôt,
Sa couleur perdrait de son phare ;
Garde à ne point s'en nourrir trop tard,
Son essence partirait en lambeaux.

Que cela sorte de vieilles branches ou de jeunes brindilles,
Laisant derrière leur passage une voix qui babille,
Ou des âmes retrouvées au contact de leurs papilles.

Elle ne décrocha pas son regard de mon visage, de ma bouche. Allongée, sa tête était posée sur sa main. Son autre main touchait ses jambes recroquevillées. Le silence s'installa aussi facilement que l'alchimie passa. Elle se leva, puis d'un pas leste et gracile se rapprocha de moi. Je restai ancré sur ce sol, comme envoûté par la scène de cette jolie sirène. Puis, entourant ses bras autour de mon cou, ses lèvres vinrent se poser délicatement sur les miennes. Un espace minuscule se forma, je lui dis, fronts collés :

— Je ne voudrais pas profiter de la situation.

— Au contraire, ça me fait du bien je t'assure.

— Mais...

— Je sais, ne t'inquiète pas, mon petit oiseau : tu es et tu resteras libre.

Ses lèvres se reposèrent sur les miennes placidement. Je la pris par la taille et me laissai emporter par le charme du joli tableau. Au lever du jour, elle était là, sous mon sein, tempe plaquée. Nous nous réveillâmes à quelques secondes d'intervalle, ce qui me rapporta le bonheur de voir le vacillement de ses yeux qui reprennent la lumière. Elle tourna la

tête vers moi.

— Bonjour, me dit-elle avec une voix douce, féminine, du matin.

— Bonjour Mademoiselle, lui répondis-je avec une voix éraillée, masculine, du matin.

Nous passâmes un merveilleux moment, puis elle dut partir au travail. J'avais pris la décision de rester une semaine auprès de ma famille dans le coin. Je prévins Laëtitia, elle comprit. Je partis de chez Manon, tout était clair : nous pouvions nous voir, passer d'agréables moments, nous étions liés d'une certaine manière, mais je ne veux pas être en couple. Elle comprit. Je ne l'ai pas revue durant cette semaine, je lui ai dit que je partais, je voulais passer du temps avec ma famille ; et sans doute ne pas trop m'attacher à elle, même si le mal était déjà fait.

Pendant ma semaine, j'eus une réflexion sur les humains et leur époque. Nous sommes tous plus ou moins les produits de notre époque, nous sommes tous plus ou moins impactés par ses grandes lignes, d'autant plus aujourd'hui avec toute cette surexposition à cette surinformation. En revanche nous pouvons aussi avoir nos lignes à nous dans ces grandes lignes, nos combats. Nous cédon aux grandes lignes plus ou moins souvent, mais l'important est le fond, la façon de penser. Ça,

vous pouvez le construire vous-même, influencé par tant de monde, de livres, c'est votre choix. Utiliser une technologie car tout le monde l'utilise sinon vous êtes ostracisé n'est pas grave, tout dépend de comment vous allez l'utiliser ; puis vous pouvez céder à une mauvaise utilisation, mais il faut travailler sur sa discipline pour changer ça à son avantage. Je pense que la motivation est importante, mais que la discipline l'est plus. Lorsque la motivation varie, la discipline, elle, est droite ; lorsque la motivation part, la discipline, elle, reste ; lorsque la motivation peut influencer sur la discipline, la discipline, elle, reste stable, attendant la motivation lorsqu'elle est perdue.

Je passai des moments sublimes avec ma famille qui me revigorèrent, me redonnèrent l'énergie nécessaire pour continuer le chemin : des discussions sérieuses, des rires, des activités, une pomme, un bout de pain et de l'eau. Avant de partir, je voulus la revoir, Manon. Nous eûmes rendez-vous sur la place Notre-Dame, et nous palabrámes sur un tas de choses et sur notre semaine, elle sur un patron d'entreprise qu'elle doit défendre, qui ne veut pas payer pour des raisons obscures et drôles, et moi sur les polpettes de bœuf préparées avec des femmes de ma famille ; puis d'autres patrons et d'autres plats, d'autres sujets,

de la pluie, du beau temps. Un moment simple qui égaie la vie. Nous nous quittâmes sur cela, pas besoin de plus, nous étions heureux de nous parler. Elle semble petit à petit se reconstruire, en plus forte ; la quitter sur un sourire m'a rendu joyeux. Pourtant, et je lui en ai vaguement parlé sans plus de détail, dans l'après-midi un message m'a bouleversé.

Le sort s'acharne autour de moi. Monsieur Parin, cela fait plusieurs mois ; ensuite la grand-mère de Manon, dont j'avais un agréable souvenir, mais que je ne connaissais pas beaucoup. Là, la vie avait frappé fort, je reçois un message de la copine de mon comparse. Sa santé s'est gravement détériorée, il lui a dit de me prévenir en cas de problème, elle l'a fait. Il ne parle plus, il est inconscient et se réveille parfois pour se rendormir quelques dizaines de minutes après. Je l'ai su le jour de mon entrevue avec Manon. Alors ce soir-là, je prends la route pour le nord où il est resté pour commencer son idylle. Je prévient Laëtitia : une fois de plus, notre revoyure sera reportée. « Je suis désolée pour toi Louseau, appelle-moi ou envoie-moi un message quand tu veux. Je suis là si tu veux parler. Courage, bisous. » Je sais, c'est pour ça que cela fait tant d'années que je pars certes, mais que je reviens toujours vers toi. Je vais attendre de te voir en vrai pour te parler, ne m'en veux pas, je préfère ;

mais j'apprécie ce message qu'elle m'a envoyé, cela me fait chaud au cœur.

J'arrive à l'hôpital vers vingt-trois heures, me dépêchant le plus possible. Je pousse les portes d'entrée, en marche rapide, un pas après l'autre, chaque pointe de pied a son talon, chaque talon sa pointe de pied ; je demande à une secrétaire la chambre de mon ami. L'ascenseur n'est pas là, les escaliers se situent juste à côté. Je grimpe les quatre étages, tourne comme expliqué à droite, cherche la chambre 135. Un panneau montrant un couloir indiquait « 131-141 ». Je le suis, emprunte ce couloir. Plusieurs infirmières sont là, je reconnais une silhouette au milieu, dans les bras d'une professionnelle. Une jeune femme qui tourna sa tête dans ma direction, en arrivant à toute allure ; j'ai attiré l'attention sur moi. Son visage est empli de larmes, c'est Clara, l'infirmière, la petite copine de mon grand copain. Je m'approche d'elle et lui dis :

— Mais enfin, que se passe-t-il ?

— C'est trop tard... me dit-elle désolée. Elle reprit, en crise de pleurs face à moi : c'est trop tard, trop tard, je suis désolée, c'est trop tard.

Le temps s'arrête... une nouvelle fois. Wouah. Quelques flashes viennent surprendre cet instant, de moi et du défunt. Les

meilleurs partent en premier, comme on dit ; à force d'en voir partir, je dois être un sacré salaud. Je ris seul, entre moi et moi, dans cette symphonie qui s'articule sous mes yeux. Je demande quelques instants avec lui avant qu'ils l'emmènent.

— Désolé Monsieur, vous arrivez juste après. Bon courage, me dit une soignante, yeux mouillants, celle qui avait dans les bras Clara, une collègue à elle.

Comme quoi, pour tous, il est dur de s'habituer à ces situations. Avant que je ne rentre, Clara m'interpelle et me dit :

— Attends... s'il te plaît. Je vais aller prévenir sa famille au plus vite, mais avant de partir il voulait que je te donne ça. Au revoir.

Elle me tend une petite boîte que je réceptionne avec humilité et faiblesse, touché. Je lui dis au revoir et bon courage. Puis je prends le mien et entre dans cette pièce devenue lugubre à cause de son événement récent, macabre, portant le poids de ce décès. J'entre, je ferme la porte derrière moi, le vois étendu, blanc, froid rien qu'au teint. Je parle comme je peux, hésitant, la voix tremblante.

— Bonsoir, mon ami, mon camarade, mon frère. Eh bien... comme quoi... tu es toujours en avance sur moi. Cette fois-ci tu n'as pas pu m'attendre. On en a vécu des choses hein ? Mon

pote de l'aventure. Tu fais chier de partir maintenant. Ça te ressemble pas de me laisser. Si c'est pour t'enfuir d'ici, ou quitter ta copine, fais-moi un clin d'œil, je te sors de là moi, tu le sais. Hein tu le sais ? Tu voulais tout arrêter, tu n'étais plus loin d'autre chose, d'autres expériences, nous aurions pu passer des vacances en famille un jour... — Quelques secondes passent, je reprends mon souffle qui s'épuise étonnement vite et lui dis pour conclure : Ça a été une belle aventure à tes côtés. Désormais il est temps que tu te reposes, mon ami. Peut-être nous reverrons-nous dans une autre vie. Au revoir, Arthur.

Je tourne les talons, les infirmières entrent, gênées, têtes baissées. Elles n'étaient plus que deux, car elles n'étaient que quatre pour toute la nuit et pour tout l'étage et il fallait intervenir de toute part. Je les remercie en leur disant :

— Vous faites un métier bien dur mesdemoiselles, mais si nécessaire. Je vous remercie.

Elles furent émues, moi aussi. Je marchai, plus lentement, prenant petit à petit conscience de la perte de quelqu'un qui m'était proche si je regarde sur des années. Cela me fit penser à la fin de monsieur Parin, sauf que je pus entendre ses dernières paroles. Je pris les escaliers. Léger comme si je descendais un nuage, mais non de bonheur. Sur le chemin de la sortie, je

déboutonnai ma veste, sortis un cigarillo de ma poche droite, une allumette de ma poche gauche, et dépassai les portes d'entrée. Je passai à la voiture où était cachée, en cas de vol, une bouteille de champagne, pour m'amuser avec le malade. Finalement je pleurerai avec le mort.

XIII

Je décide de me poser sur un banc, non loin de l'hôpital, dans un espace peu visible, caché par la nuit, avec la bouteille, face à un arbre. Sur un banc, face à un arbre ; cette situation ne m'est pas étrangère. Comment se fait-il que certains fumeurs ne meurent pas de cela et vivent longtemps, et que d'autres meurent subitement, tout comme les buveurs d'alcool ? La modération peut être une bonne chose, mais la vie nous réservera toujours des surprises bonnes ou mauvaises, miraculeuses ou tragiques. C'est le charme de la vie.

Une pensée dans cette nuit étoilée me vient. Peut-être d'ailleurs suis-je en train de la partager avec toutes ses étoiles possiblement déjà éteintes ? Peut-être y a-t-il Arthur ? Sommes-nous tous différents ou sommes-nous tous pareils ? C'est amusant, car que l'on ait des idées plus ou moins radicalement opposées, nous avons tous la même réponse ; nous sommes un peu tous différents et un peu tous pareils. Chacun sa particularité, mais tous quelque chose qui nous lie. Je dirais, tout de même, plus ou moins des deux côtés, que ce soit ce qui nous lie ou ce qui nous différencie en fonction des êtres humains desquels nous parlons. C'est-à-dire qu'on est plus ou moins liés

ou plus ou moins différents d'une personne à une autre.

Je regarde les étoiles. Punaise, tu es parti si vite, si soudainement, en quelques mois. L'atrocité peut être dans l'imprévu le plus total comme dans l'agonie finalement. Je songe à ceux qui sont partis, et ceux que je n'aimerais point voir disparaître du chemin de ma vie. Je pense à Laëtitia, j'ai peur, peur de rater ma chance, rater ma chance d'être heureux ; peur que cette fameuse porte ne s'ouvre plus. La mort d'Arthur m'a fait un déclic, une leçon. Je me rends compte qu'elle compte beaucoup pour moi, que je dois être clair avec Manon. Je me rends compte qu'on ne s'habitue jamais ni à la perte ni à la peur qu'elle engendre de perdre encore. Je me rends compte qu'un protagoniste de ma vie, de mon passé et malheureusement pas de mon futur, vient de s'envoler. C'était un oiseau de passage récurrent, je le voyais, vivais des instants plus ou moins courts et nous nous séparions jusqu'à la prochaine fois. Je me rends compte qu'Arthur est entré dans ma vie, est resté à mes côtés, puis vient de partir ; comme un oiseau de passage.

J'ouvris la bouteille de champagne, accompagnant le bouchon pour ne pas le faire sauter, la fumée se dispersa. Dans un mouvement de va-et-vient, j'emmenai la bouteille en direction du ciel, puis la ramenai vers moi, et la renvoyai

derechef côtoyer les lumières scintillantes pour, *al fine*, la ramener vers moi, en déclarant à voix basse : « Une fois pour les morts, et une fois pour les vivants. » À cet instant, je posai ma bouteille, aspirai une bouffée de mon cigarillo fini avant de le jeter, puis décidai de marquer le moment. Je laissai ma tête peser vers l'arrière, les yeux ayant pour vue le ciel, amenai mes mains autour de mes yeux pour les contourner sans creux, ne laissant passer que la vue directe. Puis en regardant ces étoiles, je me mis à réciter ce poème que j'avais écrit pour ce moment.

Lorsque je regarde le dessus,
Que mes mains viennent contourner mes yeux,
Vivant le temps d'un instant un moment suspendu,
La tête penchée en direction des cieux.

Je vois un ciel, un plafond, un décor,
Calme ou agité, immobile ou en action ;
J'entends le vide, le trop-plein qu'il en ressort,
Des bruits de vitalité ou le son sourd de la perte ;
Je sens le mélange de mon ressenti intérieur et de l'atmosphère
extérieure,
Capturant cette capsule de vie en tant que repère de haute valeur.

Différents endroits et le même ;
Différentes époques et la même ;
Du sable, de la montagne, en passant par l'eau puis la plaine.

Peu importe d'où l'on regarde le dessus,
Nous ne sommes jamais déçus.
Sobre ou raffiné, permettant de méditer, de rêvasser ;
Même si nous l'oublions en retournant à la réalité,
Lui ne nous quitte jamais.

Je repris la bouteille, bus une gorgée, puis une seconde, puis une troisième. Soudainement, je me rappelai la boîte que Clara m'avait donnée de la part d'Arthur. Je la sortis de ma poche, mains tremblantes. C'était une petite croix. Une larme coula, et rejoignit le coin de ma lèvre qui formait un sourire. Un jour, il m'a dit : « J'y crois pas, au bonheur, à la femme faite pour nous, au coup de foudre, à part la foudre de la vie qu'on se prend en pleine tête. J'y crois pas, être heureux ça n'arrive que quelques fois, c'est jamais une généralité du temps. Je te promets que j'y crois pas. Je serai jamais heureux. Il faudrait un miracle, si un jour ça arrivait, je te le dis, je commencerais à croire en Dieu parce que ça serait un vrai miracle. Pfff... être heureux, c'est des conneries. Tiens ! Le jour où je suis heureux, je t'offre une croix. »

Je ne l'avais jamais vu aussi heureux que lorsqu'il a compris, pendant sa semaine d'hôpital en rencontrant Clara, qu'il allait se stabiliser pour construire quelque chose. Il a même changé son discours sur le mariage et les enfants, lui qui était plus que réticent à tout cela. Mon pote, je la garde avec moi, peut-être que cela me rapprochera du spirituel, et qui sait, du bonheur. C'est un signe pour moi, un signe que je suis sur la bonne voie.

Je finis ma journée dans un hôtel miteux proche. Pas de papier demandé, les cafards étaient rajoutés gratuitement, l'eau coulait un peu, il restait quelques lattes pour soutenir le matelas ; que demande le peuple. Des semaines houleuses, après des mois houleux, mélangés à un calme sourd. L'histoire d'une vie, de ma vie, de périodes furtives, mouvementées, avec des secondes rocambolesques ; puis d'un autre côté les temps plus longs, où l'on attend, où le temps d'attendre je lis, j'écris, je fais du sport, je m'entraîne, j'évolue, du moins j'essaie.

Après une période entre mission et repos, blessure et décès, je décidai de prendre la route de la volupté. Le lendemain, je m'allégeai et rejoignis Laëtitia, nous avions tant de choses à nous dire. J'arrivai le midi, avec mon lourd sac, un change de chaque style contemporain suffisait – survêtement, pantalon, haut, col roulé, sous-vêtements –, quelques livres et la croix que m'avait offerte Arthur. Laëtitia me reçut comme à son habitude en grande pompe. Robe gracieuse prenant tout son corps tel l'emballage collant une rose et montrant sa finesse. Décorée magnifiquement de sa broche florale que je lui avais offerte, placée dans ses cheveux, côté gauche. Cette fois-ci, elle aussi avec son sac. Je le reconnais, ce sac. Je le regarde, puis la regarde, elle, devant sa porte.

— Bonjour jeune homme, enfin décidé à prendre une voiture alors. Tu as fait bon voyage ?

— Oui merci, un peu long mais ça va.

Je continuai à regarder son sac, me demandant pourquoi était-il de mise, accroché à sa main.

— Ah mon sac ? Surprise ! J'ai adoré la dernière fois notre séance de padel, j'ai réservé pour cet après-midi. Mais nous avons deux heures devant nous, ça te dit d'aller manger un bout comme la dernière fois sur place, mais avant le sport cette fois ?

— Allez. C'est une bonne initiative, je ne comprends pas pourquoi tu veux que je te vexé alors que je viens juste d'arriver et que ça fait plusieurs mois qu'on ne se voit pas, mais soit. Tu remarqueras que la fois précédente, je l'avais programmée juste avant mon départ, la taquinai-je.

Elle rigola, puis répéta ma longue phrase en la ridiculisant d'une intonation infantile.

Mais avant l'hostilité, nous allâmes manger. Bien que je n'eus pas fait le trajet à pied, la route du nord-ouest pour le sud-est, ça creuse. Le temps de la route, elle me parla de l'avancée de ses projets, ou plutôt des bâtons dans les roues qu'on lui mettait.

— Je t'expliquerai correctement et calmement tout à l'heure,

d'abord on profite, me dit-elle.

Trop tard, maintenant cette pensée était au fond de mon cerveau et se muait en curiosité. Nous palabrâmes de moult sujets, comme de nos familles ou quelques anecdotes récentes. Le temps passa à une vitesse folle. Le trajet, le repas, le temps de se changer. Cette fois elle s'était habillée en mini-jupe de sport avec un short qui cachait son intimité tout en la gardant attirante, le tout accompagné d'un débardeur tenu par de fins fils blancs qui passaient par ses épaules. Ses longs cheveux volaient à chaque coup dans lesquels elle mettait toute son intensité, parfois elle poussait quelques gémissements. Ma concentration n'est pas des plus élevées, mais mon humeur, elle, se ravivait petit à petit comme à chaque fois que j'entraais en contact avec ce séraphin.

Suite à la séance de sport, nous n'avions pas compté les points, sauf pour le sobre match de fin en toute cordialité ; je ne divulguerai pas le gagnant de cette rencontre pour cause de galanterie. Enfin, épuisés, nous nous douchâmes chacun notre tour chez elle. Elle prit son rafraîchissement avant moi et sortit, enveloppée des seins aux tibias par une longue serviette rose, ainsi qu'une jaune qui enroulait ses cheveux sur le haut de sa tête telle une tour ; je crus voir une sculpture marcher. J'entraï

dans la salle de bains, mes affaires de rechange posées sur le bord de l'évier, me déshabillai, entrai dans la cabine et fis couler l'eau. Au départ fraîche, je la fis chauffer de plus en plus ; tant pis, je reporterais le jour où je commencerais les douches froides, « pour l'énergie et le mental » soi-disant. Trois coups distincts tapèrent sur la porte de la pièce. Encore en pleine ablution, je répondis :

— Oui ?

— Oui excuse-moi, j'ai oublié quelque chose, je peux entrer ?

Un peu décontenancé et amusé par la situation, je lui annonçai :

— Bien sûr Mademoiselle, pas besoin d'inventer une raison pour espionner votre invité sous la douche, allez-y.

Malgré le flou que laissait transparaître la vitre de la cabine, j'aperçus la poignée se baisser et la statue entrer. Elle ricana.

— T'es bête.

Elle jeta un œil un peu partout dans la pièce, resta une bonne quinzaine de secondes « pour chercher quelque chose » et repartit sur un air de :

— Ah non en fait il n'est pas là. Oups.

Je finis, me séchai, m'habillai, et nous voilà assis au comptoir

de son salon. Cette après-midi fut entre plusieurs services de saucisson et d'eau bien fraîche, une des meilleures que j'avais passée depuis des mois. Lorsque le crépuscule se fit remarquer, je posai une question à Laëtitia.

— Alors ton entreprise, dis-moi, qu'est-ce qu'il se passe ?

Je n'avais pas oublié sa phrase lorsque nous étions sur la route du padel. Sa mine resta triste, car juste avant nous parlions de la disparition de mon ami.

— Écoute, j'arrête. J'arrête parce que je ne m'épanouis vraiment plus, j'ai pourtant essayé et persisté. J'ai eu des bâtons dans les roues, j'ai continué, j'ai essayé de vendre à plusieurs endroits, mais, et sans me plaindre, les petits entrepreneurs comme moi se font marcher dessus sans respect. Il n'y a de la place que pour l'argent et donc les multinationales, voilà ce que j'ai compris. Et c'est partout pareil. Avec mes économies, je compte partir en montagne, pas trop isolé mais un peu. J'ai envie de reconnecter avec la nature.

Ce n'était pas la première à me dire ça ces derniers temps et c'est tant mieux, et ce ne sera pas la dernière ; elle continua :

— Le problème est qu'il me reste plus de vingt-mille euros de stock, si je le vends je pourrai louer quelque chose, tant pis pour l'achat d'un bien pour l'instant ; et m'acheter du matériel.

— Du matériel ?

— Oui, de peinture. Je peins, Louseau, j'adore ça même. Je ne dis pas être une grande peintre, mais j'aspire à évoluer, et c'est un bon défi que de commencer sans connaissance dans le milieu, ce ne sera pas la première fois.

— Mais tu es sûre ? Tu ne veux pas continuer ? Il faut s'accrocher, ce n'est pas à cause de quelques bobos qui imposent leur loi, grâce à la tyrannie psychologique de leur long temps de paix, qu'il faut baisser les bras.

— Louseau, non, ne te méprends pas, je n'abandonne pas. Je fais ce que je ressens, je n'ai plus envie, tout ce milieu ne m'intéresse plus et commence à me répulser. C'est dans l'art que je veux me diriger. J'en ai marre de tout ça, tout ce toujours plus et toujours plus vite, je veux rejoindre un peu de calme ; un calme conquérant, un calme intelligent, intuitif, instructif.

Je comprenais ce qu'elle disait. Et c'est super aussi de changer quand on le veut, et qu'on le peut ; l'important est de chercher son bonheur, pas rester où l'on est malheureux. Bon nombre de nos contemporains partent des grandes villes pour aller à la campagne en faisant le chemin inverse de leurs aînés, car l'insécurité, car l'angoisse quotidienne, car la perte de sens. La campagne devient tout de même de plus en plus comme la

ville, mais avec de la verdure. Elle reprit :

— Et pour couronner le tout, la grande marque « Pike » me poursuit en justice pour « démarche sur zone occupée », tu y crois ça ? Ils occupent partout ! Alors on ne fait rien ! Des étrangers nous prennent tout, nous humilient, sont partout et on ne peut même pas essayer de lutter ; et si on essaie ou qu'on le dénonce, c'est nous les méchants ! Incroyable ! Ils sont partout ! J'allais pas vendre mes habits dans la rue ! J'ai même pas le droit, et contrairement à d'autres, je me serais fait arrêter bien vite. Enfin c'est comme ça, me dit-elle, furibonde et désespérée à la fois.

— Les enflures. Le procès est quand ? lui demandai-je.

— Dans deux semaines, ils me réclament une somme que je n'ai pas. Comme s'ils n'en avaient pas assez. Même en étant pauvre, je n'agis pas de la sorte. Mais tu les connais, voilà, toujours plus, peu importe l'éthique.

— Écoute, ne t'inquiète pas, ça va aller d'accord ? Je vais voir ce que je peux faire, j'ai deux-trois contacts, pour le stock et pour le procès.

— Non mais je ne veux pas que tu croies que je te raconte ça pour ça, je...

— Pas du tout Laëtitia. Ça me fait plaisir, sincèrement. Et tes

peintures en fait ? Tu en as quelques-unes déjà ?

— Oui bien sûr, elles sont rangées.

Je la regardai, elle comprit dans mon regard un air de « Est-ce que je peux les voir ? ». Elle se leva prestement, ses bras se dispersaient quand elle parlait, elle avait retrouvé le sourire. Je l'entendis parler de sa chambre sous des bruits de portes, de placards, de déplacements de sac, au loin.

— Bon, comme je te l'ai dit, je n'ai pas un niveau professionnel, mais c'est ma passion. Je ne sais pas si un jour je pourrai vivre de ça mais...

Puis désormais elle entama le chemin retour, trois cadres sous les bras ; je n'arrivais pas encore à voir leur contenant. Elle continua :

— Tu imagines ? Si un jour je peux vivre de ça. Enfin je sais, il faut le talent et les connaissances mais laisse-moi rêver.

Elle déposa les trois toiles sous mes yeux, sur la table-comptoir, tout en prenant bien soin de déplacer hors de dégât les boissons. Elle s'arrêta, prit une grande respiration.

— Voilà, exprima-t-elle vivement, toute timide.

Je regardai. Puis quelques secondes après, je contemplai. Un était encadré, les deux autres sous toile. Je la questionnai :

— C'est de la pastel ?

— Oui, ces deux-là oui, et celui encadré c'est un autre type de peinture. De la peinture à l'huile.

Que serions-nous dans ce monde sans l'art ? Comment pourrions-nous continuer d'espérer, nous, les plus en contre-pensée avec notre temps, sans l'art, sans la beauté ?

— C'est magnifique sérieux.

— Ah, bah merci.

Ses pommettes lisses commencèrent à rougir.

Le premier tableau représentait une barque en premier plan, de l'eau derrière, une mer ou un océan, un ponton sur la droite dont on voyait un tiers de marches apparaître en gros plan, puis se déverser dans l'eau au lointain ; quelques lignes de pêche et deux pêcheurs, munis de débardeurs, et d'un seau d'où l'on peut apercevoir des poissons sauter ; et enfin des mouettes et des vaguelettes.

Le second tableau, en pastel, représentait une jeune femme, chapeau rond avec un ruban blanc au-dessus de celui-ci. Une femme fatale, yeux cachés par son couvre-chef, main gauche qui prolonge sa ligne fine et courbée, main droite qui attrape le chapeau par l'avant comme une cow-girl. Elle était épaules nues, robe longue noire qui collait à sa morphologie, peau blanche, blafarde, grains de beauté sur la joue gauche. Ce

tableau dégageait quelque chose de mystique, on imaginait cette femme avoir une histoire triste à raconter de manière insolente, indifférente. Entre le haut et le milieu, centrée, entourée de ce noir et blanc à nuances, sa bouche était maquillée d'un rouge à lèvres non vif, mais pas sobre non plus, assez pour ressortir et attirer l'œil, assez pour ne pas dénaturer ce tableau, donnant un côté coquette à cette femme.

Le troisième, en pastel aussi, un cheval, plus précisément une tête de cheval, était formé grâce à des lignes de couleur qui ne se touchent pas, avec un à deux centimètres d'écart. Ces lignes allaient du marron au noir, avec quelques-unes rouge-brun, jaunes ; cette tête majestueuse sur fond noir avait tout à fait sa place, comme les deux autres tableaux, dans un musée, une présentation, ou chez un acheteur.

J'étais stupéfait, je lui en fis part, elle était ravie. Je pense qu'elle devrait se lancer. Je pensai à un contact pour ça aussi. L'heure du dîner arriva, nous mangeâmes un de ses succulents plats, des quenelles avec une sauce tomate qui les recouvrait, puis du pain tout frais que je suis allé acheter à la boulangerie se trouvant « à deux pas » de chez elle ; je dirais plus une centaine et plusieurs rues, mais enfin ne soyons pas grincheux, la marche est importante dans la vie, la route, le chemin, les pas sont

importants.

Ensuite nous sommes passés à la fête du village, de la petite ville. Des centaines de personnes étaient là, bras en l'air pour danser ou pour boire ; des jeux, des karaokés, des spectacles. Plus la nuit s'annonçait, plus le monde affluait. Nous avions dû atteindre le millier de personnes réunies. Un chanteur avec une voix fatiguée enchaînait des chansons sans s'arrêter, criant dans le micro quelques interjections pour ne pas perdre le public ; et possiblement lui-même. Du style : « Allez ! Tous les mains en l'air ! » ; « Est-ce que vous êtes chaud ce soir ? » ; ou encore : « La prochaine est un slow, pour Ginette et Henry ! » Là nous reconnaissions bien le côté proximité et chaleureux du village. Des tas de couples se mirent devant la piste, les surexcités de l'électro s'en allèrent avant de subitement revenir, attirés par ce doux moment accompagné de leur compagne. Métalleux ou pas, ce n'est pas une raison pour éviter une danse en amoureux. Ou du moins en duo rapproché.

Nous étions à côté du bar qui servait en abondance, telle une libation, les demandeurs de vin et de bière, de rosé et de blanc, de pastis et de rouge, en furie sur les liquides colorés de la teinte de leurs futures régurgitations. Des jeunes, des anciens, des enfants et des adultes, tous riaient, de la machine à coups de

poing – qui « ne marche pas correctement » selon Hervé, cinquante-deux ans, vexé que son fils lui mît cent points d'avance, et lui rappelant avoir eu des ébats avec sa mère – aux deux stades de foot perpendiculaires qui entouraient la scène avec pour troisième côté le grand bar, en passant par la fosse ou la scène au centre de ce moment festif. Je regardai Laëtitia, elle me regarda. Elle sourit, puis rigola, un peu gênée de cette joute oculaire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle avec des yeux quémandeurs.

La valse se mit en marche, des couples se formaient ; je n'en avais jamais dansé.

— Mademoiselle ? M'accorderiez-vous cette danse lente ? lui dis-je en tendant ma main, puis serrant mon ventre de l'intérieur.

— Oh mais bien sûr, jeune homme, me répondit-elle en se mettant en marche avec une légèreté déconcertante.

La musique nous entraîna, j'étais maladroit, malhabile, elle s'en amusa, je la soupçonnai même d'avoir apprécié. Je plaçai alors mes mains tremblantes sur ses hanches.

— Ça va ici ? lui demandai-je comme un enfant.

Elle hocha la tête placidement sans mot dire. Je ne savais pas s'il fallait parler ou non, quelques murmures retentissaient. Nous nous étions contentés de nous contempler. Passant de la fête en

groupe, bruyante et entraînante à un moment romantique à deux, silencieux et entraînant. Nous finîmes par rentrer chez elle, elle se positionna sur le canapé, en attente de quelque chose. Je me mis devant elle. Je l'avais compris, et je vis à son regard qu'elle avait compris que j'avais compris. Tel le conteur de sa demoiselle, me voici là face à elle une nouvelle fois, lui récitant un de mes poèmes.

Espoir, es-tu là ?

Le temps est parfois beau, parfois plus sombre,
mais le climat lui continuellement oppressif.
Je transporte mes valeurs, sur mon dos, dans la pénombre,
Espoir, es-tu là, d'un avenir plus positif ?

Lorsque la pression et la répression seront de plus en plus fortes,
Lorsque le confinement individuel leur prêterait main-forte,
Lorsque les masques tomberont et leurs bras armés taperont à
nos portes,
Espoir, seras-tu là, pour que la liberté l'emporte ?

Je pense à ceux qui se sont battus.
Aux résistants, d'âme et de corps.
Je pense aux messieurs et aux dames privés de liberté à tort.
Espoir, étais-tu là, avec les abattus ?

Passé, présent, futur,
Il ne s'appelle pas, il se génère.
Si tant est qu'il se perdure,
Alors le temps réglerait la guerre.

XIV

Je me couchai en regardant le dessus, pensant aux derniers jours, dernières semaines, mois, et à aujourd'hui, ce soir ; de la solitude au duo, du drame au bonheur, de l'angoisse à la tranquillité, du stress à la quiétude, de la haine à...

Au réveil, Laëtitia était dans la salle de bains, je préparai deux cappuccinos. En regardant autour de moi, je vis en son lieu un endroit apaisant. Lorsque je me retrouve ici, avec elle, je m'emplis d'un sentiment de béatitude. Hier, avant de dormir, d'aller dans nos chambres respectives, elle m'annonça une fois de plus que sa chambre était ouverte ; une fois de plus je déclinai tacitement. Pourquoi refusais-je ainsi ? J'avais cette peur de perte de liberté, et cela était tellement ancré que je tournais le dos à celle qui m'ouvrait ses bras. Elle sortit, toute pimpante, gracile, habillée d'une robe blanche allant jusqu'aux chevilles qui lui allait à ravir. Elle fut agréablement surprise. Je lui offris son verre, elle trinqua avec moi. Puis je trinquai deux fois dans le vide, comme un mouvement de balançoire, marmonnant quelque chose d'incompréhensible, la même chose qu'Arthur voulait que je répète ; les mêmes mots que j'ai récités face à cet arbre avec la bouteille à la main, que je ne lui avais

jamais dévoilés, ou trop tard juste après sa fin.

— Je te vois souvent faire ça. Que dis-tu ? me questionna-t-elle.

— Rien, rien. – Puis je changeai de sujet avant de prendre ma première gorgée. – Je viens de passer encore une fois de belles heures avec vous, Mademoiselle.

— Mais tu dois y aller, dit-elle, agacée mais compréhensive.

— Moi je dois y aller, acquiesçai-je. Je vais revenir bientôt, je te le promets. Au pire, nous nous reverrons à ta séance au tribunal, et au mieux avant. J’ai quelques trucs à régler. Occupe-toi de laisser parler ton art, tu es douée Laëtitia.

— D’accord, je t’attends. Je suis là. Moi de mon côté, je vais chercher une maison où m’installer autre part, pour être plus paisible, plus connectée au naturel. Je me vois bien sur un transat avec un livre, pourquoi pas des animaux, ou même un hamac. Sans être totalement coupée du monde hein ! ajouta-t-elle en riant.

Après ce dernier moment de délice, je partis pour une mission, à la campagne ; mais je n’oubliai pas les personnes que je devais contacter pour Laëtitia, et je commençai ma mission professionnelle et personnelle ce jour-là : emmener des armes à une famille que René connaissait – la route serait longue – et

prendre rendez-vous pour les problèmes d'une femme que j'admire. Elle s'en sortirait sans moi, mais je voulais l'aider, je pensais que je pouvais l'aider à atteindre son but de faire de la peinture et habiter dans un endroit paisible, comme elle m'aidait à chaque visite à trouver la stabilité qui me ferait avancer et grandir.

Je passai à un point de réception, sur une aire d'autoroute, tout était là. Plusieurs heures de voiture me menèrent au centre de la France ; je n'avais rien vu de la France, aucune réelle rencontre sur ce chemin, mais j'arrivai quelques heures après. Avant de me rendre à la porte et toquer, je pris mon téléphone.

— Pourrait-on se voir ?

— Ça va ?

— Oui. Ne vous inquiétez pas, rien de grave, c'est pour parler de quelque chose simplement.

— Oui bien sûr, je serai là.

Dans deux jours, parfait.

Je fus content de la tenue de ce rendez-vous, je ne savais pas si le second protagoniste était bien ici ou en voyage. Je sortis de ma petite voiture bleue, vêtu d'une veste longue grise, de gants noirs pour le froid et le travail, mains dans les poches, chaussures épaisses entre la paire de sport et de ville, en

direction de la maison. J'étais invité pour le déjeuner à quatorze heures, tardif mais appétissant. Sur la route, un contrôle avait été effectué, voilà une carte en moins, il ne m'en restait plus que deux. Les passeports partaient vite avant aussi, mais je pouvais m'en procurer en abondance. Heureusement que je ne prends plus le train, pensai-je.

La famille m'invita à dîner après que j'avais donné discrètement au grand-père, ou du moins à l'abri des regards sûrement avertis, nombre de munitions allant de pair avec ce charismatique Taurus ST12 noir intégral, et cet imposant Winchester SXP Xtrem couleur crème et noir, ou bien un Sig Sauer P212 manche couleur bois, ou encore une HK416 noir mâât et quelques grenades ; deux fusils à pompes, une arme de poing et une mitraillette ainsi que quelques objets explosifs. Je ne sais pour quelle fête cette artillerie est prévue mais il n'y a pas à chipoter, l'ancien a du goût.

Sous ce lourd et consistant goûteux gratin de ravioles, où les pâtes sont jointes gratinées avec du bleu, la petite famille me raconta quelques péripéties. Les environs n'étaient plus sûrs, je comprenais mieux le pourquoi de cet armement. Pour ce à quoi cela devrait servir : la défense. Une longue tirade de ses enfants survint sur les voisins et alentours, du mari cocu trompant sa

femme à la grand-mère fanatique de jeux d'argent en passant par l'alcoolique qui sonne aux portes la nuit, ou des gosses se ratatinant sur les trottoirs en s'essayant au BMX, aux rollers ou au skate tant bien que mal, car il n'y pas de skate-park. Nous étions dans un village. Vous savez, ce genre de village que vous voyez sur la route et où vous ne vous arrêtez jamais, rempli de ses petits secrets, lorsque vous voyez, dans une plaine, dans une montagne, proche ou loin, plusieurs dizaines de maisons toutes harmonieuses, et qu'il est possible, avec une vue surélevée ou assez lointaine, d'apercevoir l'entièreté de ce petit village magnifique, son château, son église. Un petit à table me dit :

— Tu sais, mon village est vide parce que... parce que... parce que y a personne. S'il y avait plus de monde, on ferait des fêtes et des activités et plein de trucs chouettes qui amèneraient de la vie. C'est dommage quand même, j'ai l'impression d'être entouré de vide en plein où l'on a commencé la vie.

— Oui, beaucoup se pensent au-dessus des villageois, plus intelligents car ils croisent plus de monde, que les rues et les bâtiments y sont plus grands ; comme s'ils y étaient pour la plupart pour quelques chose, et comme si cela avait un rapport avec la grandeur. Se pensant plus « écolo », plus pauvres, plus débrouillards et en même temps plus « progressistes », plus

riches, plus cultivés. Plus au courant du courant que les habitants qui côtoient les rivières, répondis-je à ce jeune enfant blond, cheveux en crête et yeux bleus perçants.

— Oh vous savez, lorsque l'on se sent supérieur aux autres, c'est souvent car l'on n'arrive plus à lever la tête. Il n'est plus possible d'admirer la grandeur de l'autre, du monde, car la tête est trop lourde, trop grosse, donc trop dure à lever, dit le vieillard sans une quelconque acrimonie avec l'expérience qui pétillait aux yeux.

— Il faut essayer de comprendre, c'est terrible de juger des gens sans les comprendre. C'est vrai qu'on n'est pas vraiment très avancé, surtout sur les mentalités si on se compare à ceux des villes, ajouta la femme de son fils d'un ton aisé et avide de montrer son « élévation intellectuelle », sa « modeste supériorité », sa bien-pensance.

— Oui mais merde, on peut plus rien dire, on peut plus rien faire, répondit désespérément son mari en levant doucement les poings et les reposant tout aussi placidement pour ne point choquer l'assemblée.

Je m'interposai :

— Est-on obligé d'acquiescer tout ce que l'on comprend ?

— Parfois les paroles les plus sages sont celles que l'on

pense les plus terribles, ajouta l'ancien.

Une adolescente reprit de bon cœur avec sa mère :

— De toute façon ici personne n'est assez fort pour se déconstruire.

Que vouliez-vous répondre, mis à part cette réponse précise, au bon endroit et au bon moment, du gentil patriarche s'armant pour défendre les siens :

— Alors c'est que tu n'es pas allée encore assez loin dans ta réflexion, dans la vie.

— Dis-moi, répondit-elle d'un ton méprisant et désintéressé.

— Ça ne sert à rien.

— Pourquoi ! s'écria-t-elle en haussant la voix.

— Je pourrais te dire tous les mots de la Terre, cela n'égalerait jamais ton expérience de vie. Il faut laisser le temps au temps.

Lui garda son calme, comme s'il savait que c'était peine perdue.

Nous finîmes ce repas sur quelques relents d'amertume pour certains et quelques désolations pour d'autres. Ces situations ne m'étaient pas étrangères, nombreux étaient les contemporains à imposer leurs idées, et aujourd'hui il y avait une grande ligne de funambule sur laquelle il ne fallait jamais glisser ou descendre,

s'affinant d'année en année. La question était : jusqu'à quand ce fil tendu tiendrait-il ? Viendra un temps où l'épaisseur sera trop courte pour supporter le poids de la pensée des Hommes. Une phrase me revint en tête : « Les tyrans, vicieux en temps de paix forcée, agissent toujours pour “notre bien”. Soit ils sont très bons, soit ils sont très mauvais ; quoique l'un n'empêche pas l'autre. ». Après cette hospitalité, je les remerciai tous cordialement, hochai la tête comme un encouragement en direction de l'ancien, puis avant de partir, l'enfant me dit :

— Chez moi ce n'est pas assez vivant, pourtant il y a plein d'animaux tout beaux ici. Je comprends pas les grands. C'est pas ça la nature ? Je me suis dit une fois...que... que peut-être on peut pas parler avec les animaux parce qu'ils savent tout, en fait ils nous guident mais sans tout nous dire, ahah.

— Qui sait ? Prends soin de toi petit, lui dis-je en souriant.

Je saluai la famille et repris ma route. Ce jeune avait l'air perturbé de la situation, des influences extérieures aussi bien publiques que privées. Mais il avait l'ancien avec lui, ça irait ; cet enfant fait et fera partie de ceux que l'on n'écouterà pas vraiment, ou plutôt vraiment pas.

Je me dirigeai vers Grenoble désormais, pour voir ce que je pourrais faire pour Laëtitia. Comme dirait un certain

Marc Aurèle, « les obstacles sur le chemin deviennent le chemin », et son chemin se parsème d'embûches comme tous, il faut savoir les utiliser pour construire quelque chose.

Me voici ici, de retour ; les cris, l'odeur de la bière, la foule. Le contraire de mes derniers jours passé dans un hôtel seul dans le calme en buvant de l'eau. Mon sourire se dessina, le plus dur est de mettre un pied dehors, ensuite on peut profiter, du calme comme du bruit. Je pris le même chemin, le même ascenseur, la même loge, regardant quelques croupes distinguées au passage, en tout bien tout honneur. J'avais rendez-vous ce soir au stade des Alpes à Grenoble, avec Mohamed. Comme la dernière fois, en entrant dans la loge, Michel me prit dans les bras – « Oh petit jeune ! » – et comme ma dernière fois, nous nous désolâmes de la perte d'un proche. « Désolé pour ton ami. Je l'ai vu fin d'année dernière encore, il avait pas son putain de cancer... si jeune... » Il était surpris, puis je lui expliquai la raison de ma venue, Mohamed lui avait annoncé notre rencontre pour réserver les places. Il était assis dans les gradins, je me joignis à lui.

— Alors comment vas-tu ? lui demandai-je.

— Mieux depuis que ma fille est acceptée, elle le mérite tu sais. Merci infiniment.

— Je sais, j’ai vu ses résultats. Ils m’ont parlé d’elle, elle est prometteuse. Avec plaisir.

Nous parlâmes, j’avais été chanceux, il venait tout juste de rentrer d’un voyage dans son pays d’origine. Il dit avoir vécu un des plus beaux moments de sa vie. Toute sa famille était avec lui, il les avait invités à venir quelques jours pour voir ça, ses grands-parents tombèrent dans ses bras, ses parents, sa tante, sa fille pleuraient de joie mais surtout de fierté, d’un ensemble de sentiments environnant, englobant la réaction de la population locale : la première salle de classe de l’histoire du village venait d’ouvrir.

« L’école est en travaux, mais les premiers cours sont donnés. Et dans les règles de l’art. Dans les règles sanitaires, de sécurité et tout hein ! » me dit-il tout fier. Il faisait des allées et venues plus souvent désormais. Son ami empruntait le même chemin. Il vint à me demander pourquoi j’ai voulu cette rencontre. Tout d’abord je l’ai félicité sincèrement. Puis je lui expliquai pour Laëtitia, que c’était important pour moi, qu’il pourrait peut-être faire quelque chose de tout ce textile. À peine la phrase fut-elle terminée qu’il accepta, sans un doute, comme une évidence. Une main en lave une autre. Ce à quoi ma grand-mère aurait ajouté : « Et avec les deux se lave la figure. » Adage d’anciens sûrement.

Mohamed me parla de la paperasse à effectuer. Je n'ai jamais eu la patience avec tous ces papiers administratifs. Il vit mon air las et me dit :

— Je te fais un mail, tu l'envoies à ta copine, puis tu me transmets sa réponse.

Nous nous serrâmes la main, puis regardâmes le spectacle sportif. Un ballon ovale, volant de main en main ; deux lignes face à face, une qui doit percer l'autre. Comment ne pas exulter la foule, entre le score, la compétition, les chants, les joueurs de tambour qui tapent comme des bourrins sur leurs instruments, et les intérimaires en costume de poulet ou autre animal payé pour foutre le feu sans flammes ? Loin de toute harangue bien-pensante, près de la fin du verre de 1664 ou d'Heineken. Suite à cette rencontre, sportive en spectateur et amicale en acteur, je finis la soirée chez ma mère. Nous palabrâmes, puis nous reposâmes devant des films ; elle aimait bien Laëtitia, depuis le temps que je lui en parlais ; elles prenaient des nouvelles réciproquement. Je m'endormis ce soir-là dans ma chambre de jeunesse, entre le papier peint toujours inchangé depuis le berceau et les souvenirs restés chauds et accessibles.

Je me dévêtis de ma longue veste, la pliai, et la posai sur le

côté passager. Après un réveil tardif, je restai oisif l'après-midi avant de me raser la barbe, de me préparer pour mon rendez-vous de fin d'après-midi. Une fois fin prêt, je pris la Clio 2 bleue pour arpenter les routes graveleuses qui se succédèrent à l'autoroute lisse afin d'accéder aux montagnes enneigées. Je devais me rendre aux alentours de Lans-en-Vercors, Villard-de-Lans (près de Grenoble). Après des dizaines de minutes de virages interminables, et d'une vue de plus en plus panoramique, j'arrivai sur un parking en bas des pistes, à « La côte 2000 ». Le chemin n'est pas fini, Manon m'a fait prendre le télécabine pour monter aux pistes et accéder au restaurant où elle voulait manger. Après une attente dans une queue qui se dispersait, entre ceux qui attendaient au cas où, mais finalement leurs proches avaient réussi à prendre leurs tickets dans une borne automatique avant eux, celui qui se rendait compte que c'était sa femme qui avait l'argent, ou encore celle qui avait oublié son fils dans la boutique qui vend les chaussures de ski et les skis, à côté du Décathlon et d'un bar très fréquenté, je pris mon billet auprès d'une jeune blonde plutôt mignonne qui m'indiqua où se trouvait le téléski que je devais prendre, me voyant perdu.

Je tombai pile au moment du dernier embarquement d'un

groupe d'enfants en école de ski. On me fit monter avec cinq d'entre eux, sept ans tout au plus. Le calme absolu. La bulle était vitrée, donnant sur les pistes artificiellement créées, car la neige n'était pas tombée. Avant elle ne se faisait pas prier, mais depuis quelques années, les pistes sont tracées comme au pinceau par des canons à neige, entourées de terre et de verdure. Arrivé là-haut, je la vis, emmitouflée dans une grosse doudoune, un bonnet noir et une combinaison à fleurs roses de même couleur que ses skis et ses chaussures, visible comme un grand chêne au milieu des oliviers. Les montagnes au loin, ce décor magnifique... de mes yeux, je voyais un tableau, un dessin naturel.

Nous nous embrassâmes cordialement, étions heureux de nous revoir, et allâmes en direction de ce restaurant self-service. Avec nos burgers et de mon côté du fromage, du sien un fromage blanc, nous nous souhaitâmes un bon appétit. Elle m'expliqua sa venue ici, car j'étais surpris, lorsque je lui avais envoyé un message pour la voir dès que possible, de son emplacement. Elle a amené avec ses parents sa petite sœur de dix ans pour la première fois au ski. Manon me raconta que dans son enfance, tout était recouvert de neige. Voir les pistes sous assistance respiratoire l'a peinée, était-ce dû à un réchauffement

climatique ? À une météo capricieuse ? À un cycle temporel ? Elle ne savait pas vraiment quoi croire, quoi penser. Elle me demande mon avis, je lui répondis :

— Tu sais, j’ai un avis sur nos contemporains. Ils essaient tous de lire entre les lignes alors qu’ils ne lisent même plus ce qui est écrit noir sur blanc.

Arrivant tous deux au dessert, je lui parlai de Laëtitia et de son affaire. Manon, en tant qu’avocate pour les affaires d’entreprise, me confirma qu’elle connaissait ce domaine parfaitement. Elle me dit que les gros essaient souvent de piétiner les petits comme ça, mais pas les trop petits pour ne pas être mal vus. Dans ce cas-là, si Laëtitia s’entourait bien, elle pourrait s’en sortir. Je lui proposai de travailler dessus et avec gentillesse elle accepta.

— Ça sera dur en moins de deux semaines, mais je vais me mettre à fond sur le dossier.

Encore une histoire de paperasse. Elle vit la hantise exhaler de mes yeux, elle reprit :

— Ne t’inquiète pas, elle doit avoir un dossier, donne-moi son mail, je m’arrangerai avec elle.

Je la remerciai, lui disant que c’était important, que c’était injuste, comme si je défendais ma paroisse. Je défendis ma

paroisse.

— Alors c'est elle ? me dit-elle d'un ton détendu.

— De quoi parles-tu ?

— Tu sais très bien de quoi je parle.

Je savais très bien de quoi elle parlait ; je le savais de plus en plus. Nous décidâmes de finir l'après-midi en cette nuit presque tombée, crépuscule finissant, au pied des pistes, dans les bars fréquentés. En passant, nous vîmes ses parents ainsi que sa petite sœur qui s'apprêtaient à rendre les skis au magasin ; je les invitais, ils dirent devoir rentrer à l'hôtel préparer leurs affaires. Nous voilà au chaud, sur un canapé, Manon enleva ses gants, nous commandâmes deux vins chauds. En ce qui me concerne, je goûtai pour la première fois.

— C'est quoi exactement le vin chaud ?

— Attends, tu plaisantes là ! Trente ans et tu connais pas ça ? s'exclama-t-elle en contrôlant la puissance de sa voix pour ne pas avertir tout le quartier de ma honteuse déclaration, que dis-je, mon péché.

— Bientôt trente ans, pas encore.

— Vin chaud, rondelle d'orange, soupçon de cannelle, dit un ancien assis à la table voisine, crâne rasé, début de barbe blanche et noire accordée tel un piano, aux airs militaires,

volontaires, solitaires – en lâchant un ricanement, cela va de soi.

Mon téléphone sonna, c'était René. Je lui avais envoyé les photos des tableaux de Laëtitia. « Magnifique ! » a-t-il dit. Il dit qu'il peut faire rencontrer à Laëtitia quelqu'un qui expose des peintres à Rennes. Je lui répondis que c'était formidable et que je lui en parlerais.

— Tu vois les oiseaux, Luzzo ? me dit une jolie voix après sa première gorgée de vin chaud.

— Oui, je les vois.

— Ils sont sublimes, si libres, si indépendants, si forts, si organisés. J'aimerais être un oiseau, un de ceux qui ne sont pas seuls, mais qui n'ont plus toutes ces règles humaines. – Elle sursauta puis me dit : Toi ! Donne-moi un conseil !

— Moi ? Je crois que je suis mal placé pour donner des conseils.

— Si, s'il te plaît. Tu es un de ces oiseaux à mes yeux. Ce qui te passe par la tête, là comme ça. Un que tu aimerais donner à une amie.

Je réfléchis quelques instants, pris un trait de vin chaud, regardant ce liquide rouge après l'avoir reposé ; puis je la regardai, elle.

— Si tu veux un vrai conseil : ne te sou mets pas à ceux qui

t'obligent.

XV

Me voilà rassuré, Laëtitia aussi : je la mis en contact avec Manon, et toutes les deux se parlèrent des jours durant pour établir une stratégie ; puis les dossiers pour le rachat de son textile furent bouclés. Plus d'une semaine était passée après mon entrevue avec Manon. Trois jours avant le procès, tous étions tendus car rude était la tâche. Lorsque l'on n'a pas l'argent, il faut avoir le cœur accroché.

Je me trouvais actuellement dans une chambre haussmannienne, propre, rangée, je passerais la nuit ici, entouré d'un canapé vert en compagnie de son fauteuil, tous deux vêtus de boutons dorés cousus main, avec la table en verre entre les deux. Des tableaux de chasseurs et de pêcheurs décoraient la pièce. Un lit d'un mètre quatre-vingts de largeur, deux de longueur, coussins carrés et couettes, vert assorti, où tombaient sur les côtés des fils de laine jaune ; deux lampes de chevet à lumière auréoline, posées sur les petits meubles qui collaient le lit à hauteur de coussin ; un paquet de mouchoirs, et un gigantesque tapis prenant tout le centre de la pièce, vert foncé au motif de losange jaune doré. Il était vingt heures cinquante à l'horloge quand on toqua à ma porte.

— Entrez ! déclarai-je.

— Monsieur de Bleuâret, vous pouvez y aller.

— D'accord, j'arrive Madame.

C'était la maîtresse de maison, enfin plutôt de château. Une famille riche de l'est de la France, vers Angers, m'avait invité à jouer du piano pour la soirée. Une connaissance à qui j'ai rendu service m'a conseillé. C'est la première fois que je joue devant un public. Mes mains tremblent, mes doigts convulsent, j'espère qu'ils n'emporteront pas les touches avec eux.

Je traversai la salle, habillé d'une redingote en laine rouge, pantalon noir, ceinture noire, chaussures de ville noires. Après application de la cire sur mes cheveux, je pris le pas pour me rendre à la salle commune ; rituel accompagné de quelques giclées de parfum, si possible avant chaque sortie. Un immense couloir me séparait de cette dernière. Je passai devant des escaliers en colimaçon qui menaient sûrement aux appartements privés. Je rentrai dans cette vaste ronde, grandes portes toujours ouvertes, et m'avançai jusqu'au piano à queue d'un noir scintillant, comme si quelqu'un l'avait lustré une heure auparavant.

Les invités ne me remarquèrent guère, seulement des yeux curieux d'une nouvelle arrivée sous cette coupole. Ils étaient à

table, plus d'une centaine de convives ; ce n'était pas un piano-bar comme j'espérais en faire un jour, mais un concert, ce qui m'exultait tout autant. Un bar était à disposition des invités, il prenait un angle entier, sur plusieurs mètres avec trois serveurs. La dame qui organisait se leva, une coupe de champagne frétilant à la main, un couteau dans l'autre, et fit résonner le verre d'un coup d'acier. Les discussions passèrent aux chuchotements, puis aux murmures, pour arriva au silence.

— Je vous en prie, dit-elle en battant le verre. Je vous en prie ! Mes chers convives, nous voici ici réunis pour passer une soirée mielleuse, un moment de rencontres, mais aussi les résultats pharamineux de ma fille à son examen du baccalauréat.

Tout ce beau monde se mit à applaudir en gloussant, laissant échapper quelques messes basses peu catholiques. Une mère fière, cela rend heureux autant que jaloux. Sa fille avait une allure désinvolte, tête penchée sur son téléphone, comme hypnotisée par ce qui en sortait, et qui, soit dit en passant, sortirait de sa tête quelques heures après. Vêtue d'un short court, dont la finition était effilée comme s'il ne restait que la déchirure d'un pantalon plus grand, et d'un soutien-gorge rouge sombre contrastant avec son rouge à lèvres vif.

— Pour inaugurer la soirée, voici Auguste de Bleuâret.

Elle me pointa du doigt, les regards de ses invités suivirent son élan, se retournèrent dans ma direction. J'avancai d'un pas assuré, mimant de ma bouche une sorte de salutation en secouant la tête à gauche à droite. Assis, accompagné de deux autres filles, je remarquai ce qui se démarquait de ma vue : une femme, une élégance. Mais je devais me concentrer.

J'arrivai au piano posé sur le sol, entouré de toutes ces tables, au centre. Je reculai le siège pour faire passer mes jambes et le ramenai pour m'asseoir. Mes mains flirtèrent doucement, respectueusement, avec les blanches et les noires, en les effleurant simplement sans les presser, sans que ne sorte de son. Plus un bruit, les yeux et les oreilles décontractés mais concentrés pour tous, à l'écoute. Aucune indication, seulement mon instinct, la chaleur de la pièce, l'attente de ces gens. Alors mon cœur donna le *la*. Le premier *la* d'une mélodie. Je jouai le *Mariage d'amour* de Chopin, puis quelques autres avant de finir sur une valse. Cela me rappela ma première valse avec Laëtitia.

« M'accorderiez-vous cette danse lente ? » Mon corps se balança au rythme de la musique que mon corps produisait. Quelques notes suffirent pour que les cavaliers invitassent leurs cavalières, ou bien que les cavalières invitassent tacitement leurs cavaliers. Un couple s'était levé : un grand blond, cheveux

courts, les mains autour de la taille d'une jeune demoiselle aux cheveux de feu. Puis un autre, puis nous arrivâmes à la dizaine, et le morceau se vit accompagné d'une soixantaine de personnes se laissant emporter dans un instant qu'ils n'oublieraient jamais.

À la dernière note, la fin de son son, je levai mes mains brusquement à une dizaine de centimètres au-dessus des touches. Tout en s'asseyant pour les danseurs, en osmose, le public comprit et leva ses mains brusquement aussi, pour les entrechoquer, laissant retentir des applaudissements. Un merveilleux moment. Un tableau de pastel qui pourrait être accroché à l'un de ces longs couloirs, comme à n'importe quel mur de n'importe quel homme qui le comprendrait.

Sagace, j'avais les yeux rivés vers cette fleurissante inconnue, vêtue d'une robe azur large, simple, qui s'accrochait à sa taille et laissait de la place pour ses jambes, et que j'imaginai sans, l'espace d'un instant. Elle me rendit ce regard, souriante, dessinant un « bravo » de ses lèvres fines et naturelles. Un cri irrita mon oreille, s'ensuivirent des étonnements étouffés. Des gens surpris qui ne voulaient pas faire de bruit. Mon regard alors chercha l'anomalie, était-ce de la peur ? Pourquoi pensais-je à la peur en premier instinct ? Ce n'était pas cela. La raison de ces sourires, que je distinguai la seconde d'après, était le genou à

terre du grand blond face à sa dulcinée. Elle dit oui. La salle une fois de plus applaudit, l'ambiance était au bonheur, et cela fait du bien.

— Pathétique ! On est en quelle année pour encore faire ce genre de trucs de vieux déplacé ? J'aurais préféré que ce soit la fille qui fasse la demande à ce ringard. De toute façon le mariage c'est démodé...

— Calme-toi ma chérie. Le bar est toujours ouvert, Dieu soit loué, vous pouvez y faire un tour ; d'ailleurs moi j'y vais de ce pas. La fête peut reprendre ! annonça l'organisatrice, lançant un regard aux musiciens qui accompagneraient la soirée désormais dans une ambiance jazz.

Puis elle alla rapidement au bar commander à boire. L'abeille va butiner à la ruche ; je répète, l'abeille va butiner à la ruche.

En plus de ses fiançailles, cet homme a réalisé l'exploit de faire décrocher cette fille de son monde parasite qui lui mange le cerveau l'espace de quelques instants. Une pensée me vint : que ce soit d'amitié, de respect ou d'amour, la faiblesse d'un homme qui se met à genoux devant tout le monde est la même que celle de celui qui n'arrive à se mettre à genoux devant personne.

Au bar, la splendide dame était suspendue le temps de la

prise de commande. Les serveurs affairés, je pris ma chance et me plaçai à côté d'elle. Arthur serait fier de moi, pensai-je d'un air nostalgique, triste et amusé. Je la saluai, elle me salua.

— C'était très agréable, vous m'avez bercée, dit-elle d'une voix douce.

— Je vous remercie, vous avez déjà commandé ?

— Non, j'attends sagement mon tour.

— Peut-être pouvons-nous boire un verre si vous le voulez bien ?

Ses deux amies étaient déjà servies, nous nous tournâmes vers elles, une petite bien en chair, et une grande élancée. Elles rigolèrent, comprirent, et firent des signes de pouce levé comme pour dire à leur copine : « Vas-y, t'inquiète pas. » La dame me regarda, nous nous tournâmes vers le bar, elle passa sa main dans une mèche de cheveux châtons, la ramenant par-dessus son oreille, puis me dit :

— Enchantée, Juliette.

— Enchanté, Auguste. J'aime bien cet air, vous aimez le jazz ?

— J'adore ça.

Puis nous commençâmes les présentations, elle reparla, fascinée, du piano qu'elle avait apprécié. Elle devait avoir une

quarantaine d'années, une quarantaine magnifique et bien portée.

— Que voulez-vous boire ? demandai-je à Juliette, intéressé par elle tel un Roméo.

— Un verre de blanc m'a l'air d'être de situation.

— Je ne bois pas d'alcool.

— Vous ne buvez jamais d'alcool ?

— Eh bien, apparemment il ne faut pas dire « fontaine, je ne boirai jamais de ton liquide », mais c'est vrai que rares sont les libations en ce moment.

Elle laissa échapper un rire timide. Le serveur arriva, je lui indiquai la commande :

— Deux verres de blanc, s'il vous plaît.

Je pris un verre de blanc pour l'accompagner ; ce soir serait ainsi, un autre j'aurais pu me cantonner à mon verre d'eau, question d'humeur. La commande arriva, nous allâmes trinquer avec ses amies. Les présentations faites, elles taquinèrent « la cougar » et le « jeune pianiste ». Elles décidèrent de partir.

— On vous attend à la maison ? lançai-je à leur départ, naïvement inoffensif.

— Je suis une femme libre, je fais comme bon me semble, déclara la grande, la quarantaine passée aussi.

— Avez-vous un fiancé, un petit copain ?

— Je... je suis une femme libre, répondit-elle, un peu gênée.

Elles partirent. Juliette m'expliqua sa présence ici, elle avait été maîtresse des écoles, comme ses deux amies. Et comme elles, elle en avait désormais une bien piètre opinion, de l'école. C'était « une dégringolade constante et impressionnante », avait dit la grande dans sa combinaison jaune et noir ; elle devait bien plaire à la maîtresse de cérémonie. « Le niveau baisse depuis des dizaines d'années, mais il faut avouer que la dernière dizaine, les dernières années sont terrifiantes », avait affirmé la seconde, plus ancienne, en ajoutant : « On ne peut rien faire, notre métier ne donne plus envie et je comprends, et tous ces gouvernements laissent faire, voire empirent la situation. Ne pas aider la jeunesse à grandir, à se cultiver, à se trouver. Les laisser se débrouiller seuls sans les guider réellement. Devoir les voir se ruiner et ne pouvoir rien faire. Encourager leur décadence. C'est presque criminel. » Sans parler des « immenses problèmes de concentration ».

Je leur parlai du fait que je trouvais cela dommage de ne pas pouvoir faire des cours le matin, et des découvertes d'activités l'après-midi ; ou moitié découverte et moitié suivi s'ils choisissaient une activité qu'ils avaient découverte, ou bien

toute l'après-midi découverte s'ils n'avaient pas trouvé ; ou du moins réfléchir à quelque chose comme ça, au lieu de bourrer le crâne des enfants et ados toute la journée, où ils ne retiennent pas plus qu'une journée passée sur les réseaux virtuels. Elles adoreraient que ça se passe ainsi, et beaucoup d'autres aussi d'après leurs dires, mais rien ne bouge. Juliette n'a pas supporté. Elle est partie il y a de cela plusieurs années. Il est trop tard pour elle, comme pour beaucoup d'autres choses ; et elle en est peinée. Elle est devenue marchande de biens.

— J'achète des biens immobiliers en mauvais état, les rénove, et les revends.

Nous passâmes une agréable soirée, avec en fond une trompette, ou encore un saxophone. Les invités se sont mis à table. Je n'avais pas très faim. Elle non plus. Ses regards se fixèrent de plus en plus sur mes yeux et mes lèvres. Sa fine bouche dessinée par la nature m'attira. Elle me parla de sa famille, de l'anniversaire d'une de ses nièces, de son travail. Elle me questionna ; je lui parlai de ma famille, de l'écriture. Nous fusillâmes du regard les invités, se moquant légèrement et gentiment de qui avait la malchance de ne pas passer inaperçu au scanner oculaire. Elle riait, plusieurs fois ; et à chaque rictus, des pommettes se dévoilaient.

— Ça doit être fou de dormir dans un endroit pareil, proclama-t-elle.

— Oui, mais seul, cela doit être triste, lui rétorquai-je.

— Bien sûr, l'argent ne fait pas tout. Enfin, si c'est avec un bel homme comme vous, tout s'arrange.

Je trouvai ça drôle et craquant, elle mit sa main devant sa bouche comme lorsqu'on dit quelque chose d'osé. Je lui annonçai que ce soir j'avais une chambre et que si elle le souhaitait, elle pourrait se joindre à moi, pour essayer.

— Je suis désolé, j'espère ne pas vous avoir mis mal à l'aise. Je dormirai sur le canapé bien entendu, m'empressai-je de compléter.

— Étrangement pas du tout. Vous avez l'art et la manière, jeune homme. Je ne suis pas du tout de ce style, mais pour une fois, une petite folie. Et ne vous inquiétez pas pour le canapé, nous sommes des adultes.

Elle termina sa phrase sur un clin d'œil qui avait tout de sensuel. Nous nous dirigeâmes vers la chambre. En ouvrant la porte, au premier pas qui passa le cadran, elle empoigna ma veste, me regarda dans les yeux, puis m'embrassa. Une première fois délicatement, une deuxième, tandis que je refermais la porte derrière nous, plus fougueusement en ôtant ma veste et en

ouvrant les premiers boutons de ma chemise blanche.

— Je ne suis pas comme ça normalement. C'est la première fois que ça m'arrive, je vous le jure, me dit-elle d'une voix essoufflée, haletante, excitée.

Je refermai les portes à clé, pivotai, me plaçant face au lit, et la vis assise sur le bord, tout au fond les coussins verts à fils jaunes pour arrière-plan. Elle était en train d'enlever ses talons.

— Ne les enlevez pas, lui ordonnai-je d'un ton calme et apaisé.

Elle me regarda d'un air surpris et toujours passionné.

— D'accord, répondit-elle simplement, d'une voix basse et quémandeuse.

— Vous menez la danse jusqu'à ce qu'elle commence, Madame.

— Je suis à vous, Monsieur.

Les fils dorés ne restèrent pas statiques ce soir-là, décidant de valser eux aussi. Le réveil fut tôt ; Juliette dans mes bras, ses longs cheveux ruisselaient sur ma poitrine. Nous nous douchâmes et nous habillâmes trente minutes après que nos paupières se sont levées ; le temps de se réveiller, de s'encourager pour la journée va-t-on dire. Elle était belle, une vraie dame, sa combinaison bleu marine allait de pair avec la

veste fine posée sur ses épaules. Elle retourna à ses affaires et moi aux miennes. Elle me demanda mes réseaux pour me contacter, je lui dis que je n'en avais pas ; je ne suis pas réseaux sociaux virtuels, plus. Il était mieux de ne plus se contacter, auparavant je l'aurais sûrement gardée en contact, elle est respectueuse et respectable de ce que j'ai vu, mais une autre femme me trotte dans la tête. Je ne peux pas faire ça. Elle comprit, nous reprîmes chacun notre chemin.

Ma voiture fait un drôle de bruit, qui ne me fait pas rire du tout. J'ai l'impression de conduire un engin de chantier tellement le bruit qui semble parvenir du capot est bruyant. Les mises à niveau sont faites, les pneus bien pressurisés ; soit. Je décide de rentrer dans un appartement pour les quarante-huit prochaines heures avant le rendez-vous au procès. Les filles m'ont dit que ça avance bien. Cet appartement d'une quarantaine de mètres carrés avait de spécial le fait d'être à côté d'une gare, et du côté de l'entrée de l'immeuble, un point central où tous les bus passaient. Le côté gare était visible par une vitre dans la pièce principale, cuisine-salon. Vitre située à la même hauteur que les rails qui passaient juste devant à deux ou trois mètres tout au plus ; double-vitrage je vous rassure. Deux jours

qui, je pense, me serviront de réflexion, de retraite. Lorsque je reste plusieurs mois aussi, j'essaie de ne pas me mettre trop de pression sur l'écriture, vient ce qui vient et même si ce n'est rien. Enfin c'est ce que je dis. Une chose est sûre, je continue mon sport. Cette fois ce sera deux cents, et ensuite trois cents pompes par jour. Ce sentiment d'accomplissement personnel à chaque fin de séance est une bonne onde. C'est parfait, pour l'effort et le résultat, et pour le mental et le physique. Pompe après pompe, série après série, jour après jour. Comme pour plein d'autres choses. La nourriture n'est point mon fort, je dirais même ma faiblesse ; entre les horaires des repas qui peuvent varier et même sauter, les quantités aussi. Je n'aime pas faire la cuisine, je me nourris de tout et parfois de rien.

Après cette pause, le grand jour arriva. Direction le sud au volant de ma petite voiture bleue, qui était désormais extravagante par son envie de faire les gros bras, ou plutôt le gros moteur. L'heure était matinale, c'est bon signe selon Manon pour ce type d'affaires. Ils préfèrent, selon elle, mettre les grosses affaires l'après-midi. La séance peut durer une bonne heure. Ce qui me rassura, je pensais que cela prendrait beaucoup de temps pour l'accabler, ou très peu car nous ne serions pas écoutés. Les êtres humains ont une propension pour penser

toujours au pire ; et même dans les deux sens !

XVI

— Bien ! La séance peut commencer !

De sa voix portante est aiguë, la juge principale ouvrit le bal. À gauche, trois avocats venus les mains vides. La salle était presque inoccupée. Une greffière accompagnée de son stagiaire face à nous, un procureur et la juge. C'était une petite affaire, embêtante pour Laëtitia qui, elle, risquait gros. Mais d'antienne pour la grosse entreprise qui cherchait à arrondir ses comptes à coups d'attaque sur de modestes commerçants. Devant moi, Laëtitia et Manon. Laëtitia était vêtue d'un pull à col roulé bleu foncé, lunettes rondes au cadran de la même couleur qui lui donnait un certain charme ; tous comme ses longs cheveux bruns qu'elle avait bouclés légèrement, puis son pantalon à sa taille laissait apercevoir sa beauté callipyge. Manon, elle, avait un haut noir ajusté avec des manches en tulles à petits pois blancs, plus spacieuses ; un jean noir moulant et des bottines assorties avec des talons recouvrant toute la semelle de cinq centimètres.

J'avais mis une chemise blanche ; veste longue portée sur mon bras, pantalon et chaussures marron. Les avocats attaquèrent à coups de mots sans réelle conviction : « honteux »,

disait l'un, « scandaleux », disait l'autre ; « j'ai un cours de golf dans une heure trente », disait le troisième à ses condisciples, assez fort pour laisser paraître sa grandeur et son manque d'intérêt. Vint l'intervention de Manon.

— Pourquoi ne défendez-vous toujours que les plus riches et les plus pauvres, laissant ceux qui s'arrachent les poils le seul choix de souffrir en silence ? Ma cliente a travaillé dur pour en arriver là, ce qu'elle demande simplement c'est une retraite de son entreprise, décente. Elle ne demande rien à personne, les techniques commerciales n'ont rien à voir. C'est nous qui devrions porter plainte pour diffamation et harcèlement ! Pendant que le patron de cette entreprise s'engraisse les doigts d'argent, nous voulons mettre à terre une classe moyenne qui a redoublé d'efforts pour essayer de se faire une place dans un monde contrôlé par l'argent. La seule chose que nous demandons est un retrait de son activité, sans poursuites qui n'ont pas lieu d'être.

Voilà où nous en sommes. Des entreprises sans chaleur ni objectif, aucune nature autour. Aucun projet glorifiant, juste générer de l'argent. Seulement de la surproduction pour la surconsommation. Seulement du surplus pour que les consommateurs consomment plus et ne confectionnent plus.

Présentes partout, aujourd'hui les marques nous marquent au fer rouge ; elles nous font devenir consommateur et promoteur (un jour viendra peut-être même producteur, tout cela à notre déficit et à leur profit évidemment). Toujours la même rengaine, la même antienne ; les employés malheureux n'exercent plus de métier, seulement des travaux, forcés, consommateurs eux-mêmes, devenus partisans du moindre effort et travailleurs de moindre coût. Les patrons de ces entreprises ne sont-ils pas comme leurs employés, enfermés dans leur boîte ?

Après une heure peu tumultueuse et très ennuyeuse, la juge déclara un non-lieu, presque agacée de cette séance injuste.

Un des avocats nous dira à la sortie :

— Ils essaient de gratter où ils peuvent, ne leur en voulez pas, c'est leur monde, c'est notre monde... Tout le monde veut être respecté.

— Je n'estime pas quelqu'un pour son pouvoir ou son argent, mais pour son cœur et son esprit, répliquai-je sans mansuétude ni violence.

Un contrôle d'identité a été effectué sur place, il ne me restera donc plus qu'une carte, l'étau se resserre. Celle du jeune, mort avant de récupérer sa carte, avant de récupérer cette carte.

— Tout ça pour ça. Tant mieux, dit Laëtitia, fatiguée.

Nous remercions Manon qui repartait directement sur Grenoble pour rejoindre sa famille et son travail. Laëtitia s'est changée, elle s'est mise en robe dorée large, et bottes fines crème qui montent jusqu'en dessous des genoux. Je l'ai invitée pour l'occasion au restaurant. La journée passa à grande vitesse, le midi et l'après-midi firent office de préparation pour le soir et de grandes discussions comme nous savons les faire entre nous, notamment sur le procès de ce matin. Je ne sais pas si j'ai déjà parlé autant avec une autre personne, elle m'envoûte.

À sa table haute, nous parlâmes du monde et de notre vision de l'avenir, et longuement d'une maison de campagne dont elle me montra les photos prises sur Internet. Ce soir, je compte lui parler de René et de sa possible exposition à Rennes. Laëtitia chantonne, un air d'une chanteuse qui voyait la vie en rose, tout en préparant un gratin de pommes de terre fait maison. J'ai mis sur les enceintes un air de piano jazz, avec en fond, sur le projecteur qui arrive sur son mur blanc, un salon dont les couleurs qui ressortent sont le rouge et l'orange, une cheminée en chaleur, un canapé marron et de grandes vitres prenant la hauteur de la pièce, donnant une vue sur une rue, une route, et une petite chocolaterie, tous recouverts de la neige tombante. Je mis la main à la pâte, ou plutôt à la patate, coupant à la chaîne,

tel un novice, les pommes de terre en rondelles peu gracieuses. Laëtitia rit. Elle savait cuisiner, me nourrir la rendait heureuse d'après ses dires ; cela la rendait forte d'après les miens.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandai-je en la rejoignant, hilare.

— Rien du tout, Etchebest. C'est parfait, continua-t-elle, partant en fou rire.

La préparation de ce plat me fit du bien ; et réfléchir. Qu'ils sont bons ces moments, qu'ils sont beaux. Ils valent beaucoup. Après la cuisson de ce gratin, sorti doré et bien portant grâce à la chef, nous nous installâmes au salon sur un canapé et une table rectangulaire basse, devant cette projection, cette ambiance hivernale, tout en baissant le son pour discuter.

— Succulent. Bravo chef ! proclamai-je.

— Merciii ! dit-elle d'une voix mignonne, tout sourire.

— Au fait, j'ai aussi appelé une connaissance pour tes tableaux.

— Fallait pas. C'est vraiment gentil, mais je dois encore m'améliorer et...

— Tu as un rendez-vous avec un mec qui fait des expositions à Rennes, dans une galerie fréquentée. Dans la semaine, il m'a dit de te le faire appeler. Alors ?

— Attends, t'es pas sérieux ? Elle fut hébétée.

— Si, mon ami m'a passé son numéro, je me suis renseigné, et il adore ce que tu fais. Surtout les trois derniers que tu m'a envoyés, c'est une bonne piste. Le style, le paysage, les instants de vie peuplés ou non ; c'est vraiment sympa ça. Je lui ai montré, il a trouvé ça vraiment intéressant.

— Je ne sais pas trop quoi te dire. Merci vraiment.

— Après on ne sait pas la suite. Mais ça peut être une expérience, peu importe ce qu'il se passe.

— Oui, vraiment c'est... c'est déjà incroyable !

Laëtitia s'approcha, me regarda, et doucement posa ses lèvres douces sur ma joue. Nous parlâmes toute la soirée, de ses projets, de la maison qu'elle voulait acheter un jour ; que va-t-il se passer à Brest ? Nous sommes revenus aussi sur son soulagement de ce matin, et de la vente de son stock restant.

— Si je dois t'embrasser à chaque fois que je dois te remercier, je ne te lâcherai plus, me déclara-t-elle.

Cela me rend fier, me fait du bien ; je ne sais pas pourquoi mais je suis content de lui faire plaisir. Avant d'aller se coucher, Laëtitia éteint son projecteur, ses enceintes, allume une lumière à faible luminosité, juste assez pour que l'on se voie. Se recroqueville dans son canapé, coude sur un coussin, sa main

qui tient son visage. Son regard me sollicite, et pour tout dire même, il faut bien l'avouer, m'exulte. Elle me fit comprendre, je compris. Alors je me lève, me place face à cette vestale contemporaine. Quelques secondes, une connexion visuelle, je commence :

L'apprenti

Mentor ou menteur,
Si l'un est vrai, l'autre trompeur,
Apprenti apprends sans peur,
Pour sortir de la torpeur.

Des coups à prendre, un coup à prendre ;
Cours à apprendre sans attendre ;
Tendre, prendre, rendre, rend la vie tendre.

Les leçons peuvent être longues et sans délicatesse,
Appuyant sur notre dos, sur nos faiblesses,
Pour al fine, éclairer les nôtres de noblesse.

De belles paroles suivies de beaux actes,
Le repos du guerrier sera l'entracte.
Quelques pauses, ou une définitive,
Quelques roses, ou une oreille attentive.

Passionnée dans son calme et sa plénitude, Laëtitia applaudit paisiblement. La séraphine m'envoûta une fois de plus de son sortilège :

— Si tu as besoin la porte est ouverte.

Je lui répondis :

— Bonne nuit, faites de beaux rêves, Mademoiselle.

— Vous aussi, Monsieur, s'amusa-t-elle.

Puis nous nous couchâmes plein de songes et de fantasmes.

Le lendemain, c'est reparti comme en quatorze. Je prends la voie rapide, l'autoroute, la rocade, une fois de plus. La voiture ronronne ; un peu plus que ça par ailleurs, et cela commence à m'inquiéter. La pluie diluvienne déferle sur le pare-brise en assaut organisé, en trille, puis tous les dix temps en charge incisive mais heureusement inoffensive. Mes essuie-glace tournent, ou plutôt se balancent à plein régime, envoyant à chaque levée une flaque à l'extérieur, et récupérant à chaque baissé une ligne humide. Plus chemin faisant, plus la tempête se tempère.

Je descends à Palavas-les-Flots. À l'entrée, un rond-point à plusieurs sorties, de taille moyenne, arborant plusieurs drapeaux,

comme celui italien, français ou encore espagnol. Je pris à droite, traversai un pont, contemplant une rive à droite, sentant la mer à gauche. Mon rendez-vous est sur la plage, cette grande plage. Peu de gens s'y trouvent, pourtant l'été, la population de la ville se multiplie par dix. Voilà des personnes âgées marchant pour aller à la boulangerie, la poste ou bien l'épicerie. Les restaurants sont plutôt remplis. Je suis arrivé, je le vois, en short rouge à fleurs qui va avec la chemise, mèche blonde qui touche ses lunettes teintées. Je vérifie ma poche, j'ai bien les lunettes, soulagement. Je les mets, m'approche, il me reconnaît. Mes cheveux sont plus courts, parfois en vagues, souvent accompagnés de cire, quelques mèches s'évadent par l'avant ou le côté ; plus brun, châtain. Haut à manches courtes bleu, pantalon et chaussures de la même couleur.

— Hoooo ! Alors ? Ça va mon frère ? s'enthousiasma-t-il.

— Ça va merci, tranquille et toi ? répondis-je plus modérément.

— Bah oui, nickel mon frérot ! Ça fait plaisir de te voir ! Alors quoi de beau ? continua-t-il, élané dans son euphorie.

— Rien de spécial, comme je te l'ai dit, tranquillement. Et toi alors, comment ça s'est passé ton voyage ?

Hugo revenait tout juste, ici chez lui, il y a une semaine, de

Martinique. Il m'expliqua qu'il était passé par la Guadeloupe aussi.

— Les gens là-bas, c'est une dinguerie ! Ils sont trop chaleureux je te jure !

Il me raconta, la pêche sur un bateau de fortune, mais avec l'expérience d'un local ; les danses, la gastronomie, l'ambiance et la plongée.

— Ça me fait plaisir de te voir en forme comme ça.

— Oui, après la période là, dit-il en contrastant son ton, de la joie à la mauvaise mélancolie.

— Je sais, je sais.

J'ai de l'empathie pour lui, il a été arrêté sur une mission, il sort de presque deux ans de prison. Tous le diront dedans, que ce soit quelques mois ou plusieurs années, il faut se les faire et ça fait chier. Même si ceux qui ont des années préféreraient faire quelques mois ; et que tous préféreraient rien du tout.

— Tiens beau gosse. Et merci encore.

Il me tendit discrètement une enveloppe ouverte. Nous étions au bord de la terrasse, les premiers autres clients à la ronde étaient à trois tables, et les quelques plagistes de dos ; il me dit en levant ses lunettes, tout en m'envoyant un clin d'œil :

— Compte si tu veux, comme ça on est sûr. Les bons

comptes font les bons amis, frérot.

Je souris, pris les liasses de billets. Fort heureusement, ce sont des cinquante. Beaucoup aujourd'hui sont en dix, de plus en plus. Les grosses coupures disparaissent, les petites restent encore. Bientôt tout sera contrôlé possiblement, il faut vraiment que je me reconvertisse, et vite. J'aurais bien aimé lui répondre que, en général, les bons amis font les bons comptes. Mais sait-on jamais, au moins nous sommes sûrs, un mauvais comptage peu arriver, une inattention. Cela me fait penser à l'expression « L'habit ne fait pas le moine », je comprends et je suis d'accord ; mais il faut aussi admettre que souvent on pourrait rajouter : « Mais en général il lui va bien. »

Suite à ce dû rendu, nous mangeâmes. Des huîtres, des frites et un blanc pour lui ; une salade César, quelques crevettes et de l'eau pour moi. Il avait pour projet de s'acheter une grosse moto, c'était sa passion. Une Harley-Davidson, « Ma Harleye bébéye ! » qu'il disait.

— Mamma ! Regarde-moi ces avions de chasse ! C'est des canons ! hein ?

Il me montra deux jolies passantes en maillot de bain deux-pièces.

— Oui c'est vrai, dis-je sobrement.

— C'est tout ? Non sérieux, c'est des bombes fréro, ça te fait pas d'effet, ces belles silhouettes dénudées ?

— De nos jours, nous en voyons souvent ; des corps beaux, nus. En réalité, rares sont les bons cœurs qui les touchent, ils ne peuvent que se frustrer. Elles préfèrent le pouvoir et l'argent, non le cœur et l'esprit. – Puis je repris un langage moins soutenu : Bon, là elles sont à la plage, c'est normal, et je les connais pas. Mais bon, à force de voir des filles nues partout, ça perd un peu de son charme je trouve.

Il n'était visiblement pas de mon avis ; je ne savais plus si sa bave était une conséquence de son plat ou de son imaginaire. En sortant de table, nous nous quittâmes rassasiés, rassurés de la vie (de la survie) de chacun. Il ne connaissait aucun de mes derniers morts, moi aucun des siens. Je rentrai dans un appartement que je détenais juste à côté, collé au chemin longeant toute la plage, qui se trouvait à deux mètres du sable. Il était au deuxième, sans ascenseur, un escalier en colimaçon était à chaque extrémité extérieure pour atteindre les paliers, eux-mêmes en extérieur. Une dernière petite marche à passer pour entrer dedans, en guise de premier pas, de pas de porte.

J'ouvre les volets. L'appartement est dans mes standards, comme je vis depuis des années, une quarantaine de mètres

carrés, peut-être quarante-cinq. Le plus beau était la vue. Une terrasse d'approximativement cinq mètres carrés, table, quatre chaises, rempart en verre d'une hauteur d'un mètre finissant par un tube métallique horizontal. Je vois le passage en dessous, et pour lire le soir, il y a une lumière en hauteur. Lors de lecture, ou de moment de médiation, de contemplations, assis sur la chaise, je ne vois qu'une parcelle de plage avec deux avancées de roches, plongeant dans la mer de plus d'une dizaine de mètres où les pêcheurs aiment se poser ; où les amis, les couples, les familles s'aventurent. Peu de gens sont à la plage, parfois aucun dépendamment des heures, des jours, des périodes. Le calme, ou le vent ; le sable, l'eau et le ciel. Le magnifique crépuscule, avec son dégradé de couleur visible incroyablement bien, fondant du jaune au rouge, puis le matin l'inverse avec l'aurore. Si je m'avance ou me lève, je peux apercevoir la civilisation, les restaurants (dont celui d'où je viens, le port à gauche, les transats, bar et restaurant à droite). Je préfère la vue assise ou du salon, qui me tient dans une bulle ; le sable, l'eau, les rochers et le ciel. La séparation entre le salon et la terrasse est effectuée par deux grandes baies vitrées.

Je passe quelques jours et divague à mes occupations face à ces vagues douces ou tempétueuses. Une idée me vient,

première fois que je décide de faire une surprise à Laëtitia. Je veux aller lui rendre visite sans la prévenir. Bizarrement, un mauvais pressentiment parcourt mon corps depuis la première pensée à cette initiative. Après ma séance de sport de quelques centaines de pompes, après le visionnage d'un concours de bûcheron, de saut à ski, de natation, ou bien de force, d'émission gastronomique ou de divertissement, d'une télé poussiéreuse qui n'est utilisée que très peu ; après quelques lectures sous fond de passants tous différents et modernes à leur manière ; après la vue de canadiens jaune et rouge défilant pour s'entraîner, et relâchant l'eau prise quelques secondes avant, je décide de prendre la route, quittant cette belle Méditerranée, pour rejoindre cette belle Méditerranéenne. Souvent il m'arrive de pouvoir rester plusieurs semaines, mois, enfermé de mon propre gré, et d'un autre côté, de partir souvent. Désormais, je me rapproche de la stabilité et sociabilisant, laissant vaille que vaille la volatilité et le solitaire. Je remets à niveau la voiture, je passe prendre de l'essence, et lance cette carcasse métallique à l'assaut du goudron asséché. Concentration sur la route, au volant de mon humble Clio 2, ma petite voiture bleue, je double une longue voiture rouge, me rabats, puis me fais doubler par cette grosse voiture.

La brume arrivait, il fut dur de voir à plus de dix mètres. Les panneaux apparaissaient par magie, sortant d'une épaisse fumée ; le plus impressionnant étaient les ponts sous lesquels je passais. Ou bien les infrastructures sur le bord de la route. Ou encore le vide qui laisse quelques arbres, buissons, boqueteaux ou tiges végétales sortir du brouillard aqueux. La vitesse moyenne se ralentit. C'est fou, sur la route, des milliers, millions, de gens se croisent à grande vitesse, en se doublant, et réagissant à la seconde. Parfois même de manière coordonnée, où la ligne la plus à droite est déjà au-dessus de la limite autorisée.

En pleine pente, un camion se déplace sur ma file à mon niveau, moi-même en train de doubler des camions. Je me jette à gauche, évitant de justesse une autre voiture qui passa une demi-seconde avant ma manœuvre. Je voulus ralentir ma vitesse pour un grand virage qui se dévoila tardivement. J'entendis les pneus de la tire de devant grincer car elle était à toute vitesse ; son freinage fut *in extremis*. Mon pied gauche pressa la pédale du milieu... rien. Plus fort... toujours rien. Pied au plancher sur le frein, première fois... rien. Mon freinage à moi fut inexistant. Tout s'est passé en trois ou quatre secondes. La cinquième ne me laissa qu'une ombre noire.

XVII

Le silence, maître dans l'art de faire murmurer notre tête. Ce rien me réveille ; je me réveille dans ce rien. Puis, peu à peu, quelques bruits de couloirs bourdonnent, des pas feutrés, un électrocardiogramme qui ne faisait guère de surprise dans sa sonorité redondante. Les derniers souvenirs s'offrent à moi : le brouillard épais, un camion qui débarque sans prévenir à la hâte, une voiture qui me double à toute vitesse puis freine fort et bruyamment, un grand virage, mon pied appuyant de plus en plus fort sur le frein, qui ne fonctionna pas. Les bruits me paraissent plus clairs, et pour bonne surprise, je suis dans une chambre seule. Une infirmière arriva pour s'occuper de moi, prendre ma tension, me demander si j'entendais bien ou si je voyais bien.

— Vous avez eu de la chance, Monsieur Célladairnière, beaucoup de chance. Une grosse commotion cérébrale, une bonne semaine de coma, deux côtes fêlées, mais vous n'aurez pas de séquelles. Si ce n'est un mauvais souvenir, m'annonça-t-elle d'une voix forte.

Elle devait avoir quarante-cinq ans, cheveux courts et blonds, petite et énergique.

Je bougeai la tête, regardai autour de moi, ne vis pas de plâtre, mais n'arrivai pas à bouger sans effort herculéen la moindre partie de mon corps. L'aide-soignante, voyant mes grimaces tandis que j'essayais tant bien que mal de bouger un orteil, me dit :

— C'est normal si vous avez du mal. Il faut vous reposer, n'hésitez pas à vous rendormir si besoin.

C'est vrai que la fatigue était présente, mais enfin une semaine de coma, je commençai à réaliser. À peine pensai-je à cela que mes yeux se refermèrent pour quelques heures. Lors de mon réveil, dix minutes étaient passées avant que cette dame me délivre mon festin : une purée, un yaourt, des choux et un bout de pain. C'est mieux que rien.

— Madame, savez-vous où se trouve mon téléphone s'il vous plaît ? lui demandai-je.

Elle sortit d'un sac, où des effets personnels se trouvaient aussi, mon téléphone et me le donna. Je la remerciai et elle partit. Je chargeai mon mobile le temps d'engloutir mon repas, la faim était présente et insistante. Après, je découvris une centaine d'appels et messages manqués. Il y avait un code, et mes papiers d'identité étaient faux – derniers papiers d'identité que je possédais, qui auraient dû appartenir à un jeune qui est

mort juste avant de les récupérer comme me l'a expliqué René, décidément ce passeport est maudit – donc personne n'a été mis au courant. Je me précipitai pour réconforter ma famille, puis je vis des messages de Laëtitia : « Salut, la rencontre s'est bien passée. Il veut m'exposer dans trois jours ! Je suis trop heureuse merci encore ! » ; « Salut, pas de nouvelles, juste pour savoir comment tu vas depuis hier ? » ; « Louseau, ça va ? Tu veux venir ce soir à l'exposition ? J'aimerais que tu sois là, jeune homme mystérieux. » ; « Je suis à la soirée, j'espère que tu vas bien quand même, rappelle-moi quand tu peux. » ; « Je commence vraiment à m'inquiéter Louseau, réponds-moi s'il te plaît. Rappelle quand tu le peux. »

Mon visage est souriant face à ces missives virtuelles ; elle avait réussi, elle pourra être heureuse, être libre, c'est un grand pas dans sa quête d'indépendance. Même si rien n'est fait. Je lui envoyai un message, elle m'appela. Paniquée, elle m'engueula à la première seconde, me choya à la seconde. Elle décida de venir sur-le-champ, j'essayai de l'en dissuader mais rien à faire. Nous parlâmes au téléphone. Je ne suis pas trop téléphone, mais à ce moment-là, cela me faisait du bien. Comme quoi, il y a parfois des choses sur lesquelles nous changeons d'avis ; et même à de multiples reprises, finissant indécis et se laissant porter sur

l'instant. Il y a des choses que nous n'aimons pas forcément mais qui font partie des grandes lignes de notre époque, et comme dans tout et partout, il y a du bon et du mauvais. J'eus envie d'écrire un poème, je fus subitement inspiré. J'appuyai sur le bouton rouge, une infirmière apparut, je lui quémandai un papier et un stylo. Le temps que Laëtitia arrive, j'écrivis ce poème, et le lui récitai à son arrivée, avant même qu'elle me demande comment j'allais, sous ses yeux inquiets et rassurés, avec un grand sourire :

De mon époque

Parfois je fantasme, parfois je raisonne ;
D'autres fois je blâme, d'autres fois je claironne ;
Maintes fois j'acquiesce, maintes fois je rétorque ;
Dans le bon comme le mauvais, je suis de mon époque.

Parfois, aux grandes lignes je cède ;
D'autres fois, souvent aux grandes lignes je cède ;
Maintes fois les grandes lignes me serrent.
Dans le fond, j'essaie de résister, de créer, voici ma sève.

Il y a une différence entre :
« Évoluer avec son temps »,
Et « Aller dans le sens du vent ».
C'est à cela que l'on voit ce que chacun a dans le ventre.

Nos périodes de chaos sont nécessaires pour la lumière.
De long temps d'obscurité, pour apercevoir plus clairement les méfaits.
Pleurs de bonheur ou de malheur, attendant que la situation se débloque ;
Dans le bon comme le mauvais, je suis de mon époque.

Les journées et les nuits passèrent, les infirmières acceptèrent la présence continue de Laëtitia. Cela « leur enlèverait un poids » dit l'une d'elle à marche rapide en direction d'un bruit d'appel d'urgence émanant de l'autre côté du couloir. Une fois n'est pas coutume, elles étaient affairées, sous-payées, et en sous-nombre. Elles étaient épuisées, frustrées, humiliées, comme la population qu'elles devaient soigneusement soigner. Mais à force de tirer sur la corde, ne finirait-elle pas par lâcher ? Une question alors commença à traverser mon esprit. À bout de force et de nerf, ces soldates du soin seraient-elles prêtes à détourner les yeux de colère même si le sang et les larmes coulaient ?

Laëtitia resta tout le temps à mes côtés, nous regardâmes des émissions à la télé, nous partageâmes des informations ou vidéos sur nos téléphones ; parfois même, elle me faisait la lecture. Une fois – pour ne pas dire à chaque fois – elle me lisait une fable, et sous l'hypnose de sa voix douce et apaisante, je l'imaginais en mère récitant une histoire à son enfant, peut-être même à ses enfants. Ses cheveux se posaient sur ses épaules et retombaient sur sa poitrine. Lors d'une discussion autour d'un repas, moi une soupe de poisson, elle un sandwich acheté au

réfectoire en bas – d’ailleurs, souvent elle prenait à manger et à boire pour nous deux au vu des victuailles peu appétissantes –, elle me déclara tout enjouée avoir vendu plusieurs toiles. Plusieurs centaines d’euros. C’était un début. Cela l’avait motivée. J’en fus heureux. Dorénavant, elle allait collaborer avec cette galerie, et possiblement faire des rencontres, se faire un nom dans le monde de la peinture ; dans le monde de l’art, de la culture.

Après trois semaines de rétablissement, de repos, de pause, le temps était venu de sortir de cet hôpital. Les soins tenaient encore bon, comment cela se passerait-il si un jour, au grand malheur, il n’y avait plus ce genre d’infrastructures ? La veille au soir du départ, Laëtitia et moi eûmes une discussion, je sentais que nos liens se serraient de plus en plus.

— Ça m’a fait peur tu sais ? Ça va tellement vite, me dit-elle.

Je lui expliquai la situation, ma situation. Je n’avais désormais plus de passeports ; plus que le mien. J’ai finalement décidé d’assumer mon identité, de la reprendre, de la garder. Cela faisait une dizaine d’années que je m’en étais détaché, mais cette fois j’étais prêt, grâce à cette femme, à me stabiliser. Je lui annonçai que j’arrêtais mes activités, mes missions. Rien n’était

formulé autour de l'amour, pourtant tout le laissait penser. À chaque fois que je passais un moment avec elle, je me retrouvais. Je ne me suis jamais vraiment égaré, le fond d'un homme n'est jamais très loin. Puis elle me parla des événements récents, elle dit qu'elle n'a pas assez profité de tous ses passages. Ses études, son ancien appartement vétuste, son nouveau, propre. Ces gens de passage dans sa vie, ses oiseaux de passage ; ses passages à elle. D'un ton songeur, philosophique, elle commença cette phrase qui me percuta instantanément :

— J'ai l'impression que le temps est long, mais en même temps qu'il passe vite, comme si... Comme si...

— Les années sont longues et courtes à la fois, terminai-je. Elle était surprise, agréablement.

— Oui ! Oui, c'est exactement ça. Comme si les années étaient longues et courtes à la fois, répéta-t-elle, consternée par un constat rude et motivant.

Nous nous retrouvâmes chez elle le soir de ma sortie. J'avais récupéré mes capacités, elle nous avait préparé un poulet, et du riz à la sauce tomate en accompagnement. En plus d'un caractère doux et charismatique par sa beauté et son intelligence, elle savait cuisiner. Pendant la nuit, une idée m'irrita, s'immisça,

perturbant mon sommeil ; je fus impatient d'en parler avec Laëtitia, demain je savais où aller. Une grasse matinée passa. Face à notre thé, soigneusement préparé avec du miel et du citron par mademoiselle, je lui parlai de mon idée survenue.

— Est-ce que ça te dirait d'aller faire un tour, tu sais, sur la route pour venir ici, le chemin pédestre avec les arbres qui forment un pont ? On pourrait faire un pique-nique.

Elle s'esclaffa.

— Un pique-nique ? Ce chemin de forêt ? Pourquoi pas, ça peut être sympa.

— Oui j'en ai jamais fait de ce que je me rappelle.

Cette route impraticable en voiture m'avait intrigué. Alors nous nous préparâmes, après quelques flagorneries et anecdotes, profitant de ce thé et de l'instant qu'il nous apporte, paisible, sans soucis. Nous réalisâmes que nous n'avions plus de comptes à rendre, elle avait fini ses histoires d'entreprise, moi de mission. Mais il fallait tout de même penser et parler avenir, elle pensait à sa maison de campagne, j'aimais bien l'idée. « Tu pourrais venir quand tu veux bien sûr. Et si je dois te garder dans les pattes plus longtemps que prévu, c'est pas si grave », m'avait-elle dit ; ce n'était pas rentré dans l'oreille d'un sourd et elle l'espérait. Avec mes sous de côté et les siens, on parlait

d'investir dans l'immobilier, avoir des rentes. Un jour on m'a dit que dans ce monde, ceux qui s'en sortent le mieux sont ceux qui empruntent le plus ; mais la vie réserve tellement de surprise, à chaque destin ses embûches et ses embuscades. Posséder et louer, ou alors de la rénovation, achat puis revente. Cela me rappela la jeune femme du château. Laëtitia me parlait de potager, de cheval, de chiens et de chats, d'autonomie, de vacances, de nature ; je lui parlais de construction, d'animaux, d'indépendance, de voyage, de naturel. Nos projets se rapprochaient de plus en plus. Loin de nos visions et envies opposées trois ou quatre années plus tôt.

Je suis allé acheter du pain, du saucisson, du beurre, du fromage, du jambon de porc, de poulet, et cru, puis plusieurs bouteilles d'eau ; ni blanc ni bouteille de rouge et non plus de rosé. Pas besoin de ça pour marquer le coup, à la santé. C'est marrant d'ailleurs, trinquer à la santé avec quelque chose qui la détruit à petit feu. Elle voulait des yaourts blancs, je pris aussi quelques sodas nocifs avec lesquels on trinquera aussi (à la santé, probablement).

Je me souviens de tout ce que j'ai ingéré dès le plus jeune âge : les bières, les vodkas pomme, orange, et surtout mélangées à des boissons énergisantes ; ou encore les whiskys coca. Peu

importe la marque de l'alcool ou du diluant, l'important était que le goût passe et que l'équilibre trépasse. Mais quelque chose m'a vite vacciné de l'alcool : pourquoi continuer ce qui empêche de dormir, les yeux dans le vide, se faisant vomir, ou priant pour que le mal de ventre parte puis le lendemain le mal de tête ? Aujourd'hui, je me régale sans, même si je peux de temps à autre (plutôt rare) réellement apprécier ou plutôt céder à quelques verres.

Après avoir amené le repas sous forme déconstruite, donc immangeable, Laëtitia prépara dans un panier en bois des sandwichs et des petits bols remplis de charcuterie. Et nous partîmes, elle et son panier, moi et le sac à dos avec les boissons, à pied vers ce chemin à quelques dizaines de minutes de marche. Les rues étaient plutôt animées : des ados qui jouaient au foot, au skate, des enfants faisant du vélo un peu plus loin, des fonctionnaires ou livreurs posés sur les bancs d'un parc mangeant leur casse-croûte pendant leur pause avant de reprendre. Nous commençâmes à nous aventurer vers une campagne plus poussée, de moins en moins de foyers se présentèrent à nos yeux. Nous analysions les environs, découvrant les détails de cet endroit devant lequel nous étions passés plusieurs fois, mais à trop grande vitesse pour les

apercevoir. Comme un nid d'hirondelles au sommet de cet arbre immense qui surplombe son coin de terre. Ou bien le passage d'écureuils en plein marathon, et aucun n'avait l'air de vouloir le perdre ; dans la précipitation, un en a même perdu son gland. Ou encore cette rencontre : à la vue d'un monsieur affolé criant, assis dans son engin métallique gris faisant tache au milieu du jaune et du vert qui l'entouraient, nous décidâmes, en passant à quelques mètres, de lui demander si tout allait bien.

— Les p'tits jeunes, non p'tain ! Merci de d'mander mais y'a un bidule qui s'est décroché de la ferraille et je le r'trouve pas. Faut qu'je r'fasse tout le champ, dit ! Z'imaginez un peu ? dit-il, agacé, tout en appréciant la demande.

Le champ n'était pas si grand à vue d'œil, à trois cela prendrait beaucoup moins de temps, nous en avions. Nous nous sommes concertés, et puis nous décidâmes de lui proposer notre aide.

— Vous voulez qu'on vous aide ? À trois ça ira plus vite, lui proposai-je.

— Ah c'est gentil les p'tis jeunes, mais j'veux pas vous emmerder avec ça.

— Pas du tout ! Ça nous fait plaisir au contraire, affirma Laëtitia.

Il nous expliqua, en nous remerciant à chaque strophe, qu'il cherchait donc un cylindre « tout aussi métallique que cette vieille carcasse », qui mesurait une trentaine de centimètres et sans ça, la vieille carcasse deviendrait bientôt nouvelle auprès des autres à la déchetterie. Il était sûr de l'avoir perdu ici, heureusement son champ venait d'être récolté et donc la vue était dégagée. C'était assez amusant, sentir cet air frais, avec ce décor si terrestre. Nous oublions ces moments à cause du monde virtuel, que ce soit la télévision ou, plus récemment, les écrans de toutes sortes et même à l'intérieur de ces écrans ; bien que nous vivions d'autres choses.

Une clôture délimita l'un des contours, l'autre la route, et les troisième et quatrième lisières menaient dans une forêt. La clôture était pour les vaches ; plus je me rapprochais, plus je sentais cette odeur aux allures fétides mais finalement forte de vie, ancrée dans la terre. « Aaah ! » Laëtitia marcha dans une sorte de boue avec des herbes, nous en rigolâmes, encore plus le fermier. Après une bonne demi-heure à nous demander dans quelle galère nous nous étions fourrés, elle cria une deuxième fois. Mademoiselle avait trouvé le trésor, pour le bonheur de tous. Nous parlâmes avec cet agriculteur qui nous obligea à boire un verre du vin rouge qu'il avait dans sa besace, nous

avons des gobelets. Le vin de son cousin du sud. « Çui-là, y rigole pas j'vous l'dis ! » fanfaronna-t-il en finissant sur un rire gras, assis sur une sorte de parapet en terre, comme si la nature avait fait les choses pour qu'aujourd'hui on puisse se poser ici, avec cet homme. Nous trinquâmes à cette pièce retrouvée et cette belle journée. Je balançai mon verra deux fois comme à mon habitude, Laëtitia le remarqua, mais savait que je le faisais toujours, sans qu'elle en sache la signification ; le paysan fit mine de n'avoir pas vu. Comme si la nature avait toujours bien fait les choses. Il nous expliqua qu'il élevait des cochons.

— J'en suis grave fier de mes p'tites bêtes. Vraiment très fier. Elles sont ma vie. Plus que ce blé parce que c'est des êtres plus vivants encore, même si je voudrais pas choisir entre.

Gérard vivait seul, depuis toujours, il avait quarante-six ans et avait eu peu de relations d'amour, ici ce n'était pas monnaie courante ; peu de relations excepté quelques amis et de la famille d'ici. Il nous expliqua les complications d'aujourd'hui. Dans les « zones périphériques » comme ils disent, il n'y a pas de « quartier prioritaire », bien au contraire. Jadis, les agriculteurs étaient nombreux et majoritaires, largement ; puis en un siècle, ils sont devenus seuls et minoritaires, largement. Souvent moqués, ils ont de l'autodérision beaucoup, mais de

l'autre côté c'est plus de la moquerie malveillante. Ils sont en concurrence avec « les internationales » comme il dit, les multinationales, les grosses boîtes industrielles. Laëtitia compatit, ayant vécu la même chose, elle lui raconta. Il fut heureux de partager cela, soulagé de trouver des gens qui le comprennent. Il dit :

— Voyez, l problème avec ces gens-là, c'est qu'y sont riches, très riches. J'ai rien avec ceux qui gagnent du fric. Mais avec ce pognon y peuvent influencer les gens, et ils le font contre nous.

N'était-ce pas un tout ? me demandai-je. La ville participait au déracinement des individus, qui devenaient plus facilement sur-consommateurs. Il avait raison, les campagnes se vident, son métier se meurt, pourtant ce sont eux qui nourrissent les autres. Mais désormais la concurrence fait qu'on peut faire sans, avec d'autres sous-payés à l'étranger. Et bientôt même sans humains ou sans agriculteurs, d'une manière ou d'une autre. Je lui demandai s'il avait une solution à cela, il me rétorqua de son timbre imposant et terreux :

— Pas besoin de faire partie de la solution pour constater le problème. Nul besoin d'être (un) le sauveur pour apercevoir (un) l'ennemi.

— C'est une belle phrase, remarquai-je.

— Vous pensez que c'est une conséquence du fait que les frontières n'ont plus aucun rôle et que tout soit ouvert ? questionna Laëtitia.

Il se lança dans une longue tirade, se touchant plusieurs fois la barbe et le bouc :

— J'vais vous dire ma p'tite dame. Je ne sais pas si c'est vraiment la cause, mais force est de constater que c'en est une, et le fait que les gens s'échappent du naturel car il n'est pas du tout attirant à leurs yeux, et que les influences modernes propagent d'autres modes de vie, en est la preuve. Rien que y'a dix ans déjà, on nous a enlevé la poste, le bar et une des deux boulangeries au village. Y'a plus rien, c'est comme ça, c'est les temps. Et sur les frontières en réalité, en réalité... Si tu souhaites abolir les frontières, alors tu ne feras que les rétrécir. Tu ne feras que les multiplier ; les quelques grandes frontières ou les innombrables petites. Et dans un monde où les frontières sont trop denses, ce sont les plus riches qui peuvent se protéger, ou les plus soudés, nombreux ; tout ce qui n'est plus le cas pour la personne moyenne, la majorité, du début du XXI^e siècle. Les frontières, c'est l'art de faire régner l'ordre pour tous dans un espace commun. Plus elles sont larges, plus on peut se déplacer paisiblement ; moins elles le sont, moins nous pouvons avancer.

Il faut un juste milieu, car si elle est trop large, alors d'autres frontières se créeront. Une frontière est une zone où l'on se sent en sécurité une fois à l'intérieur. Les frontières d'un village assurent une certaine quiétude aux villageois. Une fois les frontières dépassées, c'est le risque, l'aventure, ce qui n'est pas à bannir ; simplement il est bien d'avoir un espace de repos, de paix.

Laëtitia et moi nous regardions ébahis : tout ça sans trembler ni bégayer, une belle leçon. Tout en restant modeste dans son attitude. Il sourit, laissa sortir un rot, renifla d'une narine épaisse peu discrète, et nous proclama pour finir :

— Enfin bref ! Un autre verre ?

Nous refusâmes avec politesse, arguant notre moment de pique-nique à deux ; nous voyions d'ici la rangée d'arbres tant attendue.

— Ah, vous avez bien raison, les deux amoureux !

Nous baissâmes la tête, les yeux fuyants, mal à l'aise.

— Ah non... on n'est pas en... commençâmes-nous à dire en même temps.

— D'ailleurs, si vous allez tout droit là-bas, au grand chêne, deux chemins s'offrent à vous, mes bonnes gens. Prenez à droite, il y a une cascade, c'est sympa. Bon bah, bon appétit les

p'tis jeunes ! Moi aussi je vais rentrer, mon chien doit m'attendre. Et merci encore !

XVIII

Le fameux chêne se présenta à nous, vêtu de sève, large, s'étendant sur un rayon de plusieurs mètres grâce à ses branches, ses multiples bras accueillant des occupants de passage. Un trou au milieu où dormaient deux écureuils roux.

— C'est trop mignon, chuchota Laëtitia en les regardant discrètement.

Nous avons passé cette rangée d'arbres que j'avais aperçue plusieurs mois auparavant. Ils nous faisaient une haie d'honneur, le chant des oiseaux ressemblait à un hymne ; et Laëtitia avait un air de petit chaperon rouge avec son panier en bois tressé et sa robe rouge à pois blancs. Nous parlâmes en marchant de ce que nous avait dit le paysan, de ce moment imprévu et imprévisible que nous venions de passer ; nous rigolâmes. Des feuilles mortes jonchaient notre route, les arbres s'exhibaient encore, bientôt ils deviendraient plus pudiques et habillés. Comme prévu, nous prîmes à droite. Le choix était clair, deux chemins, à gauche plutôt droit et fade, et à droite, une pente obscure d'où émanait une lumière. Comme si deux chemins de vie s'opposaient à nous, mais le chemin de gauche n'était que la continuité du reste de la forêt, le chemin de droite avait l'air plus

exaltant, plus original, le défi en odeur et la beauté en promesse. Laëtitia m'attrapa le bras, et nous descendîmes ce sentier étroit de terre et de caillasse, pour trouver, à l'arrivée, l'endroit parfait pour notre pique-nique.

— Wow ! C'est magnifique, s'extasia-t-elle.

— J'avoue qu'on dirait un petit coin de paradis perdu, avouai-je.

— Mais nous on l'a trouvé, ahah ! s'amusa mon petit chaperon d'une voix douce.

Une sorte de gravier de sable, d'herbe et de la terre se mélangeaient pour former le bord du lac. C'était un lac, avec une cascade. Le bruit était assommant, la cascade spectaculaire. Elle devait bien être de cinq mètres de haut. Entouré de forêt, avec sa plage de pierres et de rochers, ce petit lieu était grandiose. Nous sortîmes la nappe, les victuailles et un verre d'eau pétillante chacun.

— Tchinne ! me fait-elle pour trinquer. À la santé !

— À la santé, tchinne.

Et je collai mon verre au sien, pour le décoller une seconde après. Je fis mon rituel, la main comme une balançoire, marmonnant. Elle plissa les yeux en souriant.

— Si on m'avait dit que j'allais être ici.

Cette phrase est presque un adage. Parfois nous sommes dans des situations, et quelques instants après, plus ou moins espacés, nous sommes dans d'autres totalement incongrues, inconnues même de notre pensée. Un repas frugal partagé avec une femme exceptionnelle. Je regardai les lèvres rouges de la vestale face à moi, gracile, placide, callipyge ; elles bougèrent.

— Je suis contente, tu sais. Vraiment. Ça me fait du bien d'être là, avec toi. On en a vécu des choses tout de même.

— Et c'est pas fini.

— Non, j'espère bien. Qui viendra me rendre visite, me tenir compagnie ? s'indigna-t-elle d'une faible voix.

— Il y aura toujours quelqu'un, surtout pour toi. Je ne me fais pas de soucis pour toi.

— Je m'en fiche, j'aime bien quand c'est toi.

— Il y a toujours plus gentil, plus élégant...

— Ça dépend des yeux alors, pour certains ils ont déjà croisé la perfection.

— Plus intelligent, plus courageux... continuai-je.

— Il y a une âme sœur, une seule, affirma-t-elle dans le ton de mon jeu, calme et pugnace.

— Plus fort, plus attentionné, plus doux...

Je m'arrêtai, elle s'arrêta, nous nous arrêtâmes. Plus un bruit,

seulement la coulée d'eau s'effondrant en continu à quelques mètres de nous. Un oiseau passait par là et chantait le répertoire d'un artiste connu de son espèce, en leitmotiv. Une seconde, deux, puis trois et quatre, Laëtitia poussa le panier, je balançai les gobelets un peu plus dans l'humidité. Elle me sauta au cou, ses bras entourant ma tête, je la réceptionnai, mes mains agrippant ses hanches. Une fougue nous prit sans nous lâcher. Des années que cette tension persistait. Nous nous embrassâmes, sa tête prenait de l'avance sur la mienne sauvagement, puis elle se laissa emporter sagement. Je mis une main à l'arrière de son esprit enfiévré, puis l'autre au centre de son dos ardent, et la retournai pour passer au-dessus. Ce fut un des instants les plus intenses de ma vie, en connexion, avec la nature et la nature des choses ; avec l'être qui me donnait cette chaleur intérieure, ce bonheur. Tout était si humide, des gouttes suintaient sur nos corps ; tout était si fiévreux, si chaleureux, rouge. Le temps d'une balade, d'une valse, d'un poème ; le temps d'une embrassade embrasée et intemporelle. Nous passâmes un moment d'amour pur, un début qui ne promettait que de se poursuivre, s'améliorer. La première dalle d'une construction, les balbutiements de quelque chose de grand. Jusqu'à se fatiguer dans les bras de l'autre. Nous nous endormîmes, harassés de

cette fougue sentimentale, dans la chaleur et la plénitude. Une respiration me réveilla, une présence forte, je frottai mes yeux, puis les ouvris correctement. Laëtitia me suivit dans mon procédé, puis cria tout doucement pour ne pas attirer l'attention.

— Oh mon Dieu, c'est quoi ça ? C'est pas vrai !

J'écarquillai les yeux, puis commençai à avoir des rires d'étonnement.

— Arrête, c'est pas drôle ! murmura-t-elle avec acuité en me tapant l'épaule faiblement.

Elle était couchée sur moi, sa tête au-dessus de la mienne, puis elle me donna un baiser. Finalement, la présence de ce sanglier qui dévorait ce que nous avions sorti ne la dérangerait pas plus que ça.

— Ah bon ? Tu es du genre exhibitionniste toi ? continuai-je, m'en donnant à cœur joie.

— Je rêve, dit-elle en levant des yeux qui retombèrent avec une force de gravité jupitérienne sur les miens.

Par ailleurs, était-ce une affirmation simple pour décrire ce qu'elle vivait en ce moment ? Une réponse outrée et amusée, ou une proposition ? Le sanglier se délecta de jambon, la vie est cruelle. Puis il repartit tout en se dandinant. Pendant ce temps-là, nous jetions des coups d'œil, lorgnant la bête depuis nos deux

mètres d'écart ; nous avions tout envoyé en l'air, plus rien n'était sur la nappe exceptés nos corps. Nous nous esclaffâmes lorsqu'il partit, le panier avait résisté et était resté couvert, nous ingurgitâmes alors nos sandwiches. Un bon verre d'eau fraîche pour peaufiner le réveil. Une épine tomba, déposée par le vent comme un touriste par un taxi sur mon genou. Je la regardai, la pris, Laëtitia me regarda. Je la lui montrai, fièrement, aussi fièrement qu'un enfant eût montré à sa mère son dessin embué dans le train une fois. Un silence, elle gloussa, je pensai à l'un de mes écrits.

— L'épine est-elle faite pour piquer,

Ou bien se rassembler et former un somptueux sapin,
l'épine ?

Longiligne l'épine, d'allure d'allumette plus que de briquet ;

Il suffit pour que l'imposture soit parfaite, de la planter dans
un grain, l'épine.

Une épine n'est point dans une botte de foin,
Mais serait tout aussi dure à trouver.
Là où l'aiguille se sentirait,
Maline, l'épine, elle, se courberait.

On la préfère sous un arbre que sous notre peau ;
Ou bien présente dans de l'art, pis encore fabriquer des pots.

L'épine, bonne représentante de la nature,
Des petits riens qui font tout,
Et surtout, qui rendent la vie pure.
L'épine belle au naturel, et encore plus en communauté,
Couleur d'espoir, de paix, mélangée à une réalité,
De vert et de dur.

Laëtitia se remit sur moi, puis je me remis sur elle. C'était une fabuleuse journée. J'étais restauré des blessures. Ce soir-là, en allant dormir, elle me dit en retroussant ses lèvres pudiquement, puis en les mordillant :

— Ma porte est ouverte... si tu as besoin... Bonne nuit.

Elle s'en alla, laissant sa porte entrouverte. Je feintai le fait de dormir comme d'habitude dans l'autre chambre. Une demi-heure après, je me glissai dans sa chambre, puis dans son lit. S'ensuivit une nuit mémorable qui, je ne le savais pas encore mais je l'espérais, n'en était qu'une parmi tant d'autres, à ses côtés.

Les jours qui suivirent, nous nous mîmes au sport à la maison, pompes, abdos, gainage. Puis elle dessina, puis j'écrivis, puis l'on se divertissait, ensemble, inséparables. Nous avions regardé des maisons pour son projet qui devenait, même si au fond il l'était depuis longtemps, notre projet. Nous reçûmes, un midi, Manon et Mohamed qui étaient venus avec Moussa, pour les remercier de leur aide. Ils apprirent mes talents de cascadeur, estomaqués. Manon avait eu une promotion, en fait elle l'avait eue grâce à Laëtitia. Elle se sentit prête pour

ouvrir son propre cabinet, et elle était désormais à fond sur ses premiers dossiers, repensant à grand-mère qui lui donnait, « de là-haut, la force et le courage pour que j'avance, elle veille sur moi, je la sens ».

Mohamed, lui, continuait ses voyages, et déléguait de plus en plus son travail à un employé modèle qu'il adorait. « Si je pensais aimer un premier de la classe un jour, purée. » Nous rîmes, nourris de nos souvenirs communs. Il avait bientôt fini l'école, le temps passait « trop vite, et à la fois j'ai l'impression de faire plein de choses ». Ce n'était pas qu'une impression, son gros projet en cours était un quartier de maisons naturelles avec au centre du petit village un centre de soin. Il envie Moussa, qui lui avait décidé de construire, pour commencer, une bibliothèque, rien que ça. « C'est super important la culture, les livres, tout ça. » Il avait décidé de commencer des séjours là-bas plus longs, de plusieurs semaines et de ce qu'il dit, il se « régale ». Leurs familles étaient si fières, et je les comprenais, il y avait de quoi. Et pour couronner le tout, la fille de Mohamed était l'une des meilleures de sa classe ; il profita de cette déclaration satisfaisante pour me remercier une nouvelle fois.

Manon, elle, nous raconta aussi ses deuxièmes vacances au ski avec sa petite sœur qui avait dix-sept ans d'écart avec elle.

« C'est une pro, elle a obtenu son flocon, madame veut l'étoile maintenant. » Ils étaient contents pour nous, nos projets. Laëtitia leur raconta son exposition, la vente de ses tableaux. Nous partions demain, avec ses réserves qu'elle exposerait le soir une nouvelle fois ; les toiles sont sublimes et une personne influente dans ce milieu sera présente. Pour ma part, j'avais rendez-vous avec René, pour investir dans de l'immobilier ; les anciens ont souvent des bons plans. Lui tient la barre, et possède un cœur, ça lui fait plaisir de me conseiller.

Ce dîner signa la fin d'un chapitre, comme un au revoir, la fin de mes missions, pas de mes déplacements. J'ai repris mon identité, je me dévoile plus à ma bien-aimée, surtout le soir autour d'une bonne boisson. Ils repartirent tous affairés. Nos bâtisseurs avaient un vol pour deux afin d'aller voir les exploits de l'un, et la semaine d'après celui de l'autre. Notre défenseur devait plaider le lendemain à la première heure, et comme on sait désormais, le matin c'est plutôt court et bon signe – enfin, finalement on ne sait jamais rien, la vie nous réserve toujours des surprises. Et nous, nous préparâmes nos affaires pour demain, direction le nord-est, pour voir René, et ensuite aller à l'exposition.

Le réveil précipita nos ardeurs, la nuit fut torride et rafraîchissante. Je conduisis la voiture tandis que Laëtitia continua son sommeil. Je pensai à l'agriculteur que nous avions vu, lorsqu'il avait dit que ce qui lui faisait « peur, c'est la faim. Si on arrive à un point où les gens ont faim, ça serait terrible. Si l'être humain a faim, il est capable des pires atrocités. Ça serait le désastre. Et peu importe qui, lorsqu'il a faim, vraiment, il peut se révéler très dangereux ou faire des choix qu'il n'aurait pas faits en temps apaisé, pour manger. Enfin il y a toujours des gens qui résisteront le plus possible à faire des horreurs, j'dis bien. »

— On arrive bientôt ? dit une voix sortant d'un quelconque rêve qui l'avait retenue des heures.

— Une vingtaine de minutes, Mademoiselle.

Après plus de sept ou huit heures, trois postes d'essence et quatre péages, nous étions sur le point d'arriver du côté de Brest. Nous logions ce soir à l'hôtel où j'ai dormi la dernière fois seul, comme à mon habitude, et désormais avec elle. La vie va vite, les temps changent. Laëtitia était tout excitée, de l'exposition, du voyage avec moi, de bouger un peu ; de ce qu'elle m'a dit. J'étais heureux aussi, qu'elle soit à mes côtés ;

j'avais pour habitude de faire mes trajets en solitaire.

Le soir commençait à pointer le bout de son nez, nous étions en fin d'après-midi, début de soirée, en cette fin de mois de mai le soleil ne disait pas son dernier mot, son crépuscule ne faisait que débiter. Le premier arrêt est pour Laëtitia, à la galerie. Il le fallait pour tout mettre en place et parler avec l'organisateur. Pendant ce temps-là, je me dirigeai vers René.

— Déjà cinq mois qu'on s'était pas vus p'tit jeune. Putain, ça passe vite ! Et ta copine elle est où ?

— Je viens de la poser pour qu'elle prépare son expo de ce soir. On s'est mis ensemble ça y est.

« Ça y est » est sorti tout seul, mais il voulait tout dire.

— C'est beau ce qu'elle fait. « Tchoucard » comme on dit, ahah ! Non sérieux, elle est vraiment talentueuse. Sans recopier en plus, à l'imagination. Vous allez bien ensemble.

Je lui ai raconté l'histoire de sa dernière carte, jusqu'au moment où j'ai repris mon identité. Et, comme il dit :

— Ça a été un mal pour un bien.

— Oui, c'est pour ça que je veux investir dans l'immobilier, René. Je veux avoir des rentes maintenant, je pense le mériter, sans paraître prétentieux. Je ne suis rien ni personne, mais honnêtement et avec modestie, je mérite ce que j'ai et désormais

je pense que le mieux c'est d'investir. Je veux pas des millions, mais plusieurs milliers par mois qui rentrent sans me buter au travail.

— Tu veux pas de la coke et des putes plutôt ? Il rigola de sa blague comme un paillard. Surpris, je m'esclaffai aussi.

— René, sérieusement putain, répondis-je en rigolant.

— Ça va... ça va. Déjà, je suis content que tu ailles bien. Ensuite, tonton René aussi va bien. Et tu sais que ça, c'est le rêve de tout le monde, mais on n'a rien sans travail. Des rentes c'est bien, et dans ton cas c'est mérité en plus. Mais il faut toujours garder un œil, d'accord ? Ne te laisse pas baiser par tes assocés dans la vie, ou tes employés si un jour t'en as. J'suis vraiment content pour toi. Le p'tit jeune que j'ai vu évoluer toutes ces années, aller à droite à gauche, sans rechigner, maintenant investir.

Il me donna des plans, des gens qui devaient revendre leur bien rapidement car « ils sont à sec, et comme ils ont besoin de thunes vite, les prix sont alléchants ». Une petite maison à 175 000, sur la côte bretonne, « ça, c'est des couilles en or j'te l'dis », et trois appartements du même acabit dans les environs. Je lui demande pourquoi lui ne fait pas ça, et comment il fait pour avoir ses plans. Il me répond qu'il est trop occupé avec

toute cette zone qu'il fait grossir ; d'ailleurs je lui demande des nouvelles, j'ai vu que ces projets dont il me parlait sont finis, les restaurants, une nouvelle fosse de combat et d'autres rings, boutique de sport, salle de muscu en construction. Il voulait à l'avenir faire un bowling, un paintball aussi, « ou deux, en fonction des possibilités », puis une allée de magasins indépendants, « des locaux qui feraient leurs chaussures, leurs vêtements, leurs objets, leur bouffe, etc. ». Et s'il avait tous ces filons, c'est parce que les personnes dans ces situations venaient les voir, lui et ses associés, car ils sont connus et ont le bras long pour trouver rapidement quelqu'un qui achète. Ce qu'il construisait lui apportait un grand prestige et il commençait à avoir une réputation, une renommée. Sa « zone, ça coûte des sous à moi et mes associés. Après, des fois, on achète par-ci par-là pour revendre ou autre mais c'est rare, chacun fait son truc tranquille. Mais on est tous à fond dans ce projet, et la vérité c'est qu'on peut pas être sur tous les fronts, on l'a vite compris donc on a arrêté. En revanche on prend un billet sur les connexions, pas avec toi t'inquiète. Toi c'est gratuit, et commence pas à me vexer, ça me fait plaisir p'tit jeune ». J'ai accepté l'offre et sa gratitude, je venais d'investir plus de cinq cent mille euros. Il ne restait plus qu'à pouvoir les déclarer,

les blanchir, car cet argent était l'argent des missions. Nous avons discuté de cela, et nous y avons déjà pensé. J'ai revendu tous mes apparts actuels qui étaient sous un autre nom, tenus par une entreprise que j'ai fermée par la suite. Puis j'ai brûlé ce passeport, c'est le réel dernier, l'ultime que j'ai utilisé. Plus de quatre cent mille sur le compte.

Avant de fermer l'entreprise et de brûler le passeport, je l'ai cédée à mon vrai nom, avec tout son contenu, léguant en prétextant un exil et une reconversion auprès d'un haut dirigeant qui faisait ces changements, que bien sûr René connaissait. Lorsque je l'avais contacté pour l'immobilier, je lui en avais déjà parlé avant, et tout était en place pour ce jour qui allait forcément arriver. Le patron de cette banque, où tout était placé, était un ami proche de notre cher et tendre René lui aussi et fut mis en relation avec le notaire qui m'avait fait tous les changements ; un bon vieux tabellion comme on les aime. En deux contacts, il m'avait permis d'avoir ces quatre cent mille sur un compte à mon nom. Et pour les cent mille, ils seront donnés en liquide, c'est la proposition qui est souvent faite, une grosse partie en virement, et le reste en liquide. Voilà pourquoi cet homme réussissait à monter son empire. Dans la vie, il y a des exemples autour de nous, je ne dis pas qu'il faut être fanatique,

mais il y a des exemples respectables. Et lui en faisait partie. Son mérite l'a amené à connaître et se mettre bien avec ces gens-là, à avoir des relations, à bâtir. J'ose penser que ce qu'il se passait, en quelque sorte, je l'avais mérité moi aussi. Je n'ai pas eu tout cela en claquant des doigts. J'ai sué, transpiré, et il est vrai j'ai ri aussi, j'ai bien ri même, mais j'ai correctement saigné et rampé. Comme tous, j'ai eu des bons et des mauvais moments. Je m'apprêtais à faire ce pour quoi j'ai commencé les missions, investir pour gagner de l'argent et être libre, indépendant.

— Laisse-moi le temps de les contacter, et dans quelques jours tu seras bénéficiaire de quatre biens. Enfin plusieurs semaines parce que y'a les papiers à faire. C'est casse-couilles ça, la paperasse, ça me fait chier, j'suis comme toi là-dessus. Pour ça qu'ici y a des s'crétaires. Est-ce que tu sais le temps qu'il faut normalement ?

— Oui, des mois et des mois, je te signale que j'ai déjà dû faire les démarches et les procédures normales pour mes anciens apparts ces dix dernières années. Là, Laëtitia m'a dit qu'elle m'aiderait, on va se mettre ensemble dessus.

— Aaah les bonnes femmes... Qu'est-ce qu'on ferait sans elles !

René est un original, intelligent et tenace. Il est nature, de la nature. Il s'est construit, est tombé, plusieurs fois, et s'est relevé à chacune de ses chutes, encore plus fièrement. Pas besoin de pleurer dans les chaumières pour réussir avec lui. Comme il dit « moi et mes couilles », il est drôle, et sait être sérieux. Les caractères sont différents, mais il est du même bois que Michel, ou bien que l'était monsieur Parin. Et je suis d'accord, ça fait du bien d'avoir une femme à ses côtés. Une présence féminine. Présente, douce, coriace, calme et réfléchie, ses faux-semblants de faiblesse ou de soumission pour nous coller contre elle. Je le remercie, on se tiendra en contact, je lui souhaite bon courage pour la suite, lui aussi. Je pars rejoindre une de ces femmes-là ; ma femme.

XIX

Un labyrinthe, mais avec des indications, et un tas de gens qui ne semblent pas décidés à sortir. Les murs sont blancs ou alors bleu ciel d'un temps pluvieux ; ils s'entremêlent, se coupent au milieu, se suivent. Un lacs de support, dans deux centaines de mètres carrés, et plus d'une centaine de personnes. Je m'étais décidé à mettre une satanée écharpe – plus jeune je ne mettais ni écharpe ni bonnet, ça me collait, je n'aimais pas, et ça n'a pas tant changé – qui recouvrait mes trapèzes, tombant parallèlement le long de ma veste longue grise à capuche claire. Chemise boutonnée au poignet, pas de cravate, chaussures de ville. En entrant, je ne pensais pas voir autant de monde, du jazz accompagné en fond la soirée. Il y avait cet homme aux cheveux courts, verts, maquillé de rouge à lèvres violet, aux flammes orange sortant de ses yeux. Ce patriarche, chevalière à la main, qui avançait de cette même main à l'aide d'une canne qui a pour prise une tête de mort. La femme en robe de satin dorée, talons hauts en or. La blogueuse avec son sac Chanel rouge, mâchant avec nonchalance son chewing-gum, et son téléphone à la main. La petite, émerveillée, peut-être la plus sensible de la pièce à tous ces « jolis dessins ». Laëtitia surgit sans rugir et me surprit.

— Quel charme ! Te fais pas trop beau non plus, tu es à moi maintenant.

Elle passa son bras sous mon coude pour marcher. Quelle élégance, dans ses pas, sa prosodie, sa tenue. Elle était drapée d'un pull fin à manches longues, laissant son cou à l'air libre, et d'une jupe ravissante s'arrêtant aux genoux, puis de chaussures classiques, décontractées sans trop l'être, passe-partout. Tout lui va. Je découvre ses tableaux.

— Et c'est qui les autres ? me suis-je interrogé.

— C'est ça qui est fou ! répondit-elle en se retenant de crier sa joie. Quand je suis arrivée, avec tous ces tableaux, il m'a dit qu'il n'allait exposer que moi ce soir. C'est pour ça qu'il m'a dit de tout prendre. À chaque fois qu'on en vend un, on le remplace.

— Tu as réussi à en vendre ? Même si c'est pas l'important, c'est déjà super que tu aies ta soirée.

— Ça fait une bonne demi-heure que ça a commencé et quatre sont partis. Pour deux cents balles chacun, c'est incroyable. J'en ai une cinquantaine en tout, mais je ne savais pas si j'allais en vendre, c'est récurrent lorsqu'il y a peu ou pas de ventes. Je vise les dix.

Pendant ce temps-là nous marchions, elle me présentait et me

faisait visiter.

— C'est un honneur de se faire cornaquer par la peintre en personne, Madame.

— Petit veinard.

Elle m'embrassa. Nous nous observâmes, c'était la première fois que nous nous embrassions en public, comme si tout était dévoilé une nouvelle fois. Elle sourit, moi aussi. Pendant la balade, je m'arrête, net.

— Magnifique.

Je fus incertain de trouver les mots.

— Merci. Elle posa sa tête sur mon épaule, et sa main de son bras libre sur mon torse.

C'était un homme de dos, habillé d'une veste longue bercée par un léger vent, en haut d'une colline ; le temps était beau, une multitude de petits oiseaux battaient des ailes devant lui ; un était même posé sur son épaule gauche. Je regarde ce tableau, quelques longues minutes. Au moment de partir pour continuer la visite, je tourne la tête, le visage de Laëtitia toujours, collé à mon épaule, regardait en bas. Je suivis ce regard, il menait à des mains, à ses mains, elle faisait un brouillon : nous, de dos, moi, face au tableau reproduit, elle, dans sa posture, tête reposée sur mon épaule et main sur ma poitrine. Elle sentit ma présence

visuelle, me regarda, ferma son carnet en refermant la main qu'elle avait discrètement enlevée de mon sein pour commencer son dessin. Je levai légèrement les sourcils, baissant à peine les lèvres, pour lui montrer mon étonnement et mon admiration. Elle toucha ma bouche avec la sienne, elle ne s'en lassait pas, je ne m'en lassais pas.

— Tu vois la dame en costume blanc, devant le portrait du zèbre ? m'indiqua Laëtitia.

— Oui. Oui je vois, très beau portrait d'ailleurs.

— C'est elle, « la personne influente », m'annonça-t-elle avec une inflexion plus articulée.

— La fameuse.

— Exactement. On s'est bien parlé, après ma présentation faite par l'organisation à l'ouverture. C'est une critique de la peinture, très reconnue en France. Elle fait décoller des carrières pour de vrai. C'est dur de se faire un nom dans ce milieu, comme tous les milieux artistiques tu me diras, mais la peinture c'est spécial, peu connaissent le nom des contemporains. Enfin, elle, elle est beaucoup suivie quand même. Et devine quoi ?

— Elle t'a demandé un autographe ? dis-je avec un brin d'ironie.

— Très drôle l'oiseau, mais non, encore mieux. Elle m'a

invitée dans une de ses vidéos ; un entretien où l'invité parle de sa vie, il ramène des tableaux de sa propre création et explique ses inspirations, ses envies, etc.

— Fantastique. C'est un bon pas en avant, répondis-je pragmatiquement.

— Peut-être qu'un jour je pourrai ouvrir une galerie, où je vendrai mes tableaux, les laissant en exposition. Comme un magasin de vêtements, mais avec les tableaux. Et la meilleure des nouvelles, c'est qu'ici, ils m'accordent deux soirées comme celle-ci par an ; puis possiblement lorsqu'il y a une soirée où plusieurs artistes plus ou moins connus se mélangent, je pourrai quelques fois accrocher avec eux. Enfin, c'est un rêve qui se réalise. Je n'aurais jamais pensé que ça pourrait en arriver là. Même si ce n'est pas de ça que je vis, l'opportunité est folle.

Elle était passionnée, exalté, heureuse, elle aurait voulu combler toutes les secondes de repos pour en parler. La soirée fut agréable, son objectif fut explosé. Une vingtaine de toiles se vendirent, et plusieurs journalistes l'alpaguèrent pour leur article. Elle qui, il y a peu, avait une marque de vêtements, et était caissière.

Un mois et demi courut à vive allure après cette nuit. Nous

trouvions toujours un moyen de nous occuper, dans l'art, le sport ou le divertissement, vivant bientôt des rentes, objectif de ma vie (qui serviront à être plus libre et plus tranquille pour appréhender d'autres projets un jour), nous vivions des quelques économies qui me restaient et même de ses ventes de tableaux. Voilà quelques jours que les papiers étaient finalisés pour tous les appartements ; le notaire passa en priorité le dossier pour le boucler et rendre la pareille à René, à la fin du mois de juin, tout s'était actualisé. Et nous reçûmes les certificats dans la foulée. Pendant ce temps-là, nous vivions d'amour et d'eau fraîche. J'ai rencontré la famille de Laëtitia, nous sommes allés voir la mienne. En ce début juillet, l'été se présentait avec ferveur, le soleil ne fit pas de manières pour déposer ses rayons. Au moins je bronzerai un peu, on me dit souvent que je suis blanc à force de ne pas sortir ; trop blanc, cadavérique même si mon teint sans bronzage n'était pas pâle mais plutôt beige.

L'occasion de sortie du jour fut une visite vers Montluçon, en plein centre de la France. Nous voulions acheter une maison, notre maison, sur les photos celle que nous allions voir nous avait tapé dans l'œil. Spacieuse, voisinage non mitoyen, peu de monde, mais de petites villes si besoin à côté. Et puis c'est l'endroit idéal pour se ressourcer, partir en voyage, puis revenir

à la base. Arrivé au portail, nous n'étions pas déçus, le périmètre était délimité par des arbres et des buissons, des haies, le portail devant nous. Portail électrique, et portillon en bois. Il y avait deux étages, le toit en tuiles marron, une mare avec des canards, une grande piscine, une avancée pour rester dehors tout en étant protégé, des tables et chaises modernes. Le jardin était immense.

— Les enfants pourront courir, s'amuser, jouer avec le chien, dit Laëtitia explosant de rire après avoir vu ma tête suite à cette boutade aux arrière-pensées sincères.

— Tu veux que je fasse une attaque.

En vérité je voulais des enfants, je ne sais pas si j'étais prêt, je ne sais pas si on l'est vraiment un jour. Elle, n'avait pas froid aux yeux.

La visite se passe bien, Laëtitia commentait les futurs travaux qu'elle voulait entreprendre.

— Tu vois, là je verrais bien ce mur en blanc. Et celui qui relie les toilettes à la salle de bains en haut, il faut le casser. Peut-être même celui de la cuisine qui donne sur le salon, à voir.

— Oui chef.

J'étais à ses côtés, c'est ce qui m'importait, trop longtemps je divaguais en détruisant mes relations. Avec elle, je sentais que j'étais en train de bâtir, autant matériellement que

psychologiquement. Elle ne me lâchait plus non plus, du padel aux séries d'aventure, de comédie et autres styles. Nous avions notre temps à nous, elle pour la peinture, moi l'écriture, il y avait la lecture aussi. Nous passons parfois au lac, plus ou moins longtemps, pour contempler, s'inspirer. Désormais il faudra trouver un autre endroit, car l'achat a été conclu, nous entrons le mois prochain.

Le lendemain de cette excursion, nous fûmes invités par René pour voir une soirée « exceptionnelle de MMA » qui inaugurera sa cage, son octogone. Laëtitia n'aimait pas la violence, mais éprise du lien qui nous unissait, sans difficulté, après tout ce temps d'attente pour être ensemble, elle vint avec moi. Sur la route de cet événement, des spasmes arrivèrent en plein ventre de la charmante demoiselle. Son visage se crispait.

— Louseau ? fit-elle, cherchant du soutien.

— Oui ?

— Je suis désolée... mais est-ce ce que tu peux passer dans une pharmacie pour acheter des serviettes hygiéniques ? J'ai mes règles, mais, c'est la première fois que ça m'arrive, je prévois toujours, me missionna-t-elle.

— Oui oui, bien sûr, tout de suite Mademoiselle.

Et elle sourit dans sa douleur. Je pris la première sortie, dans

un de ces somptueux villages, *Le bar du vieux Franklin* jouxtait *La pharmacie fleur de lys*. L'église au milieu du village. Je lève le frein à main, coupe le moteur.

— J'arrive tout de suite.

— Attends, attends, prends ça s'il te plaît.

Laëtitia sortit un billet pour me le tendre.

— Ça va pas la tête ? Tu sais, que ce soit maintenant ou à un autre moment, si je paye c'est par choix, parce que ça me fait plaisir. – Puis je la regarde d'un air sarcastique. – Et ça m'étonnerait que tu puisses me forcer la main dans cet état.

Ses lèvres montèrent encore, tout comme mon bonheur à chaque fois.

Je passe le pas de porte, ces dernières s'ouvrent automatiquement lorsque l'on se présente à elles sous quelques centimètres. J'aperçois tout produit : dentaires, immobilisations, crèmes, antibiotiques, Doliprane, etc.

— Bonjour monsieur ! annonça une pharmacienne, m'invitant à dépasser « la ligne de respect » placée avant les caisses, pour un espace de je ne sais trop quoi parce qu'on entend tout de toute manière.

— Bonjour, j'aimerais avoir des serviettes hygiéniques s'il vous plaît.

— C'est rare que les hommes aient leurs règles, ils ont toujours leurs propres règles ceci dit.

Puis elle se reposa sur ses mains tant sa blague la fit rire. Elle était jeune, une vingtaine, plutôt à l'aise, couettes blondes et lunettes rondes roses.

— Vous voulez laquelle ?

Elle me présenta trois paquets différents. Cela me rappela la fois où on m'avait demandé d'acheter des couches, et finalement je découvris, ébahi, qu'il y a des tailles différentes, des poids différents.

— Euh...

J'hésitai, fis un combat de regard, paquet numéro un, pharmacienne, paquet numéro deux, pharmacienne, paquet numéro trois, pharmacie...

— Ceux-là sont top, elle a mon gabarit à peu près, moyenne, petite, mince ? — Je répondis par l'affirmative. — Alors, ceux-là sont les bons. Je le sais car je les mets moi-même. C'est d'un confort, me déballa la pharmacienne.

Je ressortis donc de cette pharmacie à la pharmacienne égayée, butin à la main.

— Ah parfait ! Merci beaucoup.

Nous nous arrê tâmes dans une station pour refaire le plein et elle profita de l'occasion pour aller aux toilettes ; mission réussie, comme quoi je n'ai pas encore perdu la main. Arrivé à bon port, René, agité, me prit dans ses bras.

— Aaaah p'tit jeune ! Ça fait plaisir de te voir ! – Il se tourna vers Laëtitia. – Bonjour Mademoiselle, j'espère que vous avez fait bonne route.

Affable, il s'excusa de ne pouvoir rester plus longtemps, « on se voit à la fin de la soirée en haut si tu veux, à mon QG », occupé par l'organisation de ce premier événement MMA ; son QG est l'endroit où j'ai rencontré Bruder. Bruder que je croisai quelques minutes après.

— Bonjour Mademoiselle, enchanté ; bonjour, jeune Français, chanta-t-il de son accent allemand. – Nous le saluâmes, il nous questionna : Vous allez chez Mimi ?

— Oui, boire un coup seulement. Pour manger, on va prendre des tapas, René m'a dit qu'on pouvait voir le spectacle de certains restos, lui répondis-je.

— Bien, bien. Oui il y a *Le point glacé*. Attends, je vais te réserver une table sinon ce sera... comment vous dites, vous les Français... ah oui, « mort », ce sera mort, ahahah. – Il avait ce rire de méchant qui ponctuait chaque badinerie. Il termina : Il

surplombe les gradins.

Il y avait la fosse, et les milliers de spectateurs, puis au deuxième étage, les restaurants et bars, construits pour ce complexe, qui dominaient la vue. Cette construction collait les autres lieux de combat, eux moins réglementés, pour ne pas dire très peu.

— Profitez-en, pour l’instant tous devrez profiter de ne pas encore manger des insectes. Moi-même j’ai investi dans une usine qui met en barquette « écologique » des grillons. On s’est mis d’accord pour faire un maximum de pub là-dessus, de toute manière il faut bien nourrir tout le monde. Bientôt, pendant qu’on mangera du caviar, on leur fera manger des insectes ; c’est bon ça les insectes... pour le régime, expliqua ce patron d’une grosse entreprise de relais d’information grand public, avec un cynisme franco-germanique.

Puis il partit. Laëtitia me regarda, fronça les sourcils, folâtre, et tira la langue : « Beurk. » Je ris. Nous passâmes devant le trou en terre qui terrait deux guerriers et des centaines de spectateurs assis sur des bottes de sable ou des rangées de chaises en gradin nouvellement installées, tout proche des extrémités du *no man’s land*. L’un, un mètre soixante-quinze à vue d’œil,

soixante-dix kilos, cheveux blonds rasés sur les côtés, au-dessus formant une longue queue de cheval, coupe de scorpion tel un viking, tatoué « Valhalla » sur son poitrail en grand et gras. L'autre, plus grand, plus maigre, chauve et plus vif dans ses déplacements. Leurs coups fantômes, leurs doutes fugaces, aucun ne veut perdre, mais l'essentiel est de rentrer dans l'arène. Les autres arènes accueillirent leurs combattants respectifs.

— On peut y aller s'il te plaît ? m'enjoint Laëtitia en s'agrippant à mon bras. C'est trop violent pour moi, je n'aime pas.

Mimi nous servit en personne, l'endroit était calme ; bondé mais paisible. De gros gaillards au regard de pirate avec de frêles compagnes, buvant à s'en noyer la barbe. À la télévision passait une émission de « professionnel en expertise » qui parlait de tas de sujets. Rares sont ceux qui peuvent parler d'autant de choses en connaissance de cause, pourtant pléthore d'initiés à la lumière théâtrale de ces plateaux se présentaient.

— Tu as vu, ils ont réussi alors.

Laëtitia rebondissait sur ce qui se disait, tous dans la salle furent en extase devant cette télévision les informant d'une avancée. Un moyen de locomotion qui était beaucoup plus rapide encore, et accessible.

— Pourquoi pas bientôt la téléportation, désormais ce n'est plus irréel complètement. Puis les gens seraient heureux apparemment. Pourtant, eux qui disent que le chemin est important, ils ne souhaitent plus ni le voir ni le faire. Nous voulons aller d'un point A à un point B sans voir et sans vivre l'évolution qui nous a amenés à ce dernier. Nous voulons faire de A à Z sans passer par les autres lettres qui participent au charme de l'alphabet, maugréai-je.

— Oui, je te le concède. Par contre il faut avancer avec la société, utiliser tout cela avec tes valeurs, mais ne pas se laisser dépasser, rétorqua-t-elle. Un Perrier pour monsieur, et un mojito pour moi s'il vous plaît, commande-t-elle à la serveuse arrivée à notre table.

— Avec une rondelle de citron le Perrier ?

— Oui merci.

— Très bien, merci, fit la serveuse qui repartit tandis que je reprenais :

— Fine est la ligne entre « évoluer avec son temps » et « aller dans le sens du vent », mais je te l'accorde ; il faut utiliser les outils de son époque. Accepter sans renoncer. Aujourd'hui l'humain pense que nouveauté rime avec progrès, et progrès forcément positif. Mais nous sommes comme ça, nous nous

passons des choses réellement que lorsqu'on nous les confisque.

— En revanche, c'est vrai qu'on va dans un sens et jamais dans l'autre. Tu penses qu'on va se reconnecter un peu à la nature un jour ? Fin, je veux dire pour de vrai, pas comme ils disent eux, et ne font rien ou alors dans leur réalité virtuelle.

— Nous retournerons à la nature par la nature, non par l'humain. C'est la nature qui s'imposera lorsqu'il le faudra, l'humain n'est pas assez fort ni consciencieux pour retourner de lui-même à des classiques, même en évoluant. Les choses reviendront au naturel grâce à la nature et non aux humains. La nature reviendra lorsqu'elle s'imposera aux humains.

— Ouuuuh, d'accord Monsieur.

Elle détendit l'atmosphère apocalyptique que j'avais mise en place malgré moi, cela ressortait d'une sorte d'inconscience que tous commencions à porter, comme un virus du mécontentement, du déracinement.

— Tu as vu le monde qu'il y a, c'est impressionnant !

— Oui, le MMA fait fureur, le goût du sang sûrement. Mais c'est aussi un spectacle, c'est beau de voir des combattants se mettre sur la tronche et après se serrer la main.

— Oui j'allais te le dire, après ils se font des câlins. Comme des gros nounours.

Ses manières m'évadaient dans un monde où nous serions entourés de pâturage, dans ces instants au lac, au sport. La discussion qu'on venait d'avoir sur la nature me faisait penser à celle que j'avais eue avec Arthur peu avant son décès.

L'heure du combat sonna, direction *Le Point glacé*. La ferveur se ressentait, le présentateur en costume noir et chemise blanche, nœud-papillon, chaussures cirées, s'époumonait dans son micro pour chauffer la salle déjà ardente. Les premiers combats allaient commencer. Installés sur une table haute accompagnée de ses chaises, nous regardâmes la carte.

— Ça a l'air bon ça ! Chèvre-miel sur des tartines grillées, proposa Laëtitia.

— Ah bah merci ! Pour une fois qu'on me l'accorde. J'adore ça, tu vas voir c'est excellent.

Nous prîmes aussi des patates coupées en petits cubes, des brochettes de merguez, de poulet, de keftas, et des crevettes.

— Le premier nous vient tout droit de Grenoble, dit le petit Chicago français !... proclama le présentateur.

— C'est plutôt Chicago le petit Grenoble américain, affirmai-je avec un brin de chauvinisme.

Laëtitia esquissa un sourire.

— Le second... – Il força le trait sur la dernière syllabe. – De

notre belle et tendre capitale, Paris !

Les gladiateurs modernes entrèrent chacun leur tour dans la cage métallique faite de grillages en petits losanges reliés et soutenus par des pylônes. Sur des musiques de rap, la foule sautait, chantait, criait. La cloche sonna. Des jabs ouvrirent le bal (coup de poing direct avant). Même poids, même taille. Les coach se débattirent de la voix pour se faire entendre : « Monte-moi cette garde ! », s'arrachant la gorge pour conseiller leur combattant sous l'engouement de la foule. Coup de tibia sur les cuisses, bras qui teste les distances, essai d'abaissement du corps pour chopper une opportunité de plaquer son adversaire au sol. Les bruits de ces deux soudards silencieux résonnaient aux instants de coupure de respiration du public émerveillé. Et ce soir ils allaient être servis, cinq combats, trois K.-O., une soumission. Le dernier combat fut le plus attendu, deux personnes influentes, connues pour leurs exploits dans leur domaine : boxe thaïlandaise et lutte pour le premier, taekwondo et karaté pour le second. Le sang coulait plus que pour les autres. « Oh mon dieu, ils vont se tuer là... », s'inquiéta Laëtitia. Cinquième et dernier round, le boxeur plaça un extraordinaire coup de genou sauté dans la tête de son adversaire. Rancunier, le karatéka quelques secondes après tira un coup de pied arrière, en

pleine figure aussi. La décision s'est prise aux points, enfin plutôt aux poings. Maculés d'on ne pouvait plus distinguer quel sang, les deux athlètes serrèrent les mains des coachs et préparateurs adverses rentrés dans la cage à la fin. La rapidité du karatéka a vaincu la puissance du lutteur ce soir-là, sous l'acclamation d'une assemblée populaire en feu.

XX

— Putain ! Vous avez vu ce combat ! Ça a dû plaire à ceux qui étaient « à l'agachon ». Ils ramèneront du monde comme ça.

René était « comme un dingue », la pression redescendait pour lui peu à peu. Accoudés au bar de son QG, nous discutâmes de cette soirée.

— Alors, *Le Point Glacé* ? C'était bon ? Il y a une belle vue ? interrogea René.

— C'était super bon, les tapas étaient délicieux, assura Laëtitia.

— Et la vue, magnifique vraiment. C'était le top, ajoutai-je.

— Content que ça vous ait plu. Mimi a pas fait de « dinguerie » comme disent les jeun's, c'est un miracle, il va neiger à Noël.

Il s'intéressa, au retour de Laëtitia, à ses tableaux, à notre visite de maison d'hier. « Eh bin ! Qui aurait cru ! Vous avez réussi un vrai tour de force, madame », plaisanta-t-il. Laëtitia eut de la satisfaction en entendant les dernières syllabes. Nous parlâmes aussi de ses projets, ses avancements, ses futurs évènements. Je profitai, tout comme elle, de chaque moment passé ensemble. En rentrant, je dus lui annoncer que je ne

pourrais rester dormir cette nuit, il fallait que je règle quelque chose. Dans l'incompréhension, elle se renferma, comme si je la privais d'une récompense fraîchement et rudement gagnée. Je lui expliquai que ça ne serait pas toujours comme cela. Que si j'étais allé jusqu'à prendre cette maison avec elle, c'était pour réellement tourner la page et construire. Mais la cause était trop importante, je me devais de me dépêcher. Pendant la soirée, je reçus un message d'une vieille connaissance, Thibault s'appelait-il. Il fut un de mes premiers amis proches, si ce n'est le premier. Nous étions encore si jeunes, si innocents, à dix-huit ans, lorsque nous nous sommes rencontrés dans une salle de musculation, à force de se croiser, nous finîmes par nous parler. Partager des centres d'intérêts, voyager à travers le pays, sur les économies que nous nous faisons grâce à toutes sortes d'activités. Jusqu'à ce trou de terre à peine creusé, ces fameux combats, chez René. Ensemble, nous encourageant, nous taquinant, avec d'autres au fur et à mesure, comme Arthur. Le sang qui tombait n'avait pas le temps de sécher qu'une nouvelle couche toute fraîche venait le recouvrir ; rien n'a vraiment changé, simplement que ce lopin de terre est devenu peu à peu une zone attractive. Cela faisait quatre ans que nous nous étions perdus de vue, il s'était associé avec des mecs qui faisaient dans

le coton, puis moi j'étais parti dans mon coin avec mes missions, et de l'eau coula sous les ponts. Il venait de m'envoyer un message : « De la tête aux poings amochés, rendez-vous à la cabane de Roger au plus vite, l'*amochure* est profonde. » Je le reconnus à la première partie, c'était un code pour s'identifier seulement pour nous deux, nous nous le disions souvent. Ensuite le message, puis la dernière partie à utiliser avec parcimonie en cas d'urgence, pour accentuer l'importance.

Je pris la voiture de Laëtitia pour me rendre sur le lieu, sur-le-champ. Mon arrivée eut lieu au petit matin, tôt encore, l'aube vermeil montrait ses premiers éclats. Me voilà, face à ce bar délabré, opposé à un ponton peu fréquenté. Les seules bâtisses qui peuplaient cette zone abritaient les indigents. Aucune pancarte, seulement des lettres en bois bleues qui tournaient au blanc, avec une en moins qui renommait l'endroit drôlement bien : « LA CA ANE DE ROGER ». Je toquai, trois coups, une seconde, puis un, une seconde, puis deux. Mes pas m'annoncèrent sous le craquement des planches trouées formant le sol. Je passe de l'autre côté du comptoir délavé ; autrefois, une charmante demoiselle au nom d'Isabelle le briquait sans cesse, nous pouvions y voir notre reflet. Une caisse de blanc moelleux vide ; une autre, de bouteilles de rouge mal rangées,

mal fermée, mal finie, se versait au-dessus de la trappe métallique, dégoulinant comme pour m'indiquer le chemin. Ce n'était pas la première fois que je l'empruntais, naguère quelques bordels s'y trouvaient, et le troquet était rempli de jeunes comme de vieux, de timides comme de fêtards, accueillant même les musiciens, manière de dire qu'ils pouvaient venir jouer, gratuitement.

— Salut mon pote, ça va ?

Thibault courait dans tous les sens, un papier s'envola, deux petits calibres posés sur un tabouret, une bouteille de rouge entamée au pied d'une table ordinaire.

— Ça fait plaisir de te voir ! reprit-il.

— J'ai reçu ton message, qu'est-ce qu'il y a ? le questionnai-je.

— Écoute. Je suis dans la merde, grave. Je te demanderai pas de m'aider, ça va t'apporter trop de problèmes, même si tu veux, j'insiste. Mais j'ai une chose importante à confier à quelqu'un, et c'est en toi que j'ai confiance, dit-il d'un ton solennel.

— Oui, bien sûr. Explique-moi.

Il avait continué ses affaires dans le coton, des années durant, vivant l'abondance et la luxure, grosses voitures, multiples femmes, fêtes et ce qui va avec. « Au bout d'un moment, je te

jure, quand j'arrivais quelque part, les gens venaient me coller pour profiter ou faire des affaires. J'ai jamais pécho aussi facilement des meufs. Enfin, fallait voir la mentalité de tous ces gens. C'est pour ça que c'est toi que j'ai appelé », me dit-il. Habitué à son confort, il paniqua lorsque son « gagne-pain » a commencé à flétrir, subitement, en quelques mois. Il ne voulait renoncer à son mode de vie, prêt à tout pour s'accrocher. Bien des erreurs fait l'homme qui n'est pas prêt à retourner à la nature lorsque le temps l'exige. Ses collègues l'ont embarqué dans une histoire rocambolesque, je dirais même stupéfiante. La drogue, l'argent facile, ou plutôt qui paraît facile et qui est désastreux finalement pour tous. Ils se sont bien défendus, lui était Corse, il me disait souvent : « Tu sais comment on dit, ahah ! “Oh ! Mèche longue ou mèche courte ?” », avec l'accent articulé et la prononciation accentuée ; parlait-il de cheveux, m'amusais-je à ironiser parfois ? Malheureusement, la mèche fut mouillée cette fois. Certains se sont fait arrêter, d'autres trahir, puis une équipe avec laquelle ils travaillaient n'avait pas été payée par d'autres qui juraient sur ce qu'ils avaient de plus cher que si. Deux autour de lui étaient morts, et deux autres emprisonnés pour de longues peines. Si l'on suit l'adage « jamais deux sans trois », pile tu perds, face il gagne ; pile tu vas en prison longtemps, face

tu meurs. Mais l'espoir est le meilleur outil de survie accompagné de la peur, il pourrait au lieu de se faire arrêter puis tuer, s'évader de tous. Il rangea un canon entre sa ceinture et son caleçon, devant, et un autre derrière ; accrocha ses mains à mes épaules, me regarda dans le blanc des yeux, puis dans l'iris pour insister :

— Mon ami, je t'en prie, donne ce collier à ma fille de ma part, il est pour elle. — Il me tendit un fin collier mordoré, avec une fleur sans tige en pendentif. — Dis à ma famille que je les aime de tout mon cœur, s'il te plaît. Tiens ! — Il sortit, de l'une des poches de son blouson en cuir noir, deux lettres jaunies et pliées à trois reprises sur elles-mêmes. — Celle-ci, tu dois la leur remettre maintenant, et celle-là, si par malheur je venais à disparaître pour toujours. Tu as bien compris ?

— D'accord. Tu es sûr, tu ne veux pas repartir avec moi ? Je t'emmène dans une autre planque.

— Et où irions-nous ? dit-il, me faisant comprendre que cela ne servait à rien. Non, je ne peux pas te faire faire ça, la situation est trop dangereuse, ça ne serait pas correct de ma part. Laisse-moi être un véritable ami avec le seul que j'aie jamais eu. Je te demande simplement ce petit service. — Il prit une pause de quelques secondes, tous deux face à face, bras ballants, et finit

d'un faciès presque joyeux par : — Et si on ne se revoit pas, on se retrouvera.

Il grimpe l'échelle, pousse le vin qui bloquait ses bras pour sortir, je lui emboîtai le pas. Nous nous prîmes dans les bras, lui sortit par la porte où je suis rentré, tandis que moi, ayant une envie pressante, décidai de passer à l'urinoir. L'atmosphère était pesante ; le collier, dans la poche intérieure gauche de ma longue veste avec les deux lettres, et quelques allumettes et cigarillos planqués dans celle de droite pesèrent lourd. Le bruit de ma braguette, sec et vif, de mes souvenirs devant ces faïences crasseuses, en plein déversage. Perdu dans cette structure en bois, ancienne, désuète, mais à la carrure d'un bon western, il suffirait de quelques coups de peinture. Soudain, un claquement fracassant, puis un autre du même acabit, assourdissant. Surpris, je me dépêchai, remis ma ceinture. J'entendis, du carreau de fenêtre de ma pièce : « T'avais qu'à payer, enculé va ! » Jamais deux sans trois... un troisième tir sonna la fin. La pièce tomba sur face. Puis un moteur qui s'emballa dans la seconde vrombit, emmenant les assassins au silence rapidement. Jusqu'à ce que leur tour un jour arrive ; jusqu'à ce que leur pièce un jour tombe. En quelques secondes, tout s'était passé si vite. Je compris, m'approchant du petit miroir et du lavabo de fortune. L'eau

coula goutte à goutte, comme si le temps avait asséché la zone. Puis j'ouvris le robinet pour me laver lentement les mains et le visage. Découvrant le corps de Thibault, je pensai à la lettre, aux deux lettres... et au collier, il m'avait donné l'adresse sur un petit bout de papier annexe. J'ouvris ma veste, le vent la faisait danser, je sortis un cigarillo, une allumette. Mis une main pour protéger la flamme du vent, et provoquai la fumée. Je m'accroupis, parlai une dernière fois à ce corps inerte, mais bien vivant quelques minutes avant. Un dernier au revoir comme il se doit, avant l'arrivée des forces de l'ordre. Je songeai à cette question rhétorique qu'il m'avait posé quelques instants avant : « Où irions-nous ? » Je me relève, regarde la mer.

— Où irions-nous ?

Si d'un claquement de doigts, partout devenait possible, où irions-nous ? Dans une autre voie lactée, ou un village près ? Cette terre est si grande dans le réel. Irons-nous dans un sens ? Ou bien dans l'autre ?

Où iriez-vous, et combien de temps ?
Plus de chemin, seulement des points ;
Rien ne serait relié, à l'arrivée.

Où irais-tu, si tu le pouvais ? Sous les flocons, ou sur le sable ;
voir des faucons ou des aimables.

Où irait-il ? Si, perdu, il trouvait ce qu'il veut, en si peu de
temps.

Où iraient-elles ? Quels endroits, quels moments ;
de leur bon goût, de leur talent.

Où irais-je ? Je pense nulle part, sans doute. Cela serait bien
fade de découvrir que peu importe où je pose le pied, de plus en
plus, nous nous ressemblons tous.

Alors, où iriez-vous, en votre temporalité, si d'un claquement de
deux doigts, à vos yeux se présentaient toutes les possibilités ?

L'aube était passée au mordoré. Je jetai mon mégot dans le sable de cailloux plus propres que ces alentours de débris délaissés aux drogués, aux désespérés ; ou à ceux qui ont connu cet endroit et qui repassent nostalgiques, aux amis qui se donnent rendez-vous dans les moments durs. Dans le moment le plus funeste de sa vie, Thibault n'oublia ni son ami, ni sa famille, la *famiglia*.

Sa famille se trouvait « au pays », sur l'île, éloignée de ce continent décadent. Quelques messages à mes proches pour les informer de ma destination, à Laëtitia de mon retard, et je pris le premier Corsica Ferries disponible au port de Marseille. Jaune en bas et blanc en haut, au milieu deux larges lignes bleues espacées, brillant sous le soleil levé et en splendide forme, tandis que mon esprit fut à la tempête. Un autre non loin de là, amené à la même destination, le Corsica Linea tout nouveau, rouge et blanc, flottait sur l'eau bleue du port méditerranéen. Deux immeubles surnageant la mer. L'attente fut d'une heure entière pour embarquer, le temps de ranger les centaines de voitures dans ces gros garages métalliques, spacieux et simples. Je sors de la voiture, qui avait toujours cet air de surveillance, de protection, d'humain par ses phares et la forme de sa carrosserie,

et prends une photo pour ne pas la perdre : « Deck 3, Zone C ». Je me dirige dans la cabine, deux petits lits, il ne restait plus qu'elle, et une vitre avec vue sur la mer sans le sable. Je fus dans les derniers passagers, les dernières réservations, j'eus une chance inouïe de pouvoir faire partie du voyage. Une voix annonça le démarrage du paquebot, nous voici partis pour plusieurs heures.

Je sortis sur le pont, je ne pensais pas qu'autant de gens prendraient cette destination. On aurait dit une fourmilière. Avec les salutations des familles restées à quai, des parents firent « coucou » à des amis ; une mère, avec le bébé dans les bras, leva la main de ce dernier pour mimer l'au revoir. Subjugué par ce que nous offrait la nature des choses durant tout le voyage, j'observai l'horizon, tout d'azur vêtu... Rien que l'azur... L'azur, l'azur, l'azur, l'azur... Une dame vint me parler, plutôt âgée.

— C'est joli hein ? me dit-elle de son accent léger.

Elle devait être de là-bas.

— C'est magnifique. Je n'ai jamais voyagé en bateau, lui déclarai-je.

— Alors, profitez-en pour vous laisser porter par la vague, jeune homme. Les flots nous emportent, nous emmènent à notre

destination, nous relâchent ; et pendant ce temps nous jouons, aux échecs ou aux cartes, nous discutons interminablement, nous rions, nous pensons.

— Vous êtes d'ici ? lui demandai-je.

— De là-bas, oui, badina-t-elle avant de reprendre. Si vous trouvez magnifique cette eau, attendez de voir cette terre.

Et elle repartit au loin, à l'intérieur de ce navire rempli d'occupants.

Je vis un homme courir à toute vitesse la largeur du bateau, se rendant aux toilettes qui le couvèrent, lui et son mal de mer, jusqu'à l'arrivée. De loin, commençait à se dessiner, à mes yeux, les premières collines Corse. J'avais l'impression d'être un navigateur d'un autre temps, découvrant une nouvelle terre. S'ensuivit l'arrivée, je cherchais quelqu'un qui puisse m'indiquer la route à suivre, alors je suis allé à pied dans Bastia, à la recherche d'informations sous la chaleur de l'été. Je passai les venelles, tout semblait si propre, si chaleureux. Je vis un drapeau corse, à tête de Maures, au mur d'un restaurant, puis un autre, et encore un. En marchant, je rencontrai un banc fabriqué de longs et fins rondins de bois espacés légèrement et ondulant modérément, réunis par l'armature en fer. Derrière ce dernier,

mise en évidence, une mirifique pancarte « Si tu as envie de travailler, assieds-toi et attends que ça passe ». Deux grands travailleurs écoutèrent ce message, verre de blanc à la main, parce que comme l'un avait proclamé, hilare, avant de s'asseoir : « Il ne faut pas trop forcer non plus, avec le travail. » Je leur demandai s'ils connaissaient le chemin, ils me répondirent que oui, me demandèrent pourquoi je voulais savoir, je répondis : « Pour voir la famille d'un ami. » Ils se regardèrent, puis me toisèrent en m'examinant. L'un d'entre eux m'avance que ce n'est pas loin et m'explique. Je le remercie, rebrousse chemin, mais quelques pas après j'entendis :

— C'est pour la famille de Thibault ?

Surpris, je me retournai.

— Oui, Monsieur, comment le savez-vous ?

Les deux assaillants ne tardèrent pas à se faire voir dans les journaux, arrêtés dans l'après-midi après un autre crime, repris de justice, ils étaient « surveillés ».

— Tu sais maintenant avec Internet tout va vite, dans nos journaux ça parle déjà de lui, me dit le premier.

— Et même sur le continent j'ai vu. Il ne méritait pas ça. Passez nos condoléances à sa famille, ajouta le second, l'autre acquiesça.

Je confirmai et promis.

Sur la route, je m'arrêtai à l'endroit indiqué, des voisins me dirent que la famille était allée à un lac proche, pour la journée. Le village était splendide, les rues faites de murets de pierres, les anciens jouaient à la belote, sur la place, d'autres flânaient dans cette nature environnante, emplie de pâquerette et de myosotis. Il y avait là aussi des bancs, mais nul besoin d'inscription pour les initiés qui comprirent le principe bien rapidement. Alors je finis mon trajet à pied, apercevant avec stupéfaction un troupeau de cochons sauvages. Ils avançaient, doucement mais sûrement, à pas lents et resserrés, ayant l'air d'avoir tout le temps du monde, aucune précipitation, aucune pression, aucun rendez-vous. En sortant dans un chemin encore plus terreux, impraticable en voiture, j'entrevis la cascade et le lac. Au fond de ce lac se virent à l'œil nu, tant la clarté était de mise, de grosses pierres lisses, produisant de petites cascades dans la cascade, formant des saunas, et entourant aussi le point d'eau. Le tout au milieu de la végétation composée d'arbres de haute altitude. Mon ventre se serra à la première vue de cette belle famille heureuse, elle n'avait donc pas eu la nouvelle ; c'était à moi de l'annoncer. La mère et le père, les grands-parents, les

neveux, sa nièce, quelques cousines. Comment allais-je tenir sur mes jambes ? Je croisai déjà certains regards, présentés par Thibault, comme sa maman qui me reconnut tout sourire : « Quelle surprise ! Tu vas bien ? » Quelques secondes de descente suffirent pour l'angoisser. « Ça me fait plaisir de te voir. Mais il est pas là mon fils ? Il est où mon fils ? » Je m'arrêtai, bras lourds, ressentant doublement la gravité. Mes yeux se remplirent de liquide transparent, puis en voyant la maman se décomposer, comprenant ce lourd silence, une larme coula, suivie de près d'une autre.

— Je suis désolée, Madame. Toutes mes condoléances.

C'est fou comment une mère peut ressentir et comprendre les choses concernant son enfant. Quelques secondes et une larme suffirent pour entériner la mort de son enfant. Elle divagua, le grand-père la prit dans ses bras, pour la retenir de tomber. Comme si le poids du monde s'abattait tout entier sur son être. Elle cria : « Mon fils ! Mon Thibault ! C'est pas possible ! S'il te plaît dis-moi que c'est pas vrai, que c'est pas sûr ! » Le père sortit de l'eau à toute vitesse. Toute la famille s'endeuilla. Je présentai les condoléances des deux anciens, leur apprenant que l'information était disponible. Une cousine regarda sur le téléphone. Ce fut la confirmation, le coup de marteau sur un

clou enfoncé. Je ne savais que faire. Je venais de gâcher ce moment magique, en famille, sous le soleil, dans un coin divin ; si vite, cherchant des mots supplémentaires en vain. Cette cascade tombante me faisait penser à celle de chez Laëtitia ; puis je pensai à Laëtitia, j'avais hâte de la retrouver, de me retrouver dans ses bras.

Je refusai de dormir chez eux, les laissant dans leur deuil, soudés entre eux ; le temps passera, mais ils n'oublieront jamais, c'est certain. Un mort est une tragédie lorsque c'est un proche ; une véritable tragédie. Avant de m'en aller, les émotions me firent oublier les lettres et le collier, je donnai donc les lettres à la maman, puis le collier à la fille, d'une dizaine d'années.

— Alors, c'est sûr ? Papa il reviendra plus ? Jamais jamais ? bredouilla-t-elle, bouleversée ; avant d'éclater en sanglots.

— Je suis tellement désolé pour toi, petite. – Des larmes tombèrent de mes yeux à nouveau. – Regarde-moi s'il te plaît. – La petite s'essuya les yeux avec son avant-bras et leva sa tête vers moi. – Ton papa, il sera toujours là, dans ton cœur, il t'aime beaucoup, et ça ne changera jamais.

— Jamais comme l'eau de la cascade qui se verse dans le lac ? répondit l'enfant.

Sa mère eut un coup de rire passionné de peine et d'empathie

envers elle.

— Comme l'eau de la cascade qui se déverse.

Par la suite, j'embrassai toute la famille, leur souhaitant du courage, et partis. Les morts laissent des mots avant leur dernière heure, ou des objets ; la transmission. Cela me faisait penser à la croix d'Arthur, que j'avais partout avec moi, dans une poche ou une sacoche à main. Je la sortis, la regardai, et la reposai.

XXI

Arrivant juste à temps pour le dernier ferry de la journée, pas encore saturé, j'observai, le temps de l'embarcation, les environs, puis le groupe d'hommes sur le bateau, chantant et dansant. Ils tenaient une petite arme de poing qu'ils se passaient de main en main, pour s'amuser. Les curieux, qui allaient écouter les différents chanteurs dans les bars, les restaurants, finissaient envoûtés. Les amoureux de la plage, qui avaient prévu un feu et des Chamallows, passaient toute la journée à creuser un énorme trou, avec un retranchement qui faisait tout le tour pour s'asseoir et une table en sable au milieu. Les anciens chantaient, enflammés, en chœur, passant de Johnny Hallyday en s'époumonant sur « Allumer le feu ! », à Antoine Ciosi, « Je t'envie petit moineau... ». La ville avait l'allure d'un grand village.

Sur le retour, je songeai. Avais-je fait les choses bien, avec la famille de Thibault ? Puis je me posai cette question pour toutes les familles, monsieur Parin, Arthur. Ceux d'avant aussi. Puis pour d'autres situations, avec ma famille. Ou alors avais-je vexé cette personne à ce moment-là ? Avais-je réussi à marquer positivement cette autre ? Puis finalement me vint la simple

vérité. J'essaie juste de faire les choses du mieux possible, le plus souvent possible. Une voix, d'un ton sec, me sortit de mes pensées :

— Ah bah dis donc ! C'est expéditif ! Aller, retour.

Ce fut la dame qui m'avait parlé à l'aller, le matin même.

— Oui, je vois que vous aussi, rétorquai-je.

— Je retourne sur le continent pour une affaire personnelle.

Et vous, pourquoi êtes-vous venu alors ?

— Affaire personnelle, répondis-je, accompagné de mes pommettes qui trahissaient un sourire qui disparut aussitôt de peine.

— Je vois. Alors, dites-moi, c'est comment la Corse, de ce que vous avez vu ?

— Splendide, festif, agréable ; sans tomber dans la décadence, ce qui est une prouesse de nos jours.

Elle gloussa.

— Vous voyez, je vous l'avais dit, c'est magnifique. Bon, on est arrivé en enfer, bon courage.

Avec ses valises elle partit, et j'entendis, à travers son dos, sa voix et son accent de plein poumon : « Bonne continuation, t'as l'air d'être un bon jeune. »

Ce passage en Corse me marqua, autant par la beauté de la vie de l'île, que par le malheur m'ayant poussé à faire mes premiers pas dessus. Sur la route retour, je ne pensai qu'à voir la famille, la prendre dans mes bras ; ma Laëtitia, la prendre dans mes bras. Après un passage de quelques jours auprès de ceux qui m'ont vu grandir, et avec qui je passe le plus de fêtes possibles, je retournai, guilleret au possible, au bercail, dans cette maisonnette, passant devant cette rangée d'arbres. Laëtitia se jeta dans mes bras, elle avait prévu une soirée pleine de divertissement audiovisuel et de sucreries. « Impeccable », il est des moments où l'on a besoin de ça.

Plus tard dans la semaine, un après-midi, nous allâmes nous reposer dans ce paradis bucolique, profiter de cette cascade le temps que nous le pouvions encore. Ce coin me faisait penser à celui où j'ai annoncé la mort d'un ami à sa famille peu de temps avant. Cette fois-ci, j'y étais avec la femme de ma vie, exerçant une revigorante séance de sport, simplement elle et moi ; possiblement quelques grenouilles, lézards, fourmis et papillons. En un regard, nous étions apaisés, et nous pensions à la même chose, la fois où l'on s'est embrassés, enlacés, ici pour la première fois. C'est agréable d'être en un lieu où se trouvent des souvenirs communs avec une personne, et qu'elle soit présente

aussi ; surtout ce lieu, cette personne. La folie charnelle ne s'était toujours pas évaporée. Cette forêt fait don de concupiscence, mais ne tombera pas dans la sempiternelle routine, elle envoûte mais ne lasse pas. Laëtitia portait des collants, je trouvai cela placide, les collants sur des jambes graciles.

— Tu te rends compte ? Ça va vite la vie, quand même, me dit-elle frétilante.

— C'est-à-dire ? demandai-je.

— Eh bien... Il y a plusieurs années, enfin il y a longtemps ! insista-t-elle, appuyant sur le dernier mot en jetant sa main vers l'intérieur pour l'accentuer. On ne se connaissait même pas, mon oiseau à moi. Et moi j'étais seule à me chercher, ensuite j'ai fait des petits boulots et habité des appartements lugubres. Et encore il y a peu, je lançais mon entreprise, puis les problèmes, et encore après les solutions. Sans jamais penser que j'aurais des expositions de mes peintures, qui il y a cinq ans n'existaient même pas dans un coin de ma tête. Ni te rencontrer. Cette maisonnette, bientôt la maison. Cette rangée d'arbres affables, nous entraînant dans un nuage de pierre et d'eau, m'expliqua-t-elle, un peu nostalgique, et beaucoup ravie. Puis elle ajouta : Je me demande bien ce que sera la prochaine étape, les prochaines

étapes ?

— Le voyage. — Elle fronça un sourcil plus que l'autre, curieuse, je continuai : Je te prépare un voyage, qui m'est important. Puis l'emménagement d'abord, Mademoiselle. Et pourrai-je dire un jour « Madame ». — Elle sourit. — Ensuite, il est vrai que cette habitation est bien trop grande pour n'être que deux.

Son sourire toucha ses yeux émoussillés.

— Ça veut dire qu'on pourra avoir un chien ?

Elle comprit, mais feinta l'ignorance que je puisse parler d'enfants qu'elle désirait tant.

Nous nous laissâmes emporter par les bruits tendancieux du bassin, le charme de la forêt, la force de notre amour. Ainsi s'achève cette après-midi romantique, et commença une soirée qui le fut tout autant. Je profitai de chaque instant, pensant à un possible message sauvage qui viendrait rafler mon temps, me mettre dans de sinistres situations ; c'est la vie.

Une semaine avant le déménagement, tandis que je vivais depuis plusieurs mois, malgré des malheurs, le bonheur d'être heureux — cela était rare, la dernière fois devait remonter à mon insouciante enfance —, je partis voir un ami coréen, taille

moyenne, athlétique, plus sec et taillé que gros muscle, deux pointes de cheveux bruns convexes descendant symétriquement jusqu'en haut de ses yeux bridés marron ; blafard, joyeux et simple. Il résidait dans la capitale, nous avions réservé un restaurant de venelles. Paris me semble si grande avec toutes ses rues, ses arrondissements, ses populations, la ruée vers l'or annoncée, l'armée de la mort à l'arrivée. Les gens y sont pressés, comme un cliché, il faisait gris, la dame de fer ressortait de ce froid en grande guerrière, résistante de la fraîcheur ardente s'abattant sur son fer. Les vendeurs à la sauvette de roses ou de petites tours Eiffel me firent songer au Perthuis, situé à la frontière franco-espagnole, un service rendu quelques fois à un copain qui consistait à aller chercher des cigarettes à bas prix ; souvenir des vendeurs à la sauvette de cigarettes, grandes bouteilles d'alcool et de longs saucissons dans les deux ou trois supermarchés, la bijouterie, un long bouchon où je me suis allongé dans la voiture, côté conducteur.

Enfin... Jung arriva tout sourire face à moi, on se fit un « check », poing contre poing. Pendant le repas, je lui expliquai mon déménagement, mes premiers cartons, le fait que les filles ont quand même énormément de vêtements, de chaussures ; même si nous sommes dans une époque d'égalité, ma copine

aura plus de bagages à transporter. Vais-je pousser l'égalité répressive imposée jusqu'au bout de son idée et la laisser porter ? Évidemment que non, sauf pour rire un peu.

— Oui, mais qu'est-ce qu'on ferait sans elles ! me répondit-il, me faisant penser à René. Il ajouta : J'en ai marre de cette ville. — Nous rions. — Je te jure ! Je peux plus me la voir. J'aimerais bien déménager en campagne, reconnecter avec la nature, tu vois. Ici, tout va encore plus vite, sans réelle considération de rien. Puis toutes ces marques qui nous marquent de partout. Nous sommes leurs produits, leurs consommateurs et leurs publicitaires en les arborant ; remarque c'est partout pareil ça. Enfin, franchement, ici je ne me plais plus du tout. Je pense à la chasse, à cueillir, à construire... à être libre quoi. Même avoir un petit robot à moi qui me servirait là-bas, campagne veut pas dire manque de style ou d'ingéniosité, bien au contraire.

— On a trouvé au centre de la France nous, il n'y a pas grand monde.

— Ça serait parfait pour nous, sérieux. Et puis, je viens du sud, je n'ai jamais trop aimé le nord, blagua-t-il.

Jung avait une femme, je fus le témoin de leur mariage il y a deux ans, et il eut sa première fille il y a un an.

— Et ta fille alors ? C'est vrai que le temps est vite passé, on ne s'est pas vu depuis. Comment ça se passe ? lui demandai-je.

— Oui, ça passe vite, je te le fais pas dire. Elle a eu un an il y a peu. Elle est tellement mignonne, par contre je dors plus c'est insupportable. Là elle commence à peine à faire ses nuits depuis deux ou trois semaines, mais je veux rien dire, je veux pas me porter malheur, je touche du bois.

Il toucha de sa main son front, je fis de même, par solidarité j'imagine. Il me montra des photos de sa famille. Finalement, après son dessert, une nouvelle inattendue s'invita au fil de la conversation.

— Tu veux pas de dessert toi ? — Je lui fis non de la tête, je prends rarement des desserts. — Pour moi, un fondant au chocolat... ou la tarte à la pomme... ah non désolé, je voudrais les profiteroles. Merci.

La serveuse partit agacée, en ronchonnant. En mangeant ces boules de beurre nappées de chocolat appétissant, nous avons convenu qu'il viendrait m'aider pour le déménagement, embarquant sa famille, pour qu'eux puissent visiter les alentours. Il prit un café serré.

— Tu n'en veux pas ? me proposa Jung.

— Je n'aime pas le café.

- Pas de dessert, pas de café, un digestif peut-être ?
— Allez ! Un petit Limoncello. C'est bien parce que c'est toi.
— Deux Limoncellos, s'il vous plaît.

Après ce repas bien digéré, nous nous dirigeâmes chez un joaillier.

— Tu veux quoi ? me questionna Jung.

— Un collier, avec une petite pierre bleue, simple mais élégant, je trouve, répondis-je du tac-O-tac.

Je savais exactement ce que je voulais. La vendeuse me montra précisément un fin collier doré, muni d'un pendentif aux contours assortis, et pour contenant, un saphir taillé en hexagone.

— Parfait.

C'était pour l'anniversaire de Laëtitia, le lendemain soir.

La sonnerie retentit, plusieurs fois. J'accourus à la porte, le cousin de Laëtitia était accompagné de sa femme et de son fils. Je les fis s'installer, ses parents furent là fin d'après-midi. Ma tante et ma mère se sont déplacées aussi. Un à un, ou plutôt

petite famille par petite famille, son entourage se présenta sur le paillason. Un avec des chocolats, d'autres avec une bouteille de vin ou de champagne. C'était son anniversaire, elle s'était affairée toute l'après-midi pour faire un repas « convenable », comprenez « beaucoup trop, on va en manger toute la semaine c'est pas grave », nous étions coutumiers du fait dans ma famille aussi. Je fus son commis cet après-midi : langoustes, moules, huîtres, frites, salade, apéritif (oui, car ce qui a précédé ne l'était pas), toast, charcuterie, tout ce qui s'ensuit. Un gratin dauphinois pour plat principal, avec des lasagnes, et du gâteau pour la fin. J'eus l'impression de rentrer dans le monde de la restauration pendant ces heures sombres, la plonge me rappelant un été de jeunesse en tant que réel commis/plongeur. Laëtitia fut cheffe, et pas qu'un peu, tout était prêt pour le soir, y compris elle-même : lissage de ses cheveux, magnifique ; maquillage sobre et qualitatif, splendide ; robe longue bleu marine (qui ira à ravir avec le collier) avec des collants, dix sur dix ; vingt sur vingt, cent sur cent.

Les premiers jeunes commencèrent à courir, chouiner, puis re-courir. Ils s'amusèrent avec un Monopoly classique. La lignée plus âgée se rassembla au salon, au mini-bar sur le comptoir, ou sur les canapés. Eurent lieu les retrouvailles – « Mais qu'est-ce

que tu deviens ? », « Alors, comment ça s'est passé... ? » – puis les présentations – « Enchanté... », « On a beaucoup entendu parler de vous ». L'apéro se passa, les petits se ruèrent sur les plateaux de jambon, les chips et les mini-fours. Le jeune Léo, treize ans, jeune « prodige du foot » d'après son père, cousin de Laëtitia, jouait au pierre-feuille-ciseaux avec son germain, Baptiste, le fils de la cousine de Laëtitia, lui « futur ailier de l'équipe de France de rugby ». D'autres pratiquaient des arts martiaux, ou la danse, le chant, des instruments. Chacun montrait son talent, l'ambiance était chaleureuse. Laëtitia raconta son déménagement, son procès, sa reconversion, ses expositions. Son oncle Matthieu, à son tour, compta ses expériences, déménagements, procès, reconversions. Puis elle annonça notre emménagement au centre de l'Hexagone. Une tante à elle me demanda :

— Super ! Super. Mais, du coup j'ai pas bien compris, vous travaillez dans quoi vous ? Je peux te tutoyer ?

Je lui répondis, préparé à cette question.

— Bien sûr. J'ai fait plusieurs petits boulots plus jeune, j'ai économisé, et au fur et à mesure je me suis lancé dans l'immobilier.

— Bon ! Je crois que le gratin et les lasagnes sont prêtes !

annonça vivement Laëtitia, puis elle me regarda en rigolant et haussant les sourcils : Miam !

— Oh oui *crop* bon ! Merci tata, fit une jeune demoiselle de quelques années.

Une table était prévue pour les jeunes, et une autre pour les adultes. Et à chaque fois que cette organisation se met en place, il y a des adultes qui échangent leur place avec des ados survoltés. Il faudrait une table intermédiaire, j'y penserai pour la prochaine fois. Son père parla de son travail. La route le matin où il n'y a personne, où l'on « croise plus de dos d'âne que de voitures », les changements d'heure, une semaine le matin tôt, une autre le soir, et la troisième la nuit ; les fameux trois-huit. S'ensuivirent des débats houleux sur la politique, les plus jeunes sur leur téléphone, les autres levant les bras, ou se formant des enclaves pour parler d'autres sujets vaille que vaille. Un grand-père me demanda mon avis, ils me regardèrent, j'étais dans mes pensées, je répondis :

— Un jour j'ai entendu : « Faire de son mieux est le mieux que l'on puisse faire. »

Puis la conversation reprit, Laëtitia me regarda, amusée ; je lus sur son visage : « Ça, c'est vraiment toi, je n'aurais pas pu espérer une réponse qui te corresponde plus », mais était-ce sur

le fond ou la forme, impossible de le deviner. Le repas reçut les éloges de tous les participants : si elle avait été dans un télé-crochet, elle aurait remporté un voyage aux Maldives pour deux personnes ; tant pis. Sous une chorale désynchronisée, mais en cœur, chantant « Joyeux anniversaire », le gâteau fut suivi d'un autre, que j'avais commandé en cachette. Elle avait pris un chocolat et un fruité pour que tous soient comblés, mais je savais qu'elle adorait les fraisières. Ses cadeaux arrivèrent aussitôt, vêtements, parfums, maquillage, dessins, puis vint le mien.

— C'est pas vrai ! – Elle écarquilla ses jolis yeux, tête en avant. – C'est une merveille. Ravissant. J'adore, merci beaucoup.

Cette pierre accrochée au collier fit l'effet escompté. Toute la famille la trouva superbe, je la lui mis, elle eut les yeux mouillants. « En plus avec ta robe bleue ça rend super ! » remarqua sa tante. Parfois il faut savoir faire avec les circonstances. Il est vrai que je me verrais bien lui offrir ce genre de chose seul à seul, mais pour une fois, est-on obligé de faire les actions pareillement pour l'éternité sans vagues ?

La soirée fut une réussite, tous repartirent rassasiés et rassurés. Et nous terminâmes, rien que nous deux, après un gros

nettoyage. Des amusements, des regards, une danse, une autre danse. « Vous menez la danse jusqu'au moment où elle commence, Mademoiselle. »

Les cartons prêts, nous déménageâmes, avec l'aide de Jung et sa femme. La veille, Laëtitia et moi avons passé un dernier moment à la cascade, peut-être reviendra-t-on un jour. Il y a des endroits que l'on chérit dans nos pensées ; tout comme il y a certaines personnes dont nous aimerions bien recroiser le chemin. Une belle phrase d'un dénommé François-René de Chateaubriand dit : « Chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et aimé, et où il rentre sans cesse, alors même qu'il semble habiter un monde étranger. » Parlant de cet auteur, une autre de ses phrases a hanté ma jeunesse, de ma majorité jusqu'à encore aujourd'hui : « On habite avec un cœur plein, un monde vide ; et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout. »

La maisonnette rendue, direction la maison. C'est la première fois que je me projette pour établir un foyer, pas après pas. La stabilité qui me faisait tant peur, désormais je me rends compte qu'elle me fera évoluer. Nous laissâmes nos chéris et la petite de Jung dans notre nouvelle chaumière spacieuse, le projecteurs pour l'audiovisuel dans le salon, l'eau, l'électricité, tout était en

marche ; et nous allâmes à deux dans un bar proche prendre une bière bien méritée, sous le crépuscule ardent de l'été. Les jours qui suivirent, nous visitâmes les environs : cinéma, zoo, bowling, zone commerciale, l'endroit n'était pas isolé de tout. Jung fut satisfait et chercha une maison dans cette zone. Il était graphiste, il faisait des dessins pour des entreprises, de plus en plus dans le monde virtuel. « Un jour, on va tous se faire remplacer par les robots putain, je te le dis ! On verra bien comment ça se passe... » me confia-t-il inquiet. Puis je terminai la semaine calmement, avec Laëtitia, dans notre nouvelle vie. Elle avait repris la peinture, et moi l'écriture. Un soir, au coin d'un feu doux et d'une vidéo de divertissement, elle me questionna :

- Tu m'as parlé d'un voyage, tu te rappelles ?
- Un peu de patience, c'est une surprise, Mademoiselle.
- Est-ce que je peux savoir quand, au moins ?
- Quelques mois.

Je touchai de mon index son nez, elle gloussa et rentra sa tête, emportant la mienne avec. Elle me montra une de ses dernières toiles, c'était nous deux à la cascade, c'était si représentatif, si réaliste. « Je l'ai fait avec les photos qu'on a prises de là-bas. » Puis une autre : un homme de dos, cheveux bruns et courts, le

parapluie fermé la tête au sol, la main agrippant le manche recourbé comme pour se poser dessus sans trop appuyer, sous une pluie diluvienne, face à une tombe, dans un cimetière. Le tableau était entre le noir, le gris, et différents bleus. Alors avant de dormir, je lui propose un poème... ce poème :

La plume pour la rose

Ma belle rose, pourtant fleur bleue, sans ecchymose, portant aux yeux, restant osmose, le poids des cieux. Doux trésor attirant les pirates, les commerçants, les plus véreux. Vestale contemporaine, ces messieurs contemplent reine. L'attraction n'est point que visuelle, ne brille pas, n'est pas d'une dimension visible. Cela se passe au ressenti, à première vue, au premier regard ; puis vient la chute du malheureux badaud, suite à quelques gestes, quelques mots. Non attiré par l'extravagance, force sans puissance, avec un brin de solitude pour pénitence. Préférant l'outrecuidance du calme vertébré, tenant sur ses deux pieds, équilibré ; un écot d'humour, un de folie, puis une part d'ambition et de sérénité. Celui qui s'y essaie obtiendrait un de ces traits, allant jusqu'à lier. Lorsque sonne le clocher, que l'heure est à se coucher, comment ne pas penser, à un simple baiser. Une robe d'été, un temps calme et apaisé, parler jusqu'à perdre l'horloger. Une caresse, sans pareille, sans paresse, puis s'emballant avec talent, s'empare de ma tristesse. Que la dernière fois que je te vois soit à mon dernier battement, de cils et de cœur, un clin d'œil sans rancœur. Séraphin parmi les humains, pas de lynx parmi les félins, encre dorée pour écrivain.

Suscitant la haine aussi facilement que l'amour, tes rencontres habilement tu détournes, sur le chemin de la bravoure. Sans espoir autre que ta connaissance, mais surtout le plus beau cadeau que l'on puisse offrir à un homme d'honneur, ta reconnaissance. Chaque naissance perpétue la chance d'avoir dans cette tempête un si joli silence. Reste naturel. C'est le plus sublime compliment que l'on puisse recevoir ou donner. Reste toi-même, car ce n'est ni abject ni avilissant, c'est tout bonnement pour cela que les autres t'aiment.

XXII

Quarante-huit heures avant le départ ; un voyage qui marquera ma vie. Cela fait longtemps que je l'attends, la dernière fois fut lorsque je n'avais que six ans, presque vingt-ans avaient filé au compteur. Sac de sport de petite taille à la main, gris, sobre, sans détail, longue veste grise à capuche noire, je pars.

— À demain soir, petit oiseau. Tu reviens, hein ? Ne me laisse pas.

Laëtitia m'embrassa.

— Ça ne risque pas d'arriver.

La porte se ferme. Deux mois passèrent après le déménagement, vivant sur un nuage, d'amour et d'eau fraîche, chacun évoluant dans sa matière ; avec en prime la semaine dernière, une exposition personnelle de Laëtitia à Brest. Il était temps de partir pour la surprise annoncée il y a de cela plusieurs mois. Avant ça, je dois passer rendre visite. À deux grands amis. Me voici, sous un temps morne, en route pour me recueillir sur la tombe de monsieur Parin. Je passerai demain sur celle d'Arthur ; Thibault, lui, étant enterré en Corse, je ne pus lui rendre visite. Les plaies sont encore ouvertes, trop récentes pour

se fermer, comme disait le poète : « Jamais, au grand jamais son trou dans l'eau ne se refermait. Cent ans après, coquin de sort, il manquait encore. » Je pensai, sur la route, à un lac éloigné « du monde des fou » comme dit un ancien en Corse ; aux tombeaux par mon recueillement qui arrive ; à la pêche pour la réflexion et le calme ; à l'écriture, à l'avenir.

Au lac du large

Je suis joyeux, joyeux je suis ;
Par mes mots les larmes j'essuie ;
Inconsciemment, la suite je suis ;
La suie j'évite, j'évite la suie.

Je vois tomber, tomber je vois ;
Des braves tombeaux, autour de moi ;
Dépravés nombreux viennent gâcher la joie ;
De soi ça va, ça va de soi.

Au large du lac, au lac du large ;
Les lignes je lance, pour tourner la page ;
Digne je pense, peu importe l'âge ;
En marge des fous, des fous en marge.

Les proches me restent, me restent les proches ;
Les poches vides, en mangeant des pommes ;
L'écorce raide, pour le feu dans mes paumes ;
Décroche preste, preste décroche.

La pluie et la brume me rappelèrent mon accident, puis je me remémorai mon agression, soudain mes mains s'agrippèrent au volant après avoir levé le son de la radio, du classique. Mes sombres souvenirs se dissipèrent peu à peu, revenant en quelques éclats insolents.

Les chrysanthèmes saillants laissèrent penser que la famille était passée récemment. Ce temps pluvieux ne découragea pas les plus vieux, venus rendre hommage à leurs anciens camarades, leurs compagnons de route, leurs oiseaux de passage. Une femme au parapluie obscur assorti à toute sa tenue marchait d'un pas leste, laissant entendre ses talons affronter le sol dur de la grande allée ; avec son fils à la main, ils s'échappèrent dans une rangée précise. Un corbillard passa, suivi d'un groupe en deuil ; les hommes en costume, certaines femmes portaient un chapeau rond, muni d'un filet recouvrant mais laissant apparaître leur triste mine. Je les laissai passer. Puis vis le numéro de rangée de monsieur Parin. La tombe est sobre, en béton, il est le première arrivé, premier desservi. Sa photo est en noir et blanc avec comme épitaphe : « De ceux qui manquent, de ceux qui manquent. » C'est vrai qu'il nous

manque ; c'est vrai qu'il manque des gens comme lui. Je suis face à lui, ce qu'il en reste, son point de recueil, ma veste longue tombe dans le néant du moment mélancolique, malheureux et nécessaire. Mes gants me collent, chaleureux dans ce froid intense que je ressens et qui ne vient pas de la météo.

— Bonsoir. Tu as vu ? Il fait mauvais temps. Si l'on voit les choses du bon côté, nous pourrions dire que tes fleurs ne deviendront pas faméliques pour l'instant. Ils sont tristes, tu sais ? Tellement tristes. Et à vrai dire, ne le dis à personne, mais, tu me manques à moi aussi. Tu te rappelles quand on s'est connus ? Je n'avais pas une once de confiance en moi. Tu m'as donné mes premières chances, et tu m'as accompagné. Les autres se dressaient face à moi, me rabaissant et se surélevant. Et toi, dans toute ta splendeur, tu m'as fait comprendre de ne pas tenir rigueur de ça, d'être fort ; les autres aiment se voir plus malheureux qu'ils ne le sont, et rendre leur contemporain encore plus malheureux. Tu te rappelles du golf ? Je n'étais pas très bon je te l'accorde, par contre je me suis amélioré au padel. En fait, depuis le temps, ça y est, j'ai trouvé une copine. Elle était sous mes yeux, elle est merveilleuse. J'aimerais tellement que tu la voies, que tu nous voies. Ta famille va bien, enfin leur santé est correcte et leur moral se remonte peu à peu. Ils sont résiliants

comme leur patriarche. Si toi tu étais l'un de ces oiseaux, tu serais sûrement un aigle, un bon, un coriace mais magnanime. Je vais te laisser te reposer, encore une fois tu avais raison, ça ne sert à rien de se prendre la tête tout le temps, parfois il faut laisser couler, penser mais ne rien dire ; nous sommes là sur terre, on fait ce qu'on peut, et on repartira, alors tâchons de vivre le mieux possible notre passage. Je vais partir en vacances avec ma copine, ma femme, où tu sais, d'où je viens. Même si je n'ai jamais vraiment su d'où je venais avec tout ce qu'on vit aujourd'hui. Reposez en paix, monsieur Parin.

D'un geste lent, je rapprochai mon poing fermé, surélevant très peu l'index qui vint se coller à ma lèvre, puis comme lorsque je bois, je balançai ma main vers l'avant à deux reprises : « Une fois pour les morts, et une fois pour les vivants. »

En repartant, je croisai la maman et son fils, le visage en larmes. Nous échangeâmes un regard, je baissai mes lèvres comme pour compatir, elle, sa tête pour remercier. La mort nous enlève nos proches, la tombe nous garde en lien avec. Un rapport de force s'installe entre notre foi et notre raison, entre l'espoir et la fatalité. Au dam ! Les damnés sont plus souvent à

l'extérieur des cimetières qu'à l'intérieur. Que ce soit un parent qui perd son enfant ou autre déchirure, ou dans le sens du mauvais qui survit au bon, qui lui, succombe.

Après cet instant chargé qui me restera en mémoire, je décide d'aller boire un verre ce soir dans le centre-ville, près de l'hôtel réservé. La décoration est moderne, la musique aussi, les rimes passent difficilement ou grossièrement, mais la musique accompagne diaboliquement. Enfin, je commande un verre d'eau gazeuse. « Avec ou sans tranche ? » me demande le barman. Je suis toujours indécis sur la question. Soudain, la batterie s'arrête, j'aperçois une jeune femme monter sur l'estrade au fond du bar, la trentaine – ce sera avec tranche – plutôt petite sur talon argenté, d'un roux déroutant et ensorcelant. Mon verre arrive, pétillant, la demi-rondelle de citron flottant tout en se dandinant au rythme de la longue et fine cuillère que j'utilise pour touiller je ne sais quoi. À cappella, la petite sirène nous délivre ses premières notes. J'admire sa voix pure, belle sans arrangement. Pour couronner la princesse, un piano délicat se met à chanter. Cette musique m'envoûte, comme la sincérité nous affaiblit. Elle quitte son promontoire sous les bravos et les applaudissements des auditeurs.

Cette nuit fut mouvementée contrairement au reste de la

journée, même si le fil conducteur restait le côté sombre, mise à part la divette. Deux jeunes hommes habillés à la mode, c'est-à-dire de marque, possiblement de la contrefaçon, un en survêtement, l'autre en veste en cuir et jean, vinrent s'échauffer la voix sur moi, sans prétention d'une prestation vocale digne de chanteurs, mais plus un orgueil mal placé dans le plaisir de la violence illégitime. Après plusieurs tentatives vaines d'esquiver le problème visible gros comme un bateau, nous nous frappâmes dessus tels de bons hommes préhistoriques. Que voulez-vous, il faut bien, de temps en temps, rendre hommage à *tous* nos ancêtres. J'ai donc passé la nuit dans un tout autre hôtel, bien moins confortable même que le sans étoile choisi. Le personnel fut peu affable, et la chambre, bien que j'aime les espaces épurés, trop peu aménagée, même petite. J'avais prévu de dormir au « repaire », je me retrouvai au « commissariat ». Je n'avais rien mangé, je finis par manger la ratatouille que je n'arrivais point à déguster hors de ces murs, et le verre d'eau pour ne pas me dessécher. Cela me rappelait un petit séjour de jeunesse d'une trentaine d'heures : j'avais fini par manger la même ratatouille au bout de vingt-quatre heures sans rien avaler pour ne point mourir d'inanition, rêvant la nuit d'un soda bien frais. Et cela n'a pas changé, la lumière s'allume peu importe

l'heure lorsque les gardes le décident, ce qui dérègle et surtout interrompt un sommeil léger. Enfin, au moins cette fois j'eus des toilettes dans la cellule, la première fois ayant été mineur avec d'autres ou dans « la bulle », il fallait taper et attendre, car il n'y en avait pas dedans.

La nuit me servit de réflexion, je repensai à la sirène, puis à la femme et son fils au cimetière, au corbillard, aux anciens, à monsieur Parin. Espérant que « cette nuit m'a bien fait réfléchir pour plus agir comme un animal », les chaleureux videurs de ce gîte peu accueillant me relâchèrent. Je ne fais pourtant de tort à personne, en suivant mon chemin de petit bonhomme. Mais « les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux ; non, les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux », disait le chanteur. Désormais, ma route est à destination du tombeau d'Arthur.

M'étant arrêté à une centaine de mètres du cimetière, je croisai sur la route un peintre de rue : clope au bec, cheveux qui sortent d'un bonnet rouge, en mèches courtes avec propension pour le bouclage non modéré remontant au niveau du bord de son chapeau. Un air de guitare l'accompagna, sortant d'une enceinte qu'il posa près de lui. Des tas de banderoles arpentèrent

la grand-rue, disposées de manière parallèle, décorées par des fanions se passant la main de couleur rouge puis verte. Je questionnai cet artiste sur ses peintures, elles représentaient cette rue, ses alentours, quelques portraits. Sa réponse fut celle d'un homme en dilettante malgré son art : « Moi je ne fais pas. Enfin, la vie fait que... mais moi je ne fais pas », plaisanta ce personnage. Ou encore : « J'ai cru croire... que cela pouvait s'apparenter à des silhouettes ou même ce lieu même. » Nous avions affaire à un homme qui aime la langue et apprécie la dépeindre sous forme liquide. Le trottoir devint exigü et face à moi se présenta un vieil homme ; après tout, les anciens sont ceux qui ont bâti, transmis, vécu tant de choses que nous essayons parfois d'imaginer mais que seulement la vie nous fera comprendre. Ils nous ont légué la parole entre autre (et tout un tas d'autres choses, dans le bon comme le mauvais bien entendu). Je m'engageai sur la route pour le laisser passer, au moment de nos croisements d'épaules, j'entendis « merci ! » ; de rien Monsieur, c'est bien la moindre des choses.

Les portes de la cage aux tombes ancrées comme de la roche se placèrent soudain sous mes yeux, le soleil luisant refléta sur ces dernières en métal noir. Au pied un oiseau s'amusait avec un bout de pain, le retournant encore et encore, le faisait voler par-

dessus lui, guilleret. Des fleurs décoraient aussi le caveau où reposaient Arthur et quelques autres membres de sa famille, comme son oncle que nous avions bien connu, le vieux Léon, accordéoniste convaincu et convaincant, parti rejoindre le paradis de l'accordéon. Cette fois-ci, la veste fut en repos sur mon bras gauche plié ; en ce beau temps, la chemise sobre suffisait amplement. L'ambiance n'était pas si morose avec toute cette lumière, des femmes en robe d'été passèrent à mes côtés en discutant de leurs potins.

— Alors, je te dois un discours sans doute, mon pote, déclarai-je en liminaire face à cette pierre. Tu étais à deux doigts de sortir de tout ça... C'est assez injuste, tu ne trouves pas ? Non... tu ne trouves plus rien désormais de toute façon. Tu m'as donné une bonne leçon... tu avais décidé de construire, malheureusement tu t'es détruit trop vite auparavant. Grâce à toi, ma volonté d'une vie meilleure n'est que renforcée, si seulement ça avait pu être avec toi. Tu te rappelles les premières galères, les heures de route pour un seul message, pour un rien les jours de voyage. Les bons moments comme dans ces foutus mais exaltants combats, le sang, la bière, les fuites, les poursuites... rappelle-toi de mon anniversaire de la trentaine que tu devais organiser... Et lorsque nous sommes allés en Italie, ou

le voyage en Espagne, ou encore déloger des mecs vers Strasbourg à coups de gaz.

« Elles pleurent. Toutes. Ta sœur, ta mère. Et celle qui pensait finir ses jours avec toi n'arrive toujours pas à l'accepter. Oui ! C'est ce que je pense aussi, c'est complètement fou. Qui voudrait finir ses putains de jours avec toi aux alentours... ? Moi, assurément. Je suis allé voir monsieur Parin hier, oui avant toi, respect de l'ancienneté oblige ; enfin la pertinence du trajet aussi. Il a des fleurs pareillement. Tu te souviens de lui, celui qui croit. Celui qui a cru en moi, m'a tendu la main alors qu'il n'y avait seulement que de la peau. Enfin j'aimerais te dire qu'il te passe le bonjour, mais il ne peut plus transmettre, et tu ne peux plus recevoir. Je vais partir en vacances aussi, dans un endroit où je rêve d'aller depuis longtemps, avec ma femme t'y crois toi ? Repose-toi bien, mon ami, repose en paix. Je dois y aller. »

Je tourne le buste comme pour partir, ma veste pendante, bougeant non cette fois à cause du vent mais de ma simplement rotation, puis je me retourne vers le cercueil : « Ah oui, et... je ne t'oublierai jamais. »

Fin d'après-midi, une dernière mission me reste avant de rentrer. Plutôt une et demie : avant de passer voir une dame

âgée, je dépose une grosse enveloppe marron dans une boîte aux lettres. Ce sont des écrits à destination d'un oncle incarcéré dans une prison dans le sud de l'Espagne, un roman en cours d'écriture. J'envoyais un chapitre par semaine. Par la suite, j'ai transmis, par l'intermédiaire de leur femme sur place, l'entièreté de ce qui était déjà écrit, malgré que cela soit incomplet, à mon oncle et un vieil ami considéré comme un oncle, incarcéré lui aussi subitement et avec surprise encore plus au sud, à la pointe de l'Espagne. L'an passé, je les ai vus au parloir, derrière une glace. Cela m'a rappelé ma jeunesse, bien qu'en France il n'y avait pas de glace. Les longs trajets, les interminables attentes avant et après, les UVF, les associations pour enfant-parent afin d'avoir quelques moments plus joyeux ; les contrôles, le passage d'une montre ou d'un parfum... Quelques souvenirs. Enfin, ceci étant fait, je me dirige en direction justement de la maman de l'ami-oncle.

Cette maison de retraite est d'allure solaire, cachée dans un village du sud de la France, pour qui la route principale est gardée par des arbres qui jouent les gardes. Arrivé face à madame Cauto, un silence s'installe, puis elle me met à l'aise en plaisantant, se laissant quelques secondes pour me reconnaître.

Elle est malheureusement atteinte de la maladie d'Alzheimer. Elle est émue à chaque passage. « Qu'est-ce qu'un jeune comme toi vient faire ici pour voir une vieille comme moi ? » répétait-elle sans cesse. Mais cela fait partie de ma vie, c'est avec plaisir. Ces instants sont vrais, loin du virtuel et du trop. Lorsque j'étais plus jeune, elle m'a demandé mon âge, je lui ai répondu que j'avais vingt ans, ce à quoi elle a déclaré : « Aaah, c'est le bel âge ça. » Elle avait raison, ces années passent vite, et celles d'après encore plus. Nous fîmes un tour de la maison, se promenant dans le sublime petit jardin, puis nous nous assîmes dans un canapé à l'entrée ; le froid et le vent se levèrent trop pour sortir de l'autre côté et s'asseoir sur la terrasse. Elle prit des nouvelles, je me répétai plusieurs fois, je pris des nouvelles aussi, elle se répétait plusieurs fois. Ici les journées étaient longues pour elle. Bien que joli fut l'endroit, les activités étaient lassantes : couture, musique, possiblement quelques autres ; mais rien ne vaut la liberté et la santé.

Je sors et reprends la route pour rejoindre Laëtitia, demain nous partons et elle ne sait toujours pas où. La soirée se finit sur le rangement des bagages. Pour fermer sa deuxième valise, elle me regarda avec des yeux de savant fou, les cheveux ébouriffés par la tâche. Elle eut un plan :

— OK, je vais pousser ce pantalon et en même temps je saute sur la valise ! C'est là que tu rentres en jeu et que tu fermes rapidement la fermeture éclair.

Nous terminâmes la soirée enlacés devant un film dont je n'ai aucun souvenir de la fin. Après tout ça, je fus bien heureux de pouvoir serrer dans mes bras ma perle.

J'aimerais vous réciter un poème, comme cela, je ne sais pas pourquoi ; entre vous et moi. Je l'ai écrit le 24 janvier 2023 à l'âge de mes vingt ans. J'espère qu'il vous touchera, qu'il vous impactera, qu'il vous plaira.

Perle

Perle ;
Incrustée de quelques diamants,
Reflétant les merles ;
Imprégnée d'un éclat saillant,
Réfrénant le terne ;
Imbibée de bien sciemment,
Répulsant le terme.

À qui la côtoie, ressent sa puissance ;
La touche du doigt, reprend la confiance ;
Cette évidence, magnanime en pleine aisance.

Sa peau lisse fusionnée à ces cailloux précieux,
Avance, mais ne glisse, tout en se cognant à souhait.
Ce qui brille en elle, ne s'obtient pas avec facilité.
Se gagne et se garde rudement, rendant son mérite gracieux.

Perle ;
Imparfait n'est que preuve de talent,
Remuant les esprits, pour que la joie déferle ;
Impureté épice, trop apporte des relents,
Répétant les cernes ;
Incroyable, finalement, me demandai-je,
Es-tu de pierre ou de chair ?

XXIII

Le ramage des merles fleurit notre aube. Levés à cinq heures du matin, nous partîmes sur les coups de six heures dans le premier train qui nous mènerait à l'aéroport. Dans la grande salle, plusieurs matinaux furent présents, des voyageurs comme des travailleurs. Une bonne âme joua du piano, une *Nocturne* de Chopin, entouré d'un tabac, un bar-restaurant, une boulangerie, de multiples tableaux informatifs des départs et arrivées en gare ; puis de nous, les badauds. Assis dans une rangée de chaises, un homme s'endormit devant nous, sa tête pencha en arrière et ses lunettes tombèrent. Leur chute le réveilla aussitôt, paniqué, cherchant ces dernières.

— Mince. Où elles sont ? se demanda-t-il en se pétrissant le visage.

— Vous m'avez l'air fatigué, Monsieur, ça va aller ? lui proclamai-je en tendant ses lunettes ramassées à mes pieds.

— Ah merci beaucoup ! Oui, ça va aller, rigola-t-il. Je suis artisan boulanger, déclara-t-il fièrement, le matin fait partie de mon métier... Enfin, les soucis d'aujourd'hui pèsent plus que ceux d'hier. Il baissa la tête.

— Nous comprenons, nous avons vu passer aux actualités la

détresse des gens de votre métier, compatit Laëtitia.

L'homme hocha la tête, et ajouta :

— Vous vous rendez compte ? Ma facture d'électricité a quadruplé ! Bon nombre d'entre nous sont comme ça, encore une fois les artisans prennent dans la gueule et les quelques grands groupes bouffent tout. Je connais des collègues qui eux ont jusqu'à fois dix et parfois plus. Entre les prix des courses, du déplacement, des taxes et impôts qui augmentent encore, et les services publics qui se détériorent... Ils veulent même nous faire travailler plus... dans ces conditions ! C'est honteux. Désolé, de bon matin je vous prends la tête.

— Non pas du tout, on comprend, lui répondis-je, attendri par la réalité, la vraie vie qui s'impose face à moi, dénigrée dans les relais d'information publique.

Il reprit, en ayant gros sur le cœur :

— J'adore mon métier, je vois tous les gens qui viennent se nourrir de ce que je leur concocte moi et mon équipe ; pâtisserie, sandwich, croissant, pain au chocolat et autres. Aujourd'hui les métiers ne sont plus que des travaux forcés, surtout pour les jeunes à qui l'on fait miroiter tout et n'importe quoi, il y en a peu qui veulent travailler et qui restent. Et au fond je les comprends, médecine, artisanat, ouvrier, agriculteur et j'en

passé, dans tous les milieux les conditions sont merdiques. Il faut renouer le métier et la nature, enfin l'Homme ne reviendra pas à la nature tant qu'elle ne s'imposera pas à lui.

Je m'interposai :

— Nous sommes bien d'accord là-dessus, même si au fond il y a toujours un peu d'espoir.

Il acquiesça et continua :

— Il faut arriver à ce que les jeunes voient leur travail, concrètement ce à quoi il sert, dans la main, les yeux et les vies de ceux qui en ont recouru ; que l'on redonne de l'amour aux métiers. Il y a pire ailleurs, mais est-ce que cela veut dire qu'il faut tendre au pire ? Il y aura toujours pire. Il arrive à moi-même de me dégoûter de mon métier. C'est comme, je ne sais pas...

— Ça perd de son charme, comme manger une clémentine sans la décortiquer. Et travailler en donnant tout à d'autres, qui de plus n'ont pas de mérite, ça n'aide pas. C'est un peu comme marcher pied nus ou peu recouverts sur du carrelage froid en étant malade. Je comprends, lui répondis-je.

— Exactement. C'est exactement ça, punctua-t-il, puis il sourit, la cinquantaine passée, cheveux grisonnants, tête chenue, et son visage rougit de bonheur. Mais vous savez, malgré tout ça, je suis heureux ce matin, je vais voir ma petite-fille qui vient

de naître, ça me fait quelque chose, olala ! annonça-t-il.

Laëtitia sourit. Je réfléchis : la naissance a-t-elle permis de retrouver un peu de lumière dans l'obscurité qui avance à marche forcée vers cet homme ? Le quai s'annonce pour nous. Nous nous saluâmes, puis partîmes passer les contrôleurs. Ce qui m'amusait était le fait que ces costards-cravates ne me demandaient plus mon nom désormais, comme par magie. À l'arrivée du train, quelques personnes en sortirent. Dans le brouhaha et la cohue, un petit enfant trébucha et jeta sa jambe entre le marche-pied et le bord du quai. D'un geste vif, je le rattrapai par le bras. Il me regarda, hagard, de sa couleur ébène et ses yeux noisette, sans mot dire, sans bouger. Sa tête est au niveau du béton dans le vide, je le remonte, puis il repartit, comme si rien ne s'était passé, vers sa maman qui se trouvait quelques mètres plus loin à s'occuper d'une poussette. « Ça va vite dans la vie quand même », pensai-je. Une erreur peut coûter cher et arriver rapidement. Une fois montée dans le train, une dame eut besoin d'un coup de main pour ranger sa valise, les places de dessous furent comblées. Un monsieur qui tenait fermement deux gros bagages eut besoin aussi d'une petite aide pour le rangement. Tous deux me remerciaient. La politesse ne se perd finalement pas, dans l'aide, comme la jeune femme qui

aida le groupe de mamies à trouver leur place, ou le remerciement chaleureux de ces dernières ; cela existe toujours, bien que cloisonné dans un espace télévisuel ou virtuel où l'on nous montre constamment le contraire. Il suffit de sortir et vivre un peu, tout n'est pas si défectueux, même s'il faut avouer que ça part bien en vrille sur bien des sujets ; mais la naissance et l'entraide sont toujours aussi bien accueillies.

Assis, bien en phase avec mon fauteuil, je vis surgir, lentement mais sûrement, une silhouette qui me parut familière. Armé d'une canne en bois, poignée de jaguar, ce fut lui, derechef. Pratiquement un an s'était écoulé depuis ce vieil homme qui m'avait offert ses bouchons d'oreilles dans un train bruyant. Cette fois-ci, j'avais eu la précaution d'en prendre pour le trajet. Je le regardai, il tourna la tête, vit mon insistance, puis pencha la tête en arrière. Il eut un léger éclair de souvenir aux yeux, un lumignon ; assez pour savoir que l'on s'était déjà croisés, mais Dieu seul sait où et quand. Je pris l'initiative de couper sa réflexion qui rendait le temps long et à force presque austère. Je lui tendis la main, et lui présentai des boules quies.

— Un partout.

— Encore vous ! badina-t-il de sa voix graveleuse.

— Oh vous savez, la mauvaise herbe, ça ne part pas comme cela. Nous rîmes.

Nous reparlâmes de la dernière fois. Il remarqua un livre ainsi qu'une bouteille d'eau gazeuse posée face à moi sur le plateau pliable.

— Vous lisez ? Enfin, si ce n'est pas trop indiscret.

Je lui expliquai ma difficulté à la lecture, mon envie lancinante de lire des essais sociologiques, politiques et des romans. Mais aussi, produit de ma génération, ma déconcentration prématurée aux premières lignes, en ajoutant à cela une terrible envie de dormir quand bien même j'aurais bu du maté. Il s'en amusa, conseilla de lire des romans, car dans les romans, « il y a de la sociologie et de la politique mais plus concrètes (même si parfois il est évident qu'il y a un biais de l'auteur, murmura-t-il), ou du moins dans des situations, des histoires, puis c'est plus agréable à lire et pour se mettre à la lecture ». Il recommanda aussi de vivre, tout simplement. « Il n'y a rien de plus romancé que le réel. » Ce qui nous amena à parler d'un sujet qui m'attire tout autant : la poésie. Le train, après un arrêt, repartit, le vieil homme sage mit sa musique dans ses oreilles ; Laëtitia s'était endormie. Autour de nous, à droite, sur deux places, une jeune fille, coupe au carré châtain, traits

fins, sweat large et jean déchiré au bas des chevilles, immergée dans son téléphone portable, se couchant dans tous les sens pendant le trajet. Devant nous, un couple, de ceux qui, lorsque nous les croisons, pensons « ils vont bien ensemble », avec un enfant suspicieusement calme.

Une réflexion me vint. Élégance ; que ce mot porte bien son éthique et son esthétique. Son sens profond, allégé, sa prononciation, son écriture. Une sorte de galanterie pour tous, qui pousse les plus pusillanimes, timorés, à transformer leurs craintes oiseuses en plus cauteles, pour finir par devenir de mystérieux audacieux charmants (l'acronyme n'est pas en leur faveur je vous l'accorde). Le soleil se leva, Laëtitia aussi. Impatiente, avec une certaine acuité désormais, de savoir le lieu du voyage. Bien que pour préparer ses affaires je lui ai fait comprendre qu'il allait faire bon temps, elle n'a aucune idée si ce n'est que cela ne sera pas au ski. Les stations défilèrent, des personnes entraient, d'autres sortaient, je regardai l'heure et m'inquiétai. Arrivés à l'aéroport, nous courûmes pour ne point rater le départ. Sortant de la gare, des policiers nous arrêterent pour un contrôle aléatoire, ils avaient fendu la foule qui marchait vers la sortie en nous attendant. Nous leur expliquâmes notre retard, mais ils n'en avaient cure. Rétif, l'un deux déclara sans

ambages « les ordres, c'est les ordres », alors ils fouillèrent fastidieusement de fond en comble nos bagages. Tant bien que mal, nous eûmes le soulagement d'entendre la voix saturée du pilote d'avion ainsi que de contempler les gestes de sécurité enseignés par l'hôtesse de l'air. Laëtitia me fit confiance et me suivit sans regarder la destination, heureusement, personne ne dit le nom autour de nous pendant notre parcours d'embarquement. Dans l'avion, avant la voix peu compréhensible qui tiendrait en otage le temps de son allocution tous les passagers, je lui annonçai la destination.

— Laëtitia ? Elle regardait la piste d'atterrissage par le hublot, pivota la tête vers moi.

— Oui ?

— Je vais te dire où on va.

— Oui !

Son visage s'illumina encore plus, lui donnant un regain d'énergie après le trajet déjà parcouru. Elle se pinça les lèvres comme une enfant, joua la juvénilité et l'élève à l'écoute.

— Nous allons arriver dans deux heures... à l'aéroport de Palerme, en Sicile. C'est un voyage qui compte beauuc...

Elle me sauta au cou, m'embrassa sur toute la surface qui n'était pas couverte de vêtement, du front au cou en passant par

les joues, et bien sûr, la bouche. Une dame prit un cachet avant le décollage, une autre s'accrocha au siège de devant, des enfants pleurèrent, un monsieur répétait inlassablement à sa fille : « Ça va, ça va, ça va... ça va, ça... ça va, ça va, ça va... », alors qu'elle ne lui avait demandé qu'une seule fois. Sac à vomi en main pour certains, téléphone pour prendre photos et vidéos pour d'autres, ou encore mots fléchés pour les plus courageux. Mon livre continua de m'accompagner, cela me faisait rêver de voir comment un livre peut suivre un être humain, un peu de l'auteur avec lui, peu importe le temps. Pourrai-je un jour avoir le talent requis, en romance ou en poésie, pour infuser un peu de moi dans tant de vie ?

Nous entendîmes, derrière nous, des cousins qui commencèrent à s'engueuler bruyamment pour savoir qui ferait le ménage. Tous deux, nous mîmes un poing devant nos lèvres pour cacher nos rires, je me rapprochai de Laëtitia et lui chuchotai, intrigué :

— C'est drôle de voir tout le monde se vanter d'être maniaque, propre à souhait, et en même temps considérer que nettoyer sa maison est une corvée ; pire, et là est surtout le paradoxe, un sale boulot avilissant, au lieu de l'honorer. Elle

haussa les épaules et répondit en marmonnant :

— En tout cas, là oui, c'est drôle. Elle reprit son air sensible. Dis-moi, tu n'aurais pas un petit poème à me réciter ? – Je me mis à plisser les yeux, elle rigola, puis elle prit mes mains dans les siennes. – S'il te plaît ?

Comment résister.

Voyage

Voyage ;
Découvrant des venelles aux grandes avenues,
Entouré de tout âge.

Contemplant l'ocre et l'azur ;
Admirant grotte et nature.

La magnificence de ce qui évolue,
Mais aussi de ce qui reste.
La bienveillance de ceux de passage,
Mais aussi de ceux qui restent.

Découverte ou souvenir,
Ces places découvertes, et leurs sourires ;
Mélancolie à en devenir.

Comme cela fait du bien de partir,
Explorer, changer d'air, et découvrir.
Comme cela fait du bien de revenir,
Se poser, s'entourer, et redécouvrir.

Elle se rendormit sur mon épaule. Avant l'arrivée, une dispute éclata au sein de l'avion, quelques téléphones surgirent pour filmer le moindre écart, la moindre parole, grimace. Des lunettes voltigèrent au ralenti, tombant sur une petite fille toute guillerette : « Maman regarde ! J'ai trouvé des lunettes ! Tu vois que y a des trucs qui tombent du ciel ! » La rangée de jeunes adultes juste derrière s'en amusa. Plusieurs hôtesses de l'air tentèrent de parler calmement tout en portant leur voix, soutenue mais autoritaire ; l'une d'elles, à la fin, finit par rester assise tout à l'arrière de l'avion pour lancer des regards noirs à quiconque oserait braver le « 1, 2, 3, soleil » très solaire imposé jusqu'à l'arrivée. Malheureusement les braves dames ne se firent pas entendre. Des hommes musclés prirent l'initiative de séparer les deux jeunes gens. L'un d'eux vint s'asseoir dans une place devant la nôtre. Il se retourna et annonça à tous ses excuses pour le dérangement, à sa manière.

— Désolé à tous... Désolé si mon chéri est un énorme connard ! cria-t-il d'une voix qui commença sereine pour finir maniérée.

— C'est la meilleure celle-là ! C'est moi le connard ? Je vais te dire qui c'est, c'est toi le...

Un homme mit sa main sur la bouche du concubin afin d'arrêter le scandale ici. Laëtitia se réveilla au premier saut de lunettes et vit la scène.

— J'en connais pour qui les vacances commencent mal, remarqua-t-elle timidement.

Avant que cette escarmouche ne se termine, une dernière engueulade se déclara, réconciliant les deux hommes contre un autre agacé du bruit. Leurs retrouvailles se firent sur fond « d'homophobie », hurlaient-ils.

— Tu penses que les gens sont homophobes toi ? me demanda Laëtitia.

Je lui retournai la question, elle me répondit que dans sa vie, autour d'elle non, au contraire même et que c'est tant mieux. Je lui dis :

— Je pense que beaucoup se cachent derrière un mot pour ne pas affronter la vie. Je pense qu'il y a une nuance à trouver entre « souffrir » et « faire souffrir ». Puis que, généralement, nous passons trop souvent d'un extrême à l'autre. « Je n'ai rien contre la différence, mais c'est la différence qui en a contre moi », ou bien « Je n'ai rien contre la normalité, mais c'est la normalité qui en a contre moi », pense le monde, d'un camp ou d'un autre ; pensons tous, parfois à tort, parfois à raison. Et ils

appuient sans cesse sur la balançoire qui repartira de plus belle dans l'autre sens ; dans des sujets mineurs comme majeurs, sur des siècles comme des décennies ou des années. Ainsi va la vie. Mais enfin, je ne fais plus de politique, je m'en éloigne de plus en plus, j'essaie. Et je suis content pour ce couple de s'être retrouvé. Mais on peut défendre ses opinions sans rabaisser les autres ; se retrouver sans insulter toute une société et l'humilier. Si seulement les gens connaissaient le mot *asservilité*. Tu veux une glace en arrivant ?

— Alors ça, c'est une chouette idée, dit-elle, passionnée et étonnée. Puis je suis d'accord pour la glace, mais à l'italienne hein, ajouta-t-elle en me surprenant, pensant que sa réponse avait été pour la glace au début. Que j'aime les libres-penseurs, les libres-penseuses.

Elle m'embrassa, je la laissai faire, dans les airs transperçant les nuages, volant vers notre petit nuage.

Après tout ce tumulte, nous atterrîmes en douceur, récupérâmes nos valises, et chacun partit pour ses vacances de son côté ; la dame au cachet mit son plus beau chapeau de paille, les enfants qui pleuraient désormais criaient leur joie, le monsieur « ça va » portait sa fille sur ses épaules, les jeunes

adultes commencèrent leurs blagues licencieuses entre eux, et le couple homosexuel parlait de la plage avec impatience. Pour notre part, nous décidâmes de poser les bagages à l'hôtel, puis d'aller manger la glace dans une *gelateria*. Elle prit fraise vanille, très élégant je trouve. J'osai le petit granita, puis voyant le blasphème dans ses yeux, je commandai une italienne fraise-citron. Avant ça, nous étions donc allés chercher la voiture « Peugeot 408 », pour nous déplacer durant la semaine. Le premier hôtel fut un gîte, tenu par des Siciliens parlant le français, ils nous reçurent très chaleureusement. La maison était en pierre, grande, piscine extérieure, chambre « simple » pour deux personnes avec jacuzzi et hammam intérieur ; en voyant cela nos regards se croisèrent et nous sûmes que faire en fin de soirée, enfin nous sûmes que faire de plus. Avant de nous laisser gambader, les hôtes nous prévinrent des écueils à éviter sur place, ils parlèrent même de rapt d'enfant organisé à une époque. Après leurs explications, quelques endroits à éviter, d'autres à admirer, nous partîmes en ce début de soirée dans les dédales « palermoises ». Des familles sur les terrasses, des grandes avenues comme des venelles, petits enfants, femmes élégantes, groupes de jeunes. Rues festives par-ci, et plus familiales par-là. Ces ambiances ne sont clairement pas

françaises, cela me rappelle Turin, Madrid ou Venise, pouvant se balader calmement avec sa copine le soir. Nous tombâmes sur la fameuse statue dont Dame Pina et Don Pino, nos logeurs, nous avaient parlé. *Piazza Rivoluzione*, la *Fontana del Genio*, fontaine du génie, ils ne nous avaient pas vraiment expliqué les détails, mais cette statue faisait partie, comme d'autres, de leur art, de leur histoire. Je trouvai cela beau, tout simplement beau, de voir dans une cité des monuments la représentant, des endroits à visiter pour mieux la comprendre, elle et ses habitants. Celle-ci représentait un homme couronné, assis, vêtu d'un drap qui couvrait son dos et retombait sur ses parties et ses jambes, poitrine apparente, attaqué par un serpent qui venait se délecter de son sein. Il était positionné sur un rocher recouvert de mousse verte et de petites herbes, lui-même placé au milieu d'un petit bassin clôturé où, aux quatre coins, des plaques commémoratives sont inscrites. Le choix cornélien de ce soir fut de savoir si nous allions dîner dans un restaurant de pâtes ou de pizza. Mademoiselle trancha pour les pâtes. Je me tentai pour le pesto, mais suivis finalement ma curiosité d'un plat de *capellini* à la sauce tomate dégusté en Italie même, sur place ; elle commanda des lasagnes. Pour finir la soirée, nous passerons un bon moment, essayant le matelas sans ambages afin de connaître

ses limites, puis un tour dans le hammam et enfin une heure entière de jacuzzi pour finir dans les bras de Morphée ; après un autre test, pour s'assurer de son état bien entendu, rien de plus.

XXIV

Le second jour, les nuages épais ne laissaient que peu de place pour la lumière qui parvint à s'immiscer entre deux rêves. Nous prîmes le déjeuner dans un café de Palerme, surpris de ses énormes marchés hétérogènes qui n'en finissaient plus de s'étaler dans ses venelles : tomates fraîches, légumes locaux, arancini, olives, pizzas et pâtes de toutes les couleurs, bœuf bourguignon, nouilles, café, couscous, burgers, glaces et boissons... Il y avait sous nos yeux pléthore de vêtements de toutes les formes, des accessoires, mais surtout des accents italiens. Sans connaissance, je ne remarquais pas les différents accents, mais je m'amusais et me complaisais dans cette ambiance, moi si calme et ayant si souvent passé du temps seul ; là le bruit affluait. Le monde parlait fort sans crier, vite sans se précipiter, avec des gestes sans se brusquer, chantait sans en donner l'air. La Sicile, souvent envahie, colonisée, mal traitée... mais les Siciliens ont su garder jusqu'alors leur communauté vivante et se rebeller pour rester ce qu'ils étaient. Comme il se dit : « Pour que rien ne change, il faut alors tout changer. » Tout est si éphémère, les peuples naissent et périssent un jour ou l'autre, comme tout, de l'extérieur ou de l'intérieur.

Nous nous assîmes pour déguster un cappuccino, en terrasse. Nous pouvions voir tous les passants, ils regardaient les vitrines, les oiseaux, puis les personnes prenant un verre en terrasse dans ces étroites rues. Durant ce voyage, nombre de fois j'ai remarqué ces ruelles qui me faisaient penser au petit village de Villeneuve-lès-Béziers et son quartier du centre empli de dédales exigus. Des rues étroites, où le linge s'étendait, parfois même d'une fenêtre à l'autre ; nul besoin de téléphone mobile, le son fredonnant d'une phrase à l'italienne suffisant pour que ces voisins s'entendent. Des ateliers, artisans, exerçant leur métier à la vue de tous, du peintre au sculpteur, mais aussi des travailleurs de bois et de métaux.

Avant de prendre notre repas dans une pizzeria conseillée par la Donna Pina qui nous a hébergés avec élégance et professionnalisme, nous nous retrouvâmes face à une sculpture géante, forte de sens et d'histoire, il me fallait y entrer. L'immensité, la somptuosité, la grandeur. La cathédrale de Palerme, ses détails, ses moulures, ses recoins et ses façades. À chaque fois que je passe devant pareille bâtisse, je me demande comment nous sommes passés de cela, de tout ce que cela représente, à ce que l'on fait aujourd'hui, en béton gris rectangulaire pour parquer les gens dans des cages à poules.

Rapidité et quantité ont pris place sur la qualité et le chemin. L'émotion, la peur, l'empressement, sur la réflexion, l'organisation, la raison. Alors, après un tour des murs extérieurs, je me lance à l'intérieur, et par grande surprise, Laëtitia apprécie et me suit. Il faut dire que le catholicisme est peu apprécié à notre époque, même souvent humilié, les commentateurs acerbes confondent le peuple et les gouvernants, les modestes et les orgueilleux ; bien qu'il y ait des bons et des mauvais partout. Alors nous rentrâmes, la cathédrale n'était pas remplie, mais loin d'être vide, beaucoup de visiteurs y venaient prendre des photos. À la vue des tableaux sculptés, des statues de saints, je sortis d'une de mes poches la croix qu'Arthur m'avait offerte, et je la contemplai. Puis nous nous assîmes dans un coin, en toute discrétion, les yeux de Laëtitia brillèrent, admirant « ce que des humains et leurs mains ont pu faire à une époque que l'on pense arriérée comparé à nous, simplement parce qu'on a des téléphones, qu'on ne saurait pas plus qu'eux fabriquer d'ailleurs ». Je lui répondis que je suis bien d'accord. Même si je n'étais pas croyant, et elle non plus, ce lieu nous apaisa, comme une reconnexion spirituelle avec ceux qui ont passé leur temps à bâtir du beau, qui ont nourri leur famille grâce à ce chantier, qui ont mis l'effort au service des yeux de

leurs contemporains et même des futures générations ; mais comme tout est éphémère, des « gens qui pensent bien » selon eux décident de tout déconstruire, de tout oublier, de déraciner les leurs. Une forêt sans racines est une forêt morte.

Ce lieu me rappela une anecdote, un souvenir. Un premier de l'an, dans la cathédrale de Voiron, en France, à l'âge de mes vingt ans. J'étais entré dans cette église, vide, comme d'habitude en ce temps. Je n'y étais que très rarement entré plus jeune, mes souvenirs l'ont oubliée, je voulais me reconnecter, j'ai été intrigué par cette cathédrale au milieu de cette petite ville où tout le monde passait, à pied, en voiture ou que sais-je, et dans laquelle personne n'entrait. Alors m'y étais rendu quelques fois en quelques mois, jamais plus de peu d'âmes s'y trouvaient si ce n'est aucune. C'était d'ailleurs assez étrange je trouve, je ne croisais jamais aucun prêtre ou homme d'église. Personne ne courtisait cette grande dame de Voiron, la Grande Dame de Voiron. Ce jour-là, je devais me rendre chez ma grand-mère pour manger avec ma mère et ma tante et fêter la nouvelle année (bien que je les eusse laissées peu après minuit et des vœux). Silence dans la Grande Dame, seulement quelques murmures entendus au loin. Il n'y avait personne. J'avancai pour aller au fond poser une bougie devant ces quatre grandes plaques de

gravure où étaient inscrits les noms de tombés à la guerre pour leur famille, pour la patrie. Je vis en arrivant une jeune femme, noire, élégante, vêtue d'une grande veste noire, ceinture incrustée du même tissu et de la même couleur nouée parfaitement en joli nœud centré, et portant des lunettes à verres transparents carrés et cardan sombre. Je mis une pièce, pris une bougie, souris à cette dame en hochant la tête pour lui dire bonjour sans faire de bruit ; elle me le rendit. Puis je me fis délicat, effacé, pour ne pas la gêner dans sa prière. Je me dirigeai à pas feutrés dans mon coin, vers la dernière rangée de bancs avant le confessionnal en bois collé au mur, qui précède une statue, qui elle-même précède les grandes vitres de l'entrée.

C'était il y a dix ans, il s'est passé tellement de choses, et j'ai l'impression que c'était hier ; comme l'a dit monsieur Parin avant de mourir : « Les années sont longues et courtes à la fois. » Je me rendais dans cette cathédrale quelques minutes, puis j'ai arrêté, et avec l'âge, lorsque je voyage, je contemple les églises des villes et des villages quand j'en ai l'envie et l'occasion.

Assis, je pense, les idées fusent et infusent, quoi que je fasse, mes pensées sont confuses, et j'ai du mal à me concentrer. Je me rappelle que la dame avait fini sa prière, arrivait avec le bruit de

ses talons du fond de la cathédrale, traversant la salle juste à côté, entre les deux rangs de bancs, choisissant mon bord. Il y avait deux chemins dans cette église, les deux avaient le même point A et B, mais ils passaient par deux statues différentes avec des chaises devant avant d'arriver au nom des morts tout au bout, la même distance, quelques dizaines de mètres. Les deux chemins étaient séparés par un endroit de recueillement, d'autres bancs en bois, avec une petite place pour parler ; le soir de Noël qui avait précédé, j'avais vu quelques jeunes musiciens s'entraîner avant d'aller chez ma grand-mère, La Madrina. Ce premier janvier, la dame brune avait emprunté pour sortir le chemin qui passait à côté de moi, à l'autre extrémité du banc, de deux ou trois mètres. Solitaire et timide, je m'étais enfoncé dans mon coin. J'hésitais, elle était en train de passer, puis finalement je m'étais retourné, mon ventre se serrait.

— Madame ?

Décontenancée, elle avait répondu, pivotant vers moi, alors déjà à plusieurs mètres.

— Oui ?

— Bonne année ! avais-je dit d'un ton calme, et enjoué à la fois d'avoir vaincu ma timidité.

— Oh ! Merci beaucoup, bonne année à vous aussi et bonne

santé !

J'avais hésité, finalement je l'avais fait et m'étais senti heureux. Ce ne fut qu'un petit quelque chose, mais la dame avait l'air contente, un petit rien qui finalement ne l'est pas. Il m'arrive parfois de parler aux rares prêtres rencontrés sur le chemin. Lorsque j'étais plus jeune, que je commençais à m'y rendre, aussi étonnant que cela puisse paraître, je n'en croisais jamais (il faut dire que je ne vais pas aux rendez-vous où il est certain de les croiser aussi, comme la messe) aucun dans ces églises. Je suis non croyant, simplement cet endroit m'attire, m'apaise ; comme un point de recueillement.

— C'est bizarre, on a grandi dans la haine de ça, de nous, et de l'amour des autres. Et pourtant, même après tout ça, cet instant me plaît assez à vrai dire, mon rhapsode. Et même si on a pas beaucoup dormi, dit Laëtitia d'une voix placide, puis gloussant à la fin. Je la regardai, elle connaissait ce regard désormais.

Cathéméral

De jour comme de nuit,
L'activité se peut autant que le répit.
Détours et lacis,
Lorgné continuellement par le mépris.

Le cathéméral ne s'opprime du temps,
Ne l'organise point, néanmoins le comprend.
Content, il croise les « mais » et les surprend.

Rencontre ceux du matin et ceux du soir ;
À la cathédrale se rassemblent ses liaisons, ses espoirs ;
Point de recueil l'apaisant, lui, non croyant, et sa mémoire.

Elle toucha ma joue de sa main, puis ma bouche de ses lèvres. Et nous sortîmes de ce temple, prêts à continuer notre voyage, ainsi que nos vacances.

À peine le pas de porte passé, un serveur aux cheveux longs et attachés passe prestement avec deux plats en main, deux belles pizzas : une reine et une tachée de jaune ; comment pouvais-je savoir que les pizzas à l'ananas se faisaient aussi en Italie ? Sa marche est rapide, sa collègue est affairée, les pizzaiolos dans leur carré au bout de la salle sont plongés dans leur art aux yeux de tous. Un immense four à pizza en pierre recueille ces dernières pour les réchauffer. Nous sommes installés dans les plus brefs délais, je bois mon habituelle et inlassable eau gazeuse, Laëtitia opte pour le Martini. La commande est prise par le jeune homme, juvénile et professionnel, en apprentissage sur le terrain comme se font les grands, les bons, les instinctifs. Margherita pour madame, quatre fromages pour moi. Dans l'attente de nos plats, nous parlons de ce que nous avons vu et ressenti à la cathédrale. Puis vient le moment fatidique que je redoutais en venant ici.

— En tant que Français d'origine italienne, même sicilienne,

tu as déjà goûté une pizza à l'ananas, et tu as aimé ?

Je ne réponds pas à l'offense ou à la tentative honteuse d'humiliation publique, plissant les yeux. Elle sourit, sort un petit rire craquant et reprend :

— Non mais sérieux, arrête. Coupable ou non ?

— Il y a des questions qui ne se posent pas, car ce sont leurs réponses qui ne se donnent pas, je déclare fièrement, tel un élu dans son hémicycle qui noie un poisson sans vergogne.

Nous rigolons. Sauvés par le gong ! Ou plutôt dirai-je par l'esclandre qui apparaît soudainement, attirant notre oreille rapidement au son de cette belle langue française.

— Hé bin je m'en bats les couilles, c'est bon ? C'est quoi cette merde ?

La langue de Molière. Une tablée de jeunes, portant chapeau et casquette comme si la grâce risquait de les toucher même dans ce pauvre restaurant de bas étage italien, fait de peinture locale et de musique sans batterie. Quelques-uns encensèrent le capricieux sur fond de « ouais ouais ouais ! » ou bien « vas-y, dis-lui on est qui nous ! ». Une jeune femme du groupe tenta de calmer la situation, se faisant moquer par ses copines, deux garçons réussirent à le faire sortir sans trop de casse. Les seuls qui avaient de l'eau dans leur verre soit dit en passant, enfin

l'alcool ne fait vraiment pas tout dans cette histoire. Bravache, le jeune poète lança un dernier assaut avant de partir, le dernier coup de patte du vieux lion, ou plutôt coup de dent du jeune rat : « Putain regarde-moi ces victimes, en plus y baisse la tête l'autre là ! » La cause de son désarroi fut un vin qui n'était pas le même que les quatre autres bouteilles, la gentille table de huit ne laissa guère passer cette pénurie insupportable, eux qui ont « vécu la vie dure » comme ils disent tout fort on ne sait trop pourquoi. Le malheureux serveur s'excusa pourtant maintes fois, les pizzaiolos accoururent aussi pour tenter de régler les choses, mais seul « un bon joint » calmerait le jeune.

— Purée, l'image qu'ils nous donnent. Pourquoi il faut toujours qu'ils se plaignent et foutent le bazar. Heureusement qu'il y en a des plus durs et forts, des vrais, qui sont élégant même s'il prennent des coups, se désola Laëtitia.

Son « purée » m'attendrit, cela me faisait penser à cette fameuse recette de patates écrasées et à la volupté de ne pas dire « putain » ; il y a un équilibre entre ne jamais dire d'insultes et les envoyer en rafale. Surtout après ce à quoi nous venions d'assister.

— Eh bien voilà la différence entre des gens fins, et des jean-foutre, lui répondis-je.

— Ça me fait penser à ce que tu me disais tout à l'heure : ils le traitent de lâche, mais s'il s'était défendu, ils l'auraient traité plus durement encore sous des mots tout aussi humiliants et mal vus.

— Certains humains se pensent, mais ne pensent pas.

Nos pizzas arrivèrent, le serveur s'excusa pour l'attente. Et je lui répondis qu'il n'y avait pas de soucis et que nous étions navrés pour les « *disgraziato* », « *cornuto* » ou « *scemo* » comme il préférait et qui ne représentaient rien de cette langue. Il nous remercia, puis retourna dans la tempête du travail de la restauration.

— Tu as bossé dans la restauration toi ? me demanda Laëtitia.

— Oui, un peu, serveur très vite fait. Et un été plongeur-commis, enfin plus plongeur. C'est monsieur Parin qui m'a permis de sortir de ces trucs. J'y serais pas retourné, j'ai fait des missions d'intérim après. Mais là où j'ai commencé à vivre au lieu de travailler, c'est quand j'ai rencontré ce monsieur, les prémices de ma vie. Monsieur Parin a été la première main tendue de ceux qui pouvaient. Tous avons un jour ou l'autre des êtres qui nous aident, c'est pour ça que je m'amuse de la phrase « je me suis fait tout seul », c'est faux. On fait nos choix en

général oui, mais l'influence extérieure est là aussi, ensuite on prend nos responsabilités. Et toi, tu regrettes ces p'tits boulots, ces études ?

— Pas du tout. C'est bateau, mais comme tout le monde je pense que c'est tout ce que j'ai vécu qui fait de moi ce que je suis aujourd'hui. Mais avant toi, je n'avais jamais réfléchi à une autre vision que le travail d'aujourd'hui ; les métiers, la nature des choses, les voyages et les constructions ; sentir la vie. Je ne voyais que les travaux qui nous énervent, comme tout aujourd'hui, et l'envie d'une vie qu'on nous vend, gâchant la nôtre.

Après quelques profiteroles et un tiramisu, nous partîmes nous dégourdir les jambes sur la plage à la *spiaggia di Mondello*, que nous avait cette fois conseillé le mari Pino, racontant sa passion pour la pêche ; en français il avait ajouté, tout souriant avec son accent italien prononcé et sa voix rauque : « La pêche, ça fait réfléchir ! » Nous prîmes l'option d'une simple balade, suivi d'une pause pour savourer au milieu du sable. Moi qui, dans ma jeunesse et jusqu'ici, ne posais pied dans le sable ou la mer, ma compagnie me le faisait apprécier. Lors de la promenade, sacs et chaussures dans le coffre, nous observions et commentions les alentours, jugions sans ambages

les positions originales des dormeurs, les costumes, le paysage, sans méchanceté mais avec une certaine complicité. Du regard à l'injonction, de la phrase à l'envers aux mots déguisés, tout y passait. L'homme qui lorgnait les demoiselles, accoudé à ses genoux tandis que sa femme bronzait sur le ventre. Les jeunes qui couraient à vive allure, laissant sur leur passage une onde de choc qui soulevait le sable pour le plus grand bonheur de ceux qui le recevaient en pleine figure. Le marchand de glace qui trébuche, le monokini haut du corps caché dans un recoin (très audacieux), les amis ou époux qui se collent une crème livide et peu liquide sur le corps et qui prendront tout de même un coup de soleil violacé. Ce fut bientôt à notre tour : blafard, il fallait me protéger ; une raison de plus de ne pas aller à la plage, je déteste mettre de la crème sur mon corps, encore qu'ici il n'y a pas besoin de coller un vêtement par-dessus. Je pense à tous ces gens seuls, qui ratent le quotidien et la nature, toutes ces personnes de plus en plus isolées, de plus en plus nombreuses dans un monde virtuel qui ne fait qu'accroître les inégalités. Mais les braves gens contemplent une élite réussir et vivre toutes les expériences imaginables, avec bienveillance derrière leur écran, inertes, cherchant de la dopamine qui se trouve plus dure à trouver à force de la surconsommer, telle une drogue.

Nous sortîmes les serviettes, un livre pour Laëtitia, une feuille et un crayon pour ma part. Je réfléchis, le bruit des oiseaux au-dessus de moi me faisait penser à une tour de contrôle. Ils tournaient en rond et en brigade, cherchant leur proie, leur premier faux pas pour sauter dessus – un sac laissé un peu trop longtemps sans surveillance, de la nourriture apparente, une tête qui ne leur plaît pas et qui recevra un cadeau venu du ciel, le traîneau entier composé de tous les rennes si vraiment ils s’enflamment en groupe. Tout cela me faisait penser, en ces temps, aux contrôleurs, policiers de la pensée. À nous autres, contemporains, qui ne pouvons plus discuter avec quelqu’un qui a des pensées différentes sans vouloir le rabaisser, l’humilier. Il n’y a pas de mal et de bien... dans le camp du bien. Nous sommes tolérants... de ce que nous tolérons. Finalement, nous sommes comme tous, avec nos préférences. Mais une partie importante et très influente n’accepte pas que les autres possèdent d’autres préférences. Chacun a ses préférences par son expérience de vie, et agira en fonction de celles-ci, c’est humain. Parfois je me dis que je pourrais retourner certaines phrases de ceux qui ne sont pas d’accord avec moi sans bouger une virgule, c’est amusant et perturbant à la fois. Comme si nous

ne pensions pas très différemment, mais à mon désespoir, trop différemment. Nous sommes de la même planète, mais pas du même monde.

Les voiliers au loin, les pédalos, les joueurs de ballon comme de tennis, de volleyball, de football, de jeux inventés dans l'eau ; les couples indiscrets, les groupes de filles, ceux de garçons, se cherchant du regard... La mère qui installe les draps en avertissant ses enfants de ne pas aller trop loin, pendant que le père, après avoir posé sa chaise pliante en conquérant, tente de faire tenir le parasol pour le bien de sa tribu... Mon nez sent le sel de cette mer calme, les embruns se font rares, les vagues se font discrètes, elles m'inspirent.

Une missive à la mer

Moi, étant dans mes premiers temps en tant qu'écrivain, ces derniers temps, pense aux temps d'antan, des écrivains d'avant ou des écrivains des premiers temps. J'aimerais être impatient du futur, mais au vu du présent, je suis forcé à être nostalgique d'un passé méconnu de mes yeux d'enfant. Alors, j'écris, je lis, pour me construire, seul, acharné en essayant de rester lucide, en cette époque de plus en plus liberticide, tyrannicide. Mon temps n'est pas perdu. Ce mode de vie sacrifie la vie sociale et malheureusement familiale, mais en cette période exceptionnelle, j'adopte des mesures exceptionnelles. Ces semaines, ces mois, ces années auront été au profit du futur, en tout cas je l'espère profondément.

J'essaie d'évoluer, je fais du mieux que je peux ; intellectuellement, physiquement, j'essaie ; psychologiquement, patiemment, j'essaie. Pour par la suite trouver la force et le courage de combattre, avoir les moyens intellectuels, physiques et psychologiques pour pouvoir s'en sortir. Se bâtir les moyens de sa politique.

Au vu du sable fin, commençant en sa couleur originelle côté chemin ; finissant dégradé, trempé, côté où débute l'étendue méditerranéenne ; avec pour accessoire au tableau, mais chacun rempli d'histoires, de matelots : les voiliers. Que cela serait terrifiant, instructif, intrigant, émotif, passionnant, de partir quelques jours, quelques semaines, quelques mois, quelques années, seul, à deux, ou en équipage, en mer ou en océan. Maintenant cette expérience n'est plus qu'au large de nos pensées. Les aventures humaines, pour le travail, les vacances ou l'expérience, ne sont désormais qu'à l'image de notre société de confort, de paresse, de surconsommation, de lâcheté et de mensonge. Laissant ces étendues d'eau pour unique utilité le commerce et déchargeant le pétrole dans ce liquide bleu, passant de la clarté à l'obscurité ; bien à l'image de notre morne époque, de notre triste société.

XXV

Misilmeri, et ses petites routes encadrées d'immeubles anciens jaunes usés et gris. Bolognetta, dans la même configuration, des villages aux airs de désert et de construction ancienne. Sur la route toutes ces contrées donnèrent l'odeur, les effluves de la Sicile que l'on s'imagine, l'huile d'olive, le blé, la *bella ragazza* et le soleil, les bars, la population locale et touristique ; les ruines splendides et impressionnantes. Nous finîmes cette après-midi de route, ce deuxième jour, au parc régional des Madoni, *Parco delle Madoni*. La route qui se présentait sur notre GPS fut bloquée par un bouchon, je n'en voyais pas la fin.

— *Minga*, soupirai-je, m'attirant le rire de Laëtitia, qui surenchérit :

— *Bella minga !*

Elle connaissait désormais, cela vient de Sicile, un mot utilisé dans ma famille pour dire « punaise ». Le fait était que nous restâmes en bons touristes une heure à l'entrée de la ville adjacente qui nous hébergeait. Le lendemain, nous dormîmes au même endroit, prenant le temps de visiter ses points d'eau, son lac, ses cascades, ses larges plaines, ses vaches en plein air, ses

animaux sauvages, ses constructions en pierre jonchées sur la colline. Mais avant ça, après l'attente interminable, nous posâmes nos valises, éreintés de la route, nous avions décidé de rester sur place le soir, dans un restaurant local.

— *Ma si ! Sempre accussi si faccia la pasta !*

— *Minga !*

Voilà ce que nous entendîmes en entrant, le patron parlait fort comme un ténor, le client s'amusait à le défier de la voix tel un stentor. D'autres rigolèrent, une vingtaine de clients s'y trouvaient. Une serveuse arriva, et nous accompagna sous un porche, à l'extérieur. Nous pouvions contempler le crépuscule, dans un temps parfait ; ni trop froid ni trop chaud, ni trop de vent ni trop sec, ni pluie ni soleil. L'apéro arriva accompagné d'olives, deux verres de rosé. Ses longs cheveux bruns posés sur ses épaules, son chapeau de paille en guise de couronne, Laëtitia enleva ses lunettes transparentes et sans artifices, seule la couleur dorée entourait finement les verres, formant les cercles, le pont et les branches. Ses yeux se confrontèrent aux miens, toujours plus intensément que la veille.

— J'ai deux questions pour vous, Mademoiselle. Comment croyez-vous que je vous regarde ? Et comment voudriez-vous que je vous regarde ?

— Ouuuuh ! Comme un homme heureux. Et... comme un homme heureux.

Je pris sa main dans la mienne, elle déclara :

— Pourquoi ? Pourquoi tout ça ? Tu m’as soutenue, tu es toujours repassé me voir, tu aurais pu m’esquiver, m’oublier, m’écarter, poliment mais sûrement. Tu as même fini par m’aider, à me sortir de là où j’étais, à me trouver, trouver en tant que femme, artiste, « libre-penseuse » comme tu aimes dire. (Une larme coula sur ses joues.) Je sais que maintenant je peux compter sur quelqu’un dans ma vie, avoir un partenaire, un compagnon de route solide, pourquoi tu m’offres ça ? Pourquoi fais-tu tout cela ? Pourquoi es-tu comme cela ?

Une pause, deux secondes, une autre larme s’extirpa, elle termina : « Merci. »

— Pour ça. Exactement pour cela. Pour ce que tu viens de me dire. Pour moi, ça vaut plus que tout l’or du monde. C’est cela la plus belle monnaie que l’on puisse échanger ou offrir à quelqu’un : la reconnaissance. La reconnaissance sincère, d’un cœur qui a vu, des yeux qui ont battu. La reconnaissance... La reconnaissance des sacrifices, des moments durs, des batailles ; la reconnaissance de la solitude, du dévouement, des guerres ; la reconnaissance de la famille, de l’amitié, de l’amour ; la

reconnaissance du respect, du courage, de la volonté. Ces quelques mots qui sortent de la bouche des âmes que l'on considère, lesquelles observent et admirent parce qu'il y a matière et mérite. Faire, non pour plaire mais pour aider, qui amène souvent, et surtout si cela est caché, à peu de reconnaissance ; faire, non pour faire mais pour sa mentalité, ses actes, sa façon de penser ; faire pour parfaire un bien ou pour défaire un mal. Quoi que l'on dise, la reconnaissance est ce qu'il y a de plus plaisant en ce bas monde. Encore qu'il fallût la mériter bien entendu. Je remercie les gens qui remercient.

Je pris mon verre, le levai, elle fit de même. De concert, nous levons vers l'avant, « une fois pour les morts », le ramenons vers nous, puis le relançons au ciel : « Et une fois pour les vivants. » Une gorgée, un baiser.

— Tu mérites une médaille d'honneur, reprit-elle.

— Arrête. C'est pas moi qui ai supporté tout ce que tu as dû endurer. Surtout avec classe, sans rejeter la faute sur le monde entier, seulement sur les cons, grossiers ou lourds, les connes, vicieuses ou scandaleuses. Elle rougit.

— C'est le président lui-même qui t'en offrirait une, plaisanta-t-elle.

— Ça veut rien dire président ou pas. Que la médaille soit

d'or ou de chocolat, sa valeur ne dépend pas de la matière qui la forme, mais de la main qui la donne. Je préférerais mille fois que ce soit toi.

— Désolée, je n'ai pas de médaille sur moi. – Elle me regarda timidement, puis aux alentours, puis encore moi. – Mais je peux te donner autre chose.

Je rougis, c'est assez amusant de la voir dans ce rôle. C'est d'ailleurs même très excitant, elle qui, même en disant cela, laisse un air timide, pudique, qui fusionne à un côté sauvage.

— Est-ce que ta porte sera ouverte cette nuit si j'ai besoin ? lui demandai-je.

— Elle le sera toujours pour toi.

Ce repas, je m'en rappellerai, cette ambiance goguenarde, les serveurs, le patron, les clients australiens et les locaux criants et chantants, Laëtitia et moi riant à n'en plus finir. Nous finîmes tous en cœur sur « l'Italien » de Toto Cotugno, crachant nos poumons sur le refrain « *Lasciatemi cantare !* ». Je finis la soirée seul dans la chambre avec mon double, accompagné d'un air de Patricia Carli, « Demain je me marie », ou bien « Qu'elle est belle cette nuit », sans oublier l'élégance des « r » qui roulent tout en douceur de Lucienne Boyer, « Parlez-moi d'amour ».

Vint la fin de la chanson. J'essaie :

Le baiser

Tant de tendresse,
Le premier pourtant tant redouté.
Le cœur serré, renversé,
Renaît encore plus gonflé, lorsqu'il est posé.

De départ ou d'arrivée,
D'antienne ou de nouveauté,
Cette connexion naturelle rend ces lèvres aimantées.

Le tout premier est un saut dans le vide,
Un moment de bonheur, relaxant et timide.

Il y a les volubiles maladroits qui se font couper dans leur élan.
Les incertains qui se lancent dans ce temps.
Les taciturnes dans le silence, profitant du moment.

Nous passerons un jour ou l'autre par tous ces états.
Sachons savourer ce tour qui est nôtre, et pousse l'émoi.
Cette passion intemporelle qui se résume en quelques gestes.
Doux ou arrogant, simple ou sollicitant, malhabile ou leste.

Embrasser, enlacer,
Embraser le sang glacé.
Défenseur et attaquant du verbe « aimer »,
Rien ne peut remplacer le baiser.

Vint le baiser.

Le troisième jour passa donc, toujours embarqués sur notre petit nuage, naviguant en terrain inconnu. Il est des moments joyeux, désormais je le sais, c'est possible. Il y a aussi des moments durs, mais il y a des moments de bonheur, certains moroses, d'autres vifs, certains vides, d'autres remplis, des lents et des rapides, des longs et des courts, des allers et des retours, des lignes droites et des détours ; c'est le charme de la vie. Le quatrième jour, nous reprîmes les sentiers, ces routes terreuses, terribles et excitantes en même temps, souvenir gravé. Nous passâmes, émerveillés, découvrir la ville de Gangi. Il faut imaginer, entouré de collines et de de *plaineso*, peinture naturelle d'herbe fraîche et de blé, ce tableau, perfectionné par l'incroyable colline de maisons, de tuiles et de pierres, jonchées les unes sur les autres avec au sommet une église, dont une toiture en dôme bleu et un petit château à côté. Ses ruelles délicates d'escaliers bien formés entre ses immeubles de petite hauteur qui ne s'arrêtent pas. Nous nous sommes perdus dans les dédales, trouvant des magasins locaux, repartant les mains pleines de souvenirs, vêtements ou babioles. Il y eut aussi Nicosia qui me parut plus grande, plus étalée dans les montagnes. Dernière escale à Troina, une petite ville ou grand

village, perchée dans ces montagnes, ces coteaux, ces promontoires. Nous avons traversé de magnifiques villages, des cités perdues dans la roche, ancrées dans la terre.

Nous arrivâmes à l'arrivée du soir, au départ du soleil, face à un moment que j'attendais tout particulièrement, l'Etna. Ce majestueux volcan. Nous aperçûmes des coulées de lave au loin, réfléchissant dans l'obscurité qui s'installait. Un guide nous attendait, le groupe partit, nous marchâmes plusieurs minutes. Chacun pouvait s'arrêter prendre des photos ou se poser quelque temps ; il fallait seulement respecter les limites et l'heure indiquée du retour. Je demandai à m'arrêter, sur une crête, je ne devais alors plus bouger jusqu'au retour du groupe, dans plusieurs dizaines de minutes. Laëtitia continua, me laissant seul à ma demande.

— Si ça ne te dérange pas ?

— Bien sûr que non, mon bel oiseau.

Me voici, ici, seul face à l'Etna, seul face à moi. J'écrivis ce poème, dans le reflet glaçant d'une rivière de lave enflammée :

Ton reflet

« Salut. Comment vas-tu ? Que ressens-tu, vraiment ?

... As-tu des projets ? Des objectifs ?... Te sens-tu seul ? »

Pas un mot, pas un geste, pas une réponse. Mais pourquoi ce miroir ne me répondait-il point ? N'arrivais-je pas à me parler ? Moi, mon plus proche allié ?

Alors je pensai : « Vis, profite. Fais du mieux possible, le plus souvent possible. Un jour tu trouveras la force de discuter avec toi, d'apprendre à mieux te connaître. Essaie d'apporter ou de créer la joie, aux autres et à toi. Ne t'inquiète pas pour toi, je serai toujours là pour moi. Prends ton temps, je suis à côté de toi. Fais-toi signe lorsque tu voudras parler avec moi ; fais-moi signe lorsque tu voudras parler avec toi. »

J'attendrai le prochain reflet.

Ensuite, cela m'amena à réfléchir sur l'écriture.

Je me demandais plus jeune : « Comment vais-je sortir de cette solitude ? Dans une cage, avec ma rage ; dans l'écriture, avec mes mots, avec mes maux. »

Un vieux monsieur m'a dit un jour : « L'écriture, ce n'est pas savoir écrire quelque chose que personne ne vit comme tout le monde, mais savoir écrire quelque chose que tout le monde vit comme personne. » Un bon écrivain sait communiquer et faire ressentir des émotions tout en gardant cette connexion, amenant le lecteur à se surpasser parfois, mais ne point décrocher. L'écriture est un mélange d'imagination et de description. La littérature c'est beau, car c'est de la transmission. Tout simplement, l'écriture c'est beau car c'est de la transmission, et que la transmission est belle.

J'aimerais tant réussir l'aventure de l'écriture, être fier de moi, d'avoir accompli quelque chose que je considère comme grand, peut-être trop haut pour moi. D'écrire un livre, pour que tout le monde ait un peu de moi avec lui, qu'il se partage, se discute, s'emmène et se réfléchisse ; qu'il emporte aussi dans la légèreté. L'histoire serait un jeune homme vivant de missions, et que l'important serait les leçons, les pistes de réflexion à en tirer au fil du livre, avec en fond des problématiques d'aujourd'hui,

des comportements, des pensées, de l'humour et de l'amour. Espérant que les lecteurs s'attacheront à l'écriture, à la plume, à l'écrivain, à sa verve. Créer une connexion spéciale, humble et agréable. Écrire un livre, loin de leurs structures. Imaginé au fil de l'écriture, et tenant le lecteur en haleine plus qu'en intrigue, de ce qu'il va se passer, de comment les choses seront écrites, les événements décrits. Tenant le lecteur par le style de l'écriture et le style du roman, racontant plusieurs scènes. Tenant le lecteur égayé face à l'écriture frugale. Insérant quelques mots plus compliqués, et attendant non un suspens qui tiendrait tout le livre, mais plusieurs plus ou moins légers. Attendant impatiemment les prochains vers, les prochains verres, les prochaines rencontres, les prochaines phrases impactantes, certaines arrivant de manière imprévisible et sobre, tandis que d'autres sont plus construites.

J'entends des grésillements, des embruns de lave, des gouttelettes de feu. Et le groupe vint me cueillir comme on emporte une figue devenue mature, ou une fraise des bois dans sa poche. Laëtitia me héla de loin avec ses bras, puis elle s'approcha.

— Ça va ? me questionna-t-elle, une main sur mon épaule.

— Ah ça, il faudrait le demander à moi, répondis-je ingénu, léger sourire en soupirant doucement.

Nous finîmes, vidés, à bout de force, cette journée bien remplie entre les montagnes, les plaines, les villages et le volcan, à Catania d'où nous pouvions encore admirer, sous un autre angle et une autre échelle, l'Etna au loin, qui longe la seconde ville aéroportuaire de Sicile. Deux jeunes s'amuse, ils viennent de faire leur rentrée scolaire il y a moins d'un mois ; des enfants, des ados, des adultes, en roller, en vélo, en voiture. Des fanions arpentent la ville à sa couleur rouge et bleu. Plus j'avance et plus je me rends compte que cette île est un écrin géant, un trésor à ciel ouvert comme la France, la Corse et tant d'autres endroits. Parfois nous ne nous attardons pas sur l'essentiel et la nature des choses, sur ce que la nature nous

apporte, sur la quintessence au lieu du superficiel ; la signification plutôt que l'apparence. J'ouvre un carnet de notes, bleu ; je tente :

Que cache ce coffre silencieux ?
Encore fallut-il que je me le demandasse.
De manière convaincante je veux dire.
D'une manière où la question, le questionnement, mène à
l'action.
La curiosité qui appelle la voie.

Que représente ce coffre silencieux ?
Encore fallut-il que je le regardasse.
Plus attentivement, directement et indirectement.
Taciturne, donc non de ce qu'il dit, mais de ce qu'on en dit.
La curiosité montre la voix.

Laëtitia sort de la salle de bains, ses talons l'affinent, sa robe la moule, son maquillage la lisse, pourtant tout est modeste, pas de trop, l'élégance sans la vulgarité. Nous marchâmes dans le centre-ville puis nous égarâmes en ses venelles sous le chant des grillons siciliens, mais aussi de nombreux autres comme les Irlandais, en trille, « *Bear please !* », deux temps pour une bière et une grosse gorgée qui coulerait avec son écume le long d'une longue barbe rousse ou brune, trille qui se répétera pour ces charmants messieurs toute la soirée tel un leitmotiv. On trouva un restaurant dit local, sa terrasse rouge déborde sur l'avenue. Le genre de restaurants locaux remplis d'étrangers attirés. La décoration est clichée, mais n'est-ce pas ce que l'on est venu voir, apprécier ? Découvrir une autre culture, la diversité des cultures, des langues, des peuples, de leurs modes de vie ; cela se perd et c'est bien dommage de tout mélanger à l'extrême. L'Homme n'est-il pas un animal de l'extrême ? Des extrêmes ? Sur les murs, des chanteurs, bouche ouverte face à un micro gris métallique avec des rayures noires des années du siècle précédent. Des danseurs de tarentelle pris en pleine action. Des militaires fiers, haut menton, décorés, des acteurs, des armes, deux luparas croisées entre elles, placées à côté d'une paire de

dagues siciliennes damasquinées. Le repas fut succulent. Sans nous attarder, fatigués, nous nous jetâmes sous la douche dans notre chambre d'hôtel modeste au carrelage froid et effrité, ensemble. Prêt à aller me coucher, je tirai la couette pour m'installer.

— Attends, fit Laëtitia.

Je me retournai, plissant les sourcils pour la questionner. Qu'est-ce qui pourrait me faire attendre après cette journée alors que je suis à deux doigts de ce matelas ?

— Ferme les yeux s'il te plaît, reprit-elle placidement.

Je souris, et m'exécutai ; enfin je m'exécutai puis je souris. Je l'entendis ouvrir un placard de la chambre, quelques frottements d'une sorte de papier.

— Tu peux les ouvrir, j'espère que tu seras content.

Je regardai l'objet, puis elle, puis encore l'objet, puis encore elle. La signification, plus que l'apparence, même si les deux sont en haut d'un sommet immense. Un jeune homme, de dos, habillé d'une veste longue bercée par un léger vent, avec une multitude d'oiseaux face à lui, et un posé sur son épaule gauche. Elle venait de m'offrir le tableau sur lequel je m'étais arrêté à son exposition, elle s'en était souvenue.

— Ça a dû coûter une fortune, dis-je sur un ton plaisantin

tout en les contemplant, lui et elle.

— Ça va, je connais la peinture.

Elle termina sa phrase d'un clin d'œil et d'un sourire merveilleux qui se transforma en petit rire laissant apparaître ses jolies dents.

— Merci.

— Avec plaisir, mon oiseau de passage.

Elle me regarda de son air à l'écoute, comment n'aurais-je pas fini par verser quelques vers ?

Intime

Si élégant, si léger et si profond ;
Véhémence secrète des émotions ;
Infime.

Trois syllabes qui se suivent d'un pas placide.
Choisi, car son aura nous guide.
Assis, sur une espérance intrépide.

L'intimité ;
Charismatique en pensée ou en phrasé ;
Sur un nuage son prestige est déposé ;
Réconfortante, elle nous est intimement liée.

Nous finîmes notre soirée dans l'intimité.

XXV

Une bonne eau gazeuse, une jolie femme, et on est au top. Ce matin à Catane, pour notre cinquième jour, les oiseaux chantent à tue-tête ; plus de bruits dans les airs que sur terre, les bouchons sont possiblement plus ardues pour eux aujourd'hui. Ils parlent entre eux, mais ne nous adressent pas la parole à nous ; lorsque nous les questionnons, ils passent simplement d'un battement d'ailes. Ni oui pour faire plaisir, ni non pour contredire. Des anciens discutent, des jeunes s'amuse, et vice-versa. Lorsqu'on croise un jeune, on ne sait pas s'il deviendra ancien, alors que lorsqu'on croise un ancien on sait qu'il a été jeune. Je me fis une petite réflexion : regardez autour de vous, regardez vos contemporains, ceux qui sont sur cette Terre en même temps que vous. Parfois nous sommes fiers d'être sur Terre en même temps que d'autres, comme un membre de la famille, un proche, l'amour de sa vie.

Cette journée fila, entre les musiciens de rue, comme le trompettiste endiablé croisé dans la matinée ou bien le guitariste détendu, les rues catanaises furent musicales. Le soir nous y croisâmes un cracheur de feu et des danseuses. Dans l'après-midi, nous avons visité l'église somptueuse, ainsi que celle

d'un petit village voisin.

Arrive le sixième jour, l'avant-dernier, la veille du départ. Nous reprîmes la route, direction sans s'arrêter vers la ville de Canicatti. Petite ville charmante, indiquant l'heure de son horloge incrustée dans cette tour ocre. La pierre sublime la ville, les lumières le soir l'allument en grand, la fontaine la rend si simple et élégante. Après cette escale nous nous dirigeâmes vers le point d'arrivée, la dernière visite, sacrée à mes yeux, un point de départ aussi, celui de la Madrina : Agrigente, Agrigento (en italien), Girgenti (en sicilien). Oui c'est cela, un point d'arrivée, mais aussi un point de départ. Chargée d'histoire, aussi bien personnelle qu'historique, nous nous pressâmes d'en visiter les recoins. Nous commençâmes par la vallée des temples, le temple de la Concorde, toutes ces constructions effritées et anciennes dont il existe des restes. Sur place, face à ces colonnes grecques des mieux conservées, notre esprit appelle ceux d'antan. Ou plutôt ceux d'antan convoquent notre esprit. Nous prenons conscience de la tâche, de la méticulosité, de la résistance, de la discipline. Nous comparons malheureusement aux nouveautés, mais les temps changent. J'aimerais dire que nos nouveautés sont magnifiques sans dénigrer l'ancien, mais nos constructions sont extravagantes tout en montrant le côté caché de la Lune ;

sombre et désordonné vivement. Et face à moi, se présente plus une humilité liée à un ton solaire ; la modestie frappée de lumière.

À la fin de notre promenade de toutes ces rues, ces glaces, ces passants et ces artistes, je demandai à Laëtitia de rentrer seule à l'hôtel, je me devais d'aller en solitaire en haut d'une colline que je lui avais préalablement montrée du doigt. Nous avons même pu voir un match de football de l'équipe locale, cela m'a rappelé un souvenir avec ma mère, lorsque j'avais six ans, mon unique voyage en Sicile, chez de la famille. Ma maman et moi étions rentrés dans le stade gratuitement grâce à un vigile peu vigilant et surtout débonnaire, nous voyant tous les deux, perdus. Je me rappelle que la partie s'était arrêtée d'un seul coup, que tout le monde proférait des insultes et que ma mère mettait ses mains sur mes oreilles en rigolant ; il n'y avait pas foule, mais plusieurs dizaines de personnes dispersées dans les gradins. Notre côté hurlait en regardant le haut, je montais ma tête et voyais un homme déguisé en comme ils l'appelaient le « bouffon », tout en rouge et chapeau avec deux tiges finissant par des grelottes dorées ; il jetait un mauvais sort contre notre équipe, j'ai même vu un attaquant adverse par la suite passer sous les jambes d'un de nos défenseurs... *Minga*.

Laëtitia me donna rendez-vous dans la chambre, il faisait nuit, elle m’embrassa et partit se coucher. Me voici à marcher, arpenter les sentiers siciliens telle une randonnée coordonnée, mais ce n’était qu’une démarche instinctive. Les pins par terre, la terre sèche qui s’effrite sous les semelles, les sapins. Les bruits dans les broussailles que je me forçais à imaginer en lapins mignons se grattant le dos, pour ne pas y voir des loups affamés, ou bien des groupes de gens armés venus me kidnapper. Les arbres défilent, du maigre au bien nourri, les cailloux se faufilent, du piquant à l’encombrant, et le chemin s’effile, à l’arrière il grandit et à l’avant il rapetisse. Me voici à l’endroit parfait « en haut », une plaine sous mes yeux, assombrie et sublimée par la Lune. Un banc se glissa soudainement à ma vue, marron, en bois, trois planches parallèles sur un peu plus d’un mètre, espacées d’une vingtaine de centimètres chacune pour s’adosser ; la même chose pour s’asseoir, soutenues par deux gros pieds rectangulaires. À quelques mètres de ce banc classique, un arbre, classique, tronc gigantesque muni de ses racines au sol qui se déversent dans la terre, sa multitude de branches dispersées et sa couverture de feuillage. Alors, je m’assieds. Assis sur un banc, face à un arbre,

cette situation m'est familière. Je le contemple, lui et son environnement, lui et la nuit, lui et mon obscurité. Entre la terre et les étoiles, je pense. Je pense à monsieur Parin, à René, à Michel, Thibault, Arthur, Manon, Martine, Mathilde, Giuseppe ; la dame du piano, Mohamed, Moussa, la jeune femme en Italie, celles d'Espagne, Gérard l'agriculteur, le boulanger, Hugo, l'ancien et son petit-fils avec leur famille, le vieux monsieur à qui j'ai laissé le trottoir, ou celui rencontré dans le train ; la dame de l'église, le peintre, Franz et ses acolytes, les serveurs, les infirmières, Jung, Don Pino et la Donna Pina, ma famille bien entendu, ceux dont j'ai croisé le chemin récemment, les familles, les tombes, les hôpitaux, les fêtes, les moments savoureux ; Laëtitia. Et tant d'autres depuis le temps, tous ces oiseaux de passage, tous mes oiseaux de passage. Ces rencontres m'ont fait sortir de ma solitude. Se sentir seul est dur, l'être est encore plus douloureux. Il est possible de vivre de manière plus ou moins solitaire plus ou moins longtemps. Mais il n'est pas possible de se complaire dans la solitude absolue, le vide, la coupure totale. Je ne vous croirais pas si vous me disiez que vous êtes heureux en étant seul la grande majorité du temps dans un temps long. Ne croyez pas ceux qui vous le disent, il n'en pensent pas un mot, ou alors un seul. Dans un temps court c'est

imaginable, mais passé des années, c'est un fardeau. Sociabiliser est important, fonder une famille, ou bien voyager, mais la solitude, bien qu'elle puisse être nécessaire parfois, ne peut rendre heureux un humain. C'est comme tout, c'est un équilibre à trouver. J'ai besoin désormais de moments de solitude, mais d'autres accompagné. Alors aux têtus, cessez de l'être, et parlez-vous à vous, à vos peurs, à vos angoisses. Affrontez votre solitude qui vous a enfermés et attristés peu à peu, faisant perdre sa beauté par manque de rareté. Ne me dites pas qu'un humain se plaît dans la solitude totale, dans une solitude qui inonde sa vie, et si l'un vous le dit, il vous ment, et il se ment à lui-même ou n'arrive pas à se relever, n'arrive pas à s'en sortir, de la solitude.

L'esprit de contradiction s'était emparé de moi et il l'est encore, mais il est beaucoup plus simple de contredire que d'affirmer, alors ici je vais m'essayer à une affirmation : je vous assure qu'un être humain ne peut pas être heureux isolé, dans un temps long, seul, dans la solitude, sans sortir, sans voir physiquement d'autres êtres vivants, d'autres êtres humains ; il sera malheureux. Il est dans cette situation parce qu'il est malheureux ; ou il est malheureux parce qu'il est dans cette situation. Solitaire, oui, avoir des moments pour soi, avoir une

propension, une tendance naturelle à aimer se retrouver seul, oui ; mais l'humain est un animal sociable. Plus ou moins, mais toujours il doit côtoyer de près ou de loin. Il y a toujours un bout au tunnel...

J'ouvre ma bouteille de champagne et répète à haute voix, sous le coup du bouchon de liège qui saute et s'envole : « Il y a toujours un bout au tunnel. » Puis j'avance la bouteille en direction de l'arbre : « Une fois pour les morts ! » Je la ramène, la renvoie en direction des étoiles : « Et une fois pour les vivants ! »

Si je devais parler au moi d'hier et même d'aujourd'hui, à vous, je me dirais, je vous dirais que, d'une manière ou d'une autre, il y a toujours un bout au tunnel : la lumière. Quand quelqu'un vous dit que même s'il voit du monde il se sent seul, ce n'est pas positif. Lorsqu'une personne se sent seule, c'est rarement positif. Une cure solitaire peut être salutaire, mais lorsqu'elle ne perdure pas trop longtemps. Suis-je un urbain, suis-je un rural ? Je ne sais pas, peut-être les deux à la fois. Je suis de mon époque. Vais-je créer une cité, une communauté, un village, tenter l'aventure accompagné de vaillants, la voir évoluer ? Ou vais-je partir dans les montagnes, vers un lac avec ma famille, des animaux et des plantations, dans la tranquillité ?

Je ne sais pas, peut-être les deux à la fois. Je suis de mon époque. Sortez, rentrez, écrivez, chantez, dansez ; amusez-vous avec vous-mêmes, mais n'oubliez pas les autres. Amusez-vous avec les autres, mais n'oubliez pas vous-même.

Vais-je m'endormir ? Je pose la question, mais je ne me répons pas, m'allonge sur le banc, regarde cet arbre et ce vide derrière éclairé partiellement par les étoiles. Oui, je m'endors, entre la terre et les étoiles.

Entre la terre et les étoiles

Maître dans l'art, de mettre dans l'harmonie, le bazar en place. Représenté dans sa lettre d'armoiries, par un harmonica peu loquace. Jugé bizarre par ses pairs, extraordinaire par sa mère, tout le monde l'apprécie mais personne ne le suggère. D'aucuns jetteraient la pierre sur les autres, mais lui ne rejette pas ses fautes, ses erreurs, il compte bien se rendre des comptes à lui-même. Il voudrait arriver à faire sortir des gosiers : « force est de constater » ou « forcé de constater » sans nullement obliger d'une manière ou d'une autre de l'exprimer. Seulement en l'encourageant par son travail, sa volonté, sa ténacité et qui sait peut-être son talent.

Nul besoin d'être bavard, pour agir sur les feuilles lisses comme un buvard, aspirant l'encre ancrée au contact de ces délices, puis sans dire mot, part en laissant comme souvenir sa pelisse. L'instant n'est pas forcément propice, seulement son choix égoïste et imposé de s'en aller. Qu'il soit grand parleur ou silencieux, il essaie de faire au mieux.

Alors, lorsque son départ arrive précipitamment, souvent

même prématurément, ses contemporains semblent touchés. Pas inéluctablement à haut degré, mais même une petite pensée, sert à lui dire que s'il n'est point parfait, il peut tout de même être apprécié.

Une fois de plus, il passe, reste un peu et puis s'en va. S'évaporant lorsque quelqu'un essaie de le rattraper. Peut-être pourrait-il s'accrocher un peu plus chaque fois, prendre la décision du départ plus prudemment ; mais que voulez-vous, quand on sent que l'on en a besoin réellement, ne vaut-il mieux pas partir pour mieux revenir, ou ailleurs construire ?

L'oiseau s'envole, fait des escales, parfois survole, en regardant les étoiles. Terre à terre, pourtant, ses rêves prennent la place de ses opportunités.

À l'aube, le soleil se lève et éclaire le banc, l'arbre, et ma figure. Mes yeux clignent, mes pupilles se dilatent, mes bras se lèvent. Je m'étire, je bâille, je me lève à mon tour. Quelques pas suffiront pour dépasser l'arbre. Me voici sur le bout de la colline, temps majestueux, j'aperçois derrière une nuée de merles qui dansent dans le vide à ma hauteur, le paysage. La verdure, la plaine verte, un village au loin, ses premières maisons laissant paraître en son sein une église qui se démarque grâce à son toit haut, fin et pointu. Ainsi qu'une rivière, un cours d'eau qui ruisselle du bas de la colline jusqu'au village. La campagne, mes pensées, une multitude d'oiseaux se promenant dans les airs en symbiose. Un petit oiseau bleu au ventre jaune et aux yeux noirs vient délicatement se déposer sur mon épaule gauche, lui et ses ailes bleues au dégradé de clair à foncé. Silencieux, ne suivant pas ses compères bavards. Je repense aux reliefs naturels traversés durant ce voyage. Les larges cimes de ces montagnes rocailleuses dessinent le passage des sommets. Enneigées ou arides, de saison ou impassibles ; elles avancent dans le temps sans ne jamais bouger, se balancent dans le vent sans ne jamais tomber.

Puis au temps qui passe.

Parfois les temps changent plus vite que certaines personnes, parfois certaines personnes changent plus vite que les temps.

Il y a une différence entre « évoluer avec son temps » et « aller dans le sens du vent » ; l'un est un joli défi, l'autre un avilissant renoncement.

Une année jour pour jour est passée depuis la mort de monsieur Parin. Tant de choses se sont passées, tant de choses ont changé, évolué, dans le bon comme le mauvais. C'est passé si vite. Les années sont longues et courtes à la fois.

Je l'ai commencée avec des personnes que je ne connaissais pas.

Je l'ai commencée avec des personnes qui ne sont désormais plus là. Je l'ai commencée de manière solitaire, dorénavant nous serons trois.

Un de plus, un de moins

Un de plus ou un de moins,
Tout change selon, est-ce rendre l'âme ou prendre soin.

La couleur des fleurs, de l'humeur ;
La préparation hâtive, festive, ou bien à pas perdus, à lenteur.

Une des deux possibilités,
Ne ressortira plus jamais ;
Tandis que l'autre ne fait que commencer.

Les larmes versées, à cet effet,
Signifient l'exact opposé.
Le parfait contraire illustré.
Tombantes, coulantes, à la nuance près où les lèvres sont ou ne
sont point remontées.

L'un ne va pas sans l'autre ;
L'un s'en va sans les autres ;
L'autre n'attend pas en vain ;
Le début ou la fin, première vue du sein pour l'autre,
Du saint pour l'un.

En réalité, peu importe mon identité, l'important est ce que vous retenez de tous ces passages.

Dans la limite difficilement identifiable du raisonnable, quelque chose qui peut paraître colossal peut l'être, mais quelque chose qui paraît impossible ne l'est jamais. Et si l'on vous dénigre, dédaigne, si l'on vous rabaisse, continuez, si l'on vous humilie, avancez. J'ai l'impression que l'on veut toujours avoir raison, ou même prouver que notre interlocuteur a tort, l'humilier. Or il est possible de simplement agir, ou penser, différemment. « Pas de violence ! Pas de violence ! » disent-ils. Mais eux ne s'en privent pas. Seulement quelques coups de vent, puissants, dans le ventre... Prenez du recul quand il le faut, quand vous le pouvez, mais ne restez pas trop longtemps hors sol pour poursuivre la marche ; le chemin. Se remettre en question, se tromper, trébucher, tomber, puis se retrouver, s'accomplir, esquiver, se relever. Je crois que la sincérité rend intelligent. À son corps défendant la nature fait bien les choses, car dans ses pièges se trouvent ses astuces, dans ses catastrophes ses ressources, dans sa simplicité ses secrets ; la nature fait bien les choses. Des rencontres, il va y en avoir, des vertes et des pas mûres, des plus ou moins étonnantes, exultantes, exaltantes,

agréables ; tout comme les moments. Je repense depuis toutes ces années à toutes ces personnes passées sur mon chemin, plus ou moins longtemps, avec plus ou moins d'impact. Ils me font l'effet d'un rictus, d'un fou rire, d'une larme. Je pense à ceux qui se sont envolés définitivement. C'est à la fin du bal que l'on paie les musiciens. Mais qu'en est-il lorsque ces derniers meurent avant la note finale ? Sont-ils payés en honneur ? Je l'espère. Sont-ils oubliés ? Je le crains.

Finalement n'ai-je pas été moi aussi l'oiseau de passage de tous ces gens, de tous ces moments ?

Finalement ne sommes-nous tous pas des transmetteurs, récepteurs et émetteurs ?

Finalement ne sommes-nous tous pas des oiseaux de passage ?

Les oiseaux de passage

Aux ailes blanches,
Entourées d'une aura mordorée ;
Survolant de vieilles branches,
Rasant de près la nouveauté.

Rencontrer de nouvelles contrées,
Élever sa terre, découvrir ses secrets ;
Par l'ocre magnifique,
Ou bien l'ogre fantastique.

Chaque battement laisse sa trace dans l'air.
Que survivent les plumes gracieles, que l'on essaie de faire taire.

De, l'attendu, à... la tendue ;
Place à l'étendue des entendus.
Témérité, mère des terres méritées.
Quelle idée peut être plus noble que la libre-pensée ?

Ils passent sereinement, ou timidement cachés derrière les
branchages,
Évoluent, essaient, échouent, gagnent, inventent, détruisent,
battissent accompagnés de leur ramage.
Vous effleurent, vous impactent,
Parfois restent, parfois repartent.
Ils sont ce que vous êtes pour eux, en tout âge ;
Je vous présente : Les oiseaux de passage.

Je compte désormais profiter avec ma femme et mon fils, avec ma famille, mes amis, mes oiseaux de passage. Si je devais écrire quelque chose que les lecteurs devraient retenir, cela serait de vivre à fond.

Vivre à fond, respirer, peu importe l'activité, la dureté, la période, il y aura un moment ou un autre un regard complice, une main tendue fermement.

Vivre à fond les bons moments, les sensations, les ressentis, les rencontres.

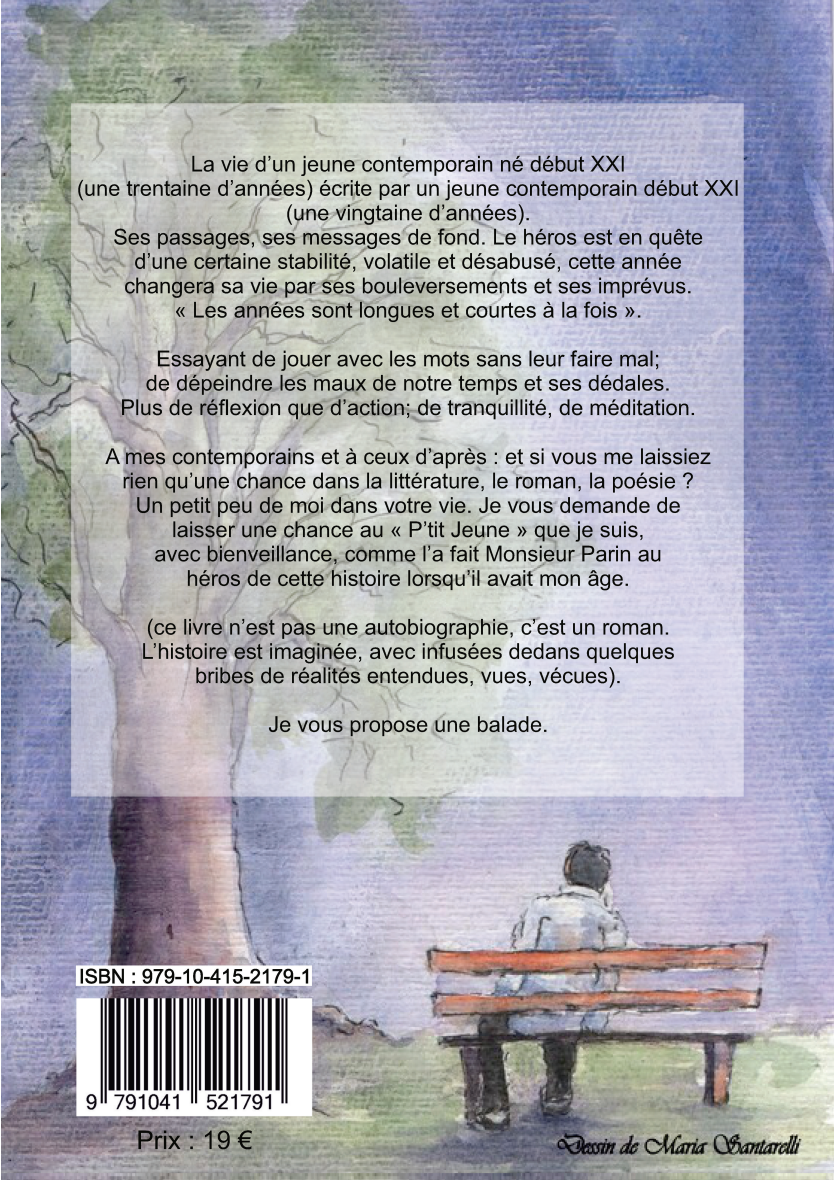
Vivre à fond les échecs comme les réussites, les moments de flottement, de vide, de construction, d'évolution. Vivre à fond les petits riens, le grand tout.

Vivre pleinement, car :

Les années sont longues et courtes à la fois.

De force et de grâce, non contre son gré, le héros transgresse mais ne disgrâce point ; pour retrouver les traces qui mènent à la porte des secrets. Si son parcours est qualifié d'avalissant par un œil équilibré, alors il se pourrait, qu'à l'arrivée, cette dernière soit transformée en porte des regrets.

L'oiseau s'envole. Je répète, l'oiseau s'envole.



La vie d'un jeune contemporain né début XXI
(une trentaine d'années) écrite par un jeune contemporain début XXI
(une vingtaine d'années).

Ses passages, ses messages de fond. Le héros est en quête
d'une certaine stabilité, volatile et désabusé, cette année
changera sa vie par ses bouleversements et ses imprévus.
« Les années sont longues et courtes à la fois ».

Essayant de jouer avec les mots sans leur faire mal;
de dépeindre les maux de notre temps et ses dédales.
Plus de réflexion que d'action; de tranquillité, de méditation.

A mes contemporains et à ceux d'après : et si vous me laissiez
rien qu'une chance dans la littérature, le roman, la poésie ?

Un petit peu de moi dans votre vie. Je vous demande de
laisser une chance au « P'tit Jeune » que je suis,
avec bienveillance, comme l'a fait Monsieur Parin au
héros de cette histoire lorsqu'il avait mon âge.

(ce livre n'est pas une autobiographie, c'est un roman.
L'histoire est imaginée, avec infusées dedans quelques
bribes de réalités entendues, vues, vécues).

Je vous propose une balade.

ISBN : 979-10-415-2179-1



Prix : 19 €

Dessin de Maria Santarelli